This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

3 3433 08245564 7

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

C^TESSE DU BOURG DE BOZAS

# Mon Tour du Monde

## LES INDES — LA CHINE LE JAPON

*Avec 165 gravures d'après les photographies et documents rapportés par l'auteur et une carte*

LIBRAIRIE PLON

Digitized by Google

1. India.- Description and travel, 1900-1910.
2. China.- " " " , " " .
3. Japan.- " " " , " "
C.D.

Digitized by Google

MON

# TOUR DU MONDE

Digitized by Google

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction en France et dans tous les pays étrangers, y compris la Suède et la Norvège.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en novembre 1902.

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 3636.

Digitized by Google

# MON

# TOUR DU MONDE

## LES INDES — LA CHINE
## LE JAPON

PAR

LA Cᵗᵉˢˢᵉ DU BOURG DE BOZAS

*Ouvrage orné de 165 gravures d'après les photographies et les documents rapportés par l'auteur*

ET D'UNE CARTE

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cᵉ, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6ᵉ

1903

*Tous droits réservés*

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
47417A
ASTOR. LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1922 L

Digitized by Google

*Ce livre n'est qu'un journal de voyage écrit en cours de route, sur les tables des paquebots ou le plus souvent, le soir, à l'étape.*

*Le lecteur n'y trouvera point les graves dissertations économiques, les aperçus profonds sur la politique étrangère, les démonstrations scientifiques. Ce sont là problèmes que je n'ai pas eu la présomption de vouloir poser, bien loin de prétendre les résoudre.*

*Parcourant pour la première fois le très vieux monde et le nouveau, des Indes à l'Amérique, par la Chine et le Japon, je me suis contentée de traduire ces impressions; j'ai photographié des paysages, des scènes plaisantes et tragiques; ce livre s'adresse donc à ceux qui, dans les récits de voyage, cherchent surtout la note vraie et, comme disait Guy de Maupassant, « l'humble vérité. »*

*Je ne puis terminer cet avant-propos sans remercier tous ceux qui, en cours de route, nous ont entourés de tant de prévenances. Des princes de l'Inde, du gouverneur et des fonctionnaires nous conservons un souvenir amical et reconnaissant; leur bonne grâce, leur empressement à nous être agréables, ont été le charme de notre voyage.*

Digitized by Google

Digitized by Google

« L'ÉGYPTE », DE LA Cie PENINSULAR ORIENTAL

# I

## A BORD

Marseille, 28 décembre 1900.

Il est cinq heures. La cloche sonne, on relève l'escalier qui nous relie à la terre et *l'Égypte* se met en marche. Progressivement, la côte s'éloigne, les visages amis s'effacent, les passagers ne voient plus qu'une foule de plus en plus confuse qui, elle-même, disparaît bientôt. Marseille se fond dans la brume; seule, dominant la mer, se dresse la silhouette de Notre-Dame-de-la-Garde.

. . . . . .

Nous sommes à cette minute troublante qui suit immédiatement le départ, celle où la pensée se re-



Digitized by Google

porte vers les absents, vers ceux qu'on ne reverra plus avant longtemps. C'est une sensation profonde et mélancolique, à laquelle se mêle comme une impression de regret et d'inquiétude.

Mais le spectacle du bord ne tarde pas à nous distraire. C'est un incessant va-et-vient de passagers et de gens d'équipage; des groupes se forment, des présentations se multiplient, des relations s'ébauchent. En vérité, les psychologues devraient bien se livrer à leurs études favorites sur le pont, dans les salons ou autour de la table d'hôte d'un navire : que de types étranges ou simplement divertissants se trouvent réunis sur un paquebot!

Ces gens ne se connaissent pas; ils ne se sont jamais vus, mais la destinée les a rassemblés, et les voilà vivant, pendant de longs jours, de la même vie, courant les mêmes dangers, éprouvant les mêmes émotions. Arrivés au port, ils se séparent, et c'est fini...

Maintenant le soleil a disparu; sur le pont, devenu subitement désert, la nuit descend peu à peu. Soudain, dans le silence, le gong retentit : c'est l'appel pour le repas du soir. Les passagers pénètrent dans la salle à manger, s'installent à la place qui leur a été désignée et, lentement, promènent sur l'assistance un regard de curiosité.

Beaucoup de touristes parmi mes voisins, l'Inde est décidément à la mode. A notre table, un général retraité, M. T..., qui, perclus de rhumatismes, espère retrouver quelque jeunesse sous le ciel d'Orient; —

Digitized by Google

prend-il bien la route de Jouvence? — un ménage anglais, M. et Mme A..., qui suivra notre itinéraire et que nous aurons l'occasion de retrouver en cours de route; le comte R. M..., consul italien, allant à Calcutta; un poète américain qui a une physionomie vraiment bien extraordinaire avec sa chevelure démesurément longue, ramenée sur le front et coupée à la hauteur des sourcils : on dirait un Botticelli yankee! Nous avons également un Parsis, et je me prends à examiner avec intérêt ce disciple de Zoroastre qui personnifie la vieille religion des Adorateurs du feu.

Près de nous, une dizaine d'Hindous, parmi lesquels — à tout seigneur tout honneur! — S. A. le maharajah de Baroda, dont la physionomie n'est pas inconnue des Parisiens; il a passé plusieurs semaines dans la ville-lumière lors de l'Exposition. Sa femme, la maharani, est fort agréable : elle a les traits fins, les yeux profonds, et répond assez à l'idée qu'on se fait de ces princesses de légende.

Je remarque sur son front un signe rouge, semblable à un grain de beauté. Ce signe, tracé à l'aide d'un pinceau, a un caractère symbolique; il indique que la maharani possède un seigneur et maître, mais il n'est pas considéré comme le stigmate d'une servitude. Cette marque a plutôt la signification et le caractère presque sacré de l'anneau de mariage. Que le mari meure, et ce signe, qui fut l'orgueil de la femme indienne, est impitoyablement effacé.

La souveraine des États de Baroda est accompagnée de sa sœur, mariée au frère du maharajah; de trois

Digitized by Google

jeunes princes, d'un secrétaire anglais, M. Newman. Et, bien que nous soyons encore dans les eaux françaises, à observer ces Hindous d'une allure à la fois si digne et si originale, ces femmes drapées gracieusement dans leurs châles en gaze d'or, il semble que déjà nous avons atteint cet Orient qui attire en attendant qu'il charme.

décembre.

Dès ce matin, le vent souffle, le navire lutte péniblement contre la houle, des lames frangées d'écume harcèlent *l'Égypte*, qui s'efforce de poursuivre sa course. Les cloisons gémissent sous l'effort de la tempête, le tangage est si violent que l'hélice se trouve fréquemment hors de l'eau; c'est en vérité un spectacle impressionnant que la lutte de cette fragile construction contre les éléments déchaînés.

Mais il faut avant tout garder son équilibre, et rien n'est plus difficile sur ce pont vacillant. Je m'installe sur une chaise longue qu'un matelot amarre solidement avec des cordages. C'est avec une peine infinie que je m'y maintiens! Soulevé à des hauteurs effrayantes, le navire retombe avec un vacarme inquiétant; des vagues l'assiègent, se pressent, s'entrechoquent, bondissent par-dessus les bastingages, balayent avec fureur tous les objets qui ne sont pas soigneusement attachés. Quant aux victimes du mal de mer, elles sont bien trop déprimées pour chercher à se soustraire à ces douches désagréables; ces malheureux passagers, le visage blême, contemplent d'un

Digitized by Google

œil morne le spectacle de la mer en furie : et auraient-ils même le courage de fuir, si cette ruée des flots écumants venait à menacer leurs jours ?

30 décembre.

Lentement la mer s'apaise, et nous apercevons, très loin, la Corse aux verdures sombres ; puis c'est la Sardaigne, mince ligne bleue qui se profile tout à fait à l'horizon. Nous passons devant la tour tragique qui commémore le sinistre de *la Sémillante*, perdue en 1854, avec le millier d'hommes qu'elle transportait en Crimée.

Voici que les visages maintenant se rassérènent et que la bonne humeur reprend ses droits. Un spectacle inattendu vient encore ajouter à l'imprévu de cette traversée. La nuit tombée, la mer s'est illuminée de zoophytes phosphorescents et *l'Égypte* laisse derrière elle un sillage scintillant pendant que le ciel s'obscurcit.

Les heures passent, rapides.

Chaque tour d'hélice m'éloigne de France, me rapproche de cet inconnu qui doit bientôt se révéler avec ses enchantements légendaires. Nous allons pénétrer dans une civilisation nouvelle : c'est l'Orient qui, à l'autre rive du grand lac méditerranéen, dresse ses décors lumineux.

. . . . . .

Vers six heures du soir, un phare apparaît à l'horizon, puis nous apercevons une série de bouées, de signaux : c'est Port-Saïd, la porte de l'Orient.

Digitized by Google

D'ailleurs nous ne pouvons rien distinguer qu'une ligne grise, entre le ciel et la mer trop bleue, et nous avons l'impression d'aborder dans un désert.

*L'Égypte* s'arrête devant les bâtiments de la compagnie de Suez. Elle est accueillie avec enthousiasme par une flottille de barques aux équipages bigarrés.

Quelques instants après, c'est l'assaut des marchands. Quel vacarme! Nous nous débattons au milieu d'Arabes, de nègres, de Levantins, qui nous vantent l'excellence de leurs marchandises avec une éloquence d'autant plus véhémente que nous ne comprenons pas un traître mot de leur langue! A les croire, il s'agit d'occasions exceptionnelles, merveilleuses! Un grand diable d'Arabe reconnaît en nous des Français, et, avec un sourire entendu, il prononce : « Moussi, moussi, madame... Exposition... Paris... »

C'est assurément un transfuge de la grande kermesse. Il déballe sa marchandise avec une débauche de gestes extravagants et nous montre... des pipes turques, des bijoux en « toc », des curiosités de Jérusalem, des armes de fantaisie. Tous ces articles de bazar portent cette inscription inattendue : *Exposition universelle de 1900*. Le bonhomme vend même des photographies des pavillons exotiques du Trocadéro!

L'occasion me semble « exceptionnelle » comme imprévu, et, pour en garder le souvenir, j'achète quelques menus objets à ce liquidateur de la *World's fair*.

Le pont est encombré et les passagers ont quelque

Digitized by Google

peine à repousser les sollicitations de ces mercantis, que rien ne décourage. Il faut dire que le capitaine a recommandé de fermer les cabines : précaution salutaire, les indigènes n'ayant qu'un très médiocre respect de la propriété privée. Enfin, sur un ordre, l'équipage renvoie les marchands, et comme les

PORT-SAÏD : UN GROUPE D'INDIGÈNES

épaules des récalcitrants sont impitoyablement zébrées de coups de rotin, le pont ne tarde pas à être vite débarrassé : seul, flotte encore dans l'air un vague parfum d'« orientaleries ».

L'escale de *l'Égypte* doit se prolonger jusqu'au soir; j'ai donc le temps de descendre à terre et de parcourir les rues de Port-Saïd.

Le débarquement se fait au milieu d'une population grouillante composée de mendiants, d'individus de

Digitized by Google

toutes races qui vivent uniquement de la générosité des voyageurs. Après nous être soustraits à grand'-peine à leurs obsédantes sollicitations, nous pénétrons dans cette ville, dont la pauvreté monumentale est amplement compensée par la richesse de la couleur locale. La civilisation européenne n'a pas franchi

UNE PLACE A PORT-SAÏD

les portes de ce quartier arabe, dont les rues étroites sont encombrées d'enfants à demi nus, de vieillards solennels, de femmes voilées jusqu'aux yeux, et où vont et viennent gravement, au milieu d'une animation étourdissante, les fameux petits ânes blancs montés par de jeunes indigènes.

Des boutiques de fruits étalent à chaque coin de rue des provisions de dattes, de figues, d'ananas, que des bambins aux yeux veloutés contemplent avec une convoitise peu dissimulée.

Digitized by Google

Les heures passent vite dans cette atmosphère d'orientalisme aigu, et le soleil va disparaître quand nous nous décidons à regagner *l'Égypte*, qui doit rester à l'ancre jusqu'à demain.

Port-Saïd s'est éclairé de mille feux, et telle maisonnette insoupçonnée le jour brille le soir d'une lueur mystérieuse; les innombrables lumières se reflètent dans l'eau tranquille, et c'est comme une autre cité qui paraît s'enfoncer au sein de l'abîme.

2 janvier 1901.

Un charivari assourdissant m'a empêchée de prendre le moindre repos. Sur un radeau, éclairé aux quatre angles par des braseros et des torches, cent cinquante Arabes se sont approchés de *l'Égypte* pour s'offrir à remplir nos soutes à charbon. Sans se lasser, pendant des heures, ils ont crié, hurlé, lancé des appels rauques et sauvages. Et, à voir ces gens noircis par la houille se démener ainsi dans l'ombre, agiter leurs bras, secouer leurs têtes crépues, on eût dit un groupe de démons échappés de l'enfer. Le jour les a chassés. J'ai alors quitté ma cabine et n'ai pas eu à regretter d'avoir été aussi matinale. Déjà, sur le port, les matelots vont et viennent avec cette activité joyeuse si caractéristique des gens de la mer. Caressé par les vagues paresseuses, le navire glisse si lentement qu'on le dirait immobile : nous sommes maintenant dans le canal de Suez, le ciel est merveilleusement bleu, la terre, en revanche, n'offre que solitude et désolation. Plates et nues, les deux rives du canal

Digitized by Google

se déroulent avec une lenteur monotone; après une plaine de sable, une autre plaine de sable : c'est à peine si, de temps en temps, une oasis ou quelques maisonnettes viennent égayer — si l'on peut dire — ce paysage attristant.

*L'Égypte* fait tout au plus six milles à l'heure entre les berges géométriques. Le commandant m'explique que cette vitesse, ou plutôt cette lenteur, est réglementaire : en allant plus rapidement, le navire créerait un remous qui dégraderait les berges fragiles. Nous traversons le lac Menzaleh. Devant le navire, des milliers d'oiseaux s'élèvent et tourbillonnent. Leur apparition nous occupe quelques instants, car, au milieu de ce désert immense et morne, où de maigres broussailles tachent seules le sable gris, l'ennui accable les passagers et les moindres incidents sont les bienvenus. Les Hindous eux-mêmes sont abattus, et la maharani, étendue sur le pont, laisse errer son regard mélancolique sur l'océan de sable.

Vers quatre heures, les passagers se montrent au loin une tache noire sur la nappe bleue du canal : c'est un navire qui se dirige vers nous. Et quand nous arrivons à la hauteur d'un bâtiment de commerce allemand, des hurrahs cordiaux sont échangés.

Puis le silence se fait de nouveau, silence pesant que rien ne trouble, silence de mort, en vérité, et tel que nous croyons traverser une région d'où la vie a été bannie : c'est le désert dans toute sa sauvage et poignante tristesse.

Le dîner manque vraiment d'animation : la table

Digitized by Google

entière semble plongée dans une sorte de torpeur, quand le bruit d'une violente dispute fait dresser toutes les têtes.

Renseignements pris, il s'agit de deux Hindous qui, s'étant invectivés avec une véhémence tout orientale, en sont vite venus aux coups. Or, la domination d'Albion a tout au moins valu à ces bouillants fils de l'Inde une très suffisante connaissance de la boxe anglaise, et, à la grande joie des matelots, nos deux combattants ont échangé quelques maîtres coups de poing qui leur auraient valu les éloges de Jim Corbett lui-même! Comme derniers arguments, assiettes et couverts sont entrés en danse; mais, s'il leur laisse toute liberté d'endommager leur épiderme, le capitaine n'admet pas qu'ils détériorent le matériel, et pour mettre fin à la bataille il possède des moyens irrésistibles : la prison.

Cependant la traversée du canal s'achève, nous entrons dans la mer Rouge. J'étais curieuse de savoir combien *l'Égypte* devait payer à la compagnie de Suez pour avoir parcouru les cent soixante-quatorze kilomètres du canal. « Les droits s'élèvent à 37,500 francs, me répond le commandant.

« *L'Égypte* pèse 7,912 tonneaux et sa force est de 11,000 chevaux. Et ce chiffre n'est pas trop élevé si l'on songe aux frais considérables que nous évite cette traversée dans l'isthme de Suez. Il est bien entendu que ces droits représentent simplement ceux du voyage à l'aller et qu'au retour nous devrons verser une somme égale. »

Digitized by Google

*L'Égypte* s'est engagée dans la mer Rouge. Le thermomètre marque 25 degrés. Nous sommes entre l'Afrique et l'Asie, mais ici ces continents se ressemblent étrangement. Ce ne sont que plaines de sable brûlées par le soleil. A droite, se dresse un bouquet de palmiers chauves : c'est la fontaine de Moïse, — Aïn-Mouça, — près de laquelle, selon la tradition, les Hébreux traversèrent la mer Rouge. Plus loin — nous sommes en plein pays biblique — on nous indique le mont Sinaï.

Le soleil se couche dans un ciel de pourpre et d'or, toute la gamme des verts et des roses irise l'infini, et la mer Rouge prend vraiment des teintes écarlates.

Les 25 degrés que nous subissons nous paraissent déjà suppliciants. Une lassitude extrême s'empare de nous et le moindre mouvement est une telle fatigue que nous ne pouvons nous résoudre à quitter nos *rocking chairs*. On cause peu, et pendant ces longs silences qui coupent les conversations on est comme bercé par le sifflement régulier des punkas, larges éventails qui sans cesse battent l'air surchauffé du salon.

La nuit ne nous apporte aucune fraîcheur. L'obscurité semble rendre plus lourde, plus paralysante cette chaleur à laquelle l'équipage lui-même ne résiste que difficilement. Il ne faut pas songer à regagner nos cabines, où l'air serait irrespirable ; chacun se dispose à dormir sur le pont. On dirait un véritable bivouac : dans tous les coins, des passagers s'éten-

Digitized by Google

dent sur des couchettes rudimentaires et attendent le sommeil. Efforts inutiles ! Toute la nuit ces victimes de la chaleur s'agitent, se tournent et se retournent, cherchant vainement la position qui leur permettra de s'assoupir enfin.

« Et pourtant, nous disait tout à l'heure le commandant, combien votre sort est enviable comparé à celui des malheureux indigènes qui, dans les chambres de chauffe, supportent une température variant entre 55 et 60 degrés !... » Pour ce labeur pénible, les malheureux reçoivent une quarantaine de francs par mois ! Ils vivent dans un véritable enfer, mais devant les foyers ardents ces parias gardent leur bonne humeur, et parfois, le soir, quand le calme règne sur le pont de *l'Égypte*, nous entendons l'écho de leurs cantilènes. Il arrive que certains indigènes, bien qu'habitués à la chaleur, ne peuvent résister à cette température étouffante.

« J'en ai vu, me dit le commandant, qui, frappés de congestion, remontaient affolés sur le pont, puis, après quelques convulsions, s'abattaient pour ne plus se relever.

« Le fait s'est présenté lors de la dernière traversée de *l'Égypte* : la nouvelle victime du progrès fut placée dans la cabine funéraire, et au petit jour eut lieu cette cérémonie de l'immersion, toujours si impressionnante, même pour nous, vieux marins. Réunis en grand uniforme sur le pont, autour du corps qu'enveloppe le drapeau de notre pays, la patrie d'adoption du défunt, nous écoutons les dernières prières qu'un

Digitized by Google

pasteur prononce pour le repos de l'âme de ce malheureux. Le navire ralentit sa marche; dans le silence imposant, le glas scande ses notes funèbres... Puis le corps glisse dans l'abîme, forme blanche que nous voyons s'enfoncer et disparaître à tout jamais dans la mer indifférente... »

7 janvier.

Hier au soir, nous sommes passés près des îles

STEAMER POINT ADEN

Zébayer et de l'île Zoogur. C'était par un clair de lune magnifique : sur le ciel transparent, le profil de cette terre désolée se découpait comme une ombre chinoise. Le matin, vers neuf heures et demie, nous franchissions le détroit de Bab-el-Mandeb, surnommé « Portes de celui qui s'expose à la mort ».

Le chenal est large d'environ trois mille mètres;

Digitized by Google

les côtes, toujours arides et désolées. Depuis que nous approchons de l'équateur, les jours augmentent sensiblement. Dans l'après-midi, nous apercevons le Djebel-Hussan; en face, s'élèvent des monts aux silhouettes aiguës, aux tonalités fauves et rougeâtres qui, sous le ciel bleu, donnent au paysage l'aspect d'une région incendiée.

Le navire approche de Steamer Point Aden, où son arrivée est annoncée par la voix stridente de la sirène : il stoppe à une assez grande distance de la terre pour attendre le pilote, dont nous apercevons au loin le canot vigoureusement enlevé par quatre rameurs arabes. C'est lui qui maintenant dirige notre marche et nous amène vers quatre heures devant Steamer Point, où l'ancre tombe.

Steamer Point est une cité commerciale composée de quelques carrés de maisons blanches, sur la plupart desquelles flottent des pavillons nationaux; ce sont les consulats. Les affaires, assez importantes, se trouvent entre les mains des Parsis, au nombre de trois cents environ.

Trois quarts d'heure de chemin sur une route bien entretenue, qui contourne de hauts rochers surmontés de fortifications, et l'on arrive à Aden. Dès le premier instant, une impression s'impose : Aden présente l'aspect de ces villes que la civilisation improvise dans les endroits les moins désignés, semble-t-il, pour servir de cadre à la vie urbaine.

Le grand inconvénient d'Aden, c'est le manque d'eau presque constant. De gigantesques réservoirs

Digitized by Google

ont été construits pour recueillir les eaux du ciel. Tout est prêt, il ne manque... que la pluie; on n'ignore pas que les ondées sont rares en ce pays de sécheresse, et le gouvernement anglais s'est vu dans la nécessité de faire établir plusieurs distilleries pour subvenir aux besoins des habitants. L'eau douce se vend, paraît-il, au prix de 22 fr. 50 la tonne, c'est-à-dire plus de 2 centimes le litre!

Nous cheminions paisiblement, lorsque tout à coup des cris rauques attirent notre attention : presque aussitôt des Somalis surgissent de derrière un rocher; ils nous entourent en poussant des clameurs inarticulées, se livrent à mille contorsions désordonnées, roulent des yeux étranges, se mettent à chanter, à danser des bamboulas endiablées. Pour nous débarrasser de ces solliciteurs encombrants, je leur jette quelques pièces de monnaie, sur lesquelles ils se ruent, les yeux cupides... Et quand les plus vigoureux se sont emparés du butin, ils contrôlent avec une gravité comique la provenance des sous poussiéreux.

Curieusement, j'observe ces hommes, et, en présence de leur souplesse, de leur vivacité, de la mobilité de leurs visages grimaçants, je ne puis m'empêcher de leur trouver des accointances avec le singe! C'est que les Somalis sont restés des sauvages, en dépit de tous les efforts des colonisateurs : rapaces et cruels, on ne compte plus leurs attaques contre les voyageurs, et quand on les regarde, on hésite à croire qu'une intelligence, même rudimentaire, habite l'étroit cerveau de ces « primitifs ».

Digitized by Google

Au physique, les Somalis sont très différents des Soudanais. D'un noir bronzé, à reflets dorés, ils se piquent d'une certaine coquetterie; c'est ainsi qu'ils se teignent les cheveux en rouge; certains même obtiennent un blond ardent qui ferait envie à quelques-unes de nos élégantes. La recette est d'ailleurs des plus faciles : les Somalis appliquent sur leurs cheveux de la chaux vive détrempée qu'ils gardent plus ou moins longtemps, selon le degré de coloration qu'ils veulent obtenir.

Certains ont une chevelure tellement abondante qu'ils la divisent en une multitude de tresses : cette coiffure compliquée leur donne l'aspect de vrais sauvages.

Quant au costume, il est, chez ces indigènes, de la plus extrême simplicité. Un collier d'ambre, un lambeau d'étoffe enroulé autour de la ceinture, et c'est tout! Les enfants en bas âge ont le crâne tondu; une seule mèche est épargnée et conservée pieusement, car c'est par cette mèche que le Prophète les saisira pour les lancer dans le paradis.

De retour à bord, nous sommes assiégés par une nuée de négrillons, qui grimpent sur les cordages et les mâts et s'apprêtent à donner aux passagers le spectacle de leurs sauts audacieux. Une grande distraction à bord des navires consiste à jeter des sous dans la mer et à voir ces nageurs émérites plonger à une très grande profondeur pour rapporter la pièce comme un trophée. Ces amusements tournent souvent au tragique; la semaine dernière encore, un négrillon a été dévoré par des requins.



Digitized by Google

Je remarque d'ailleurs parmi les plongeurs un petit bonhomme affligé d'une jambe de bois : c'est une victime des requins... et de la curiosité des voyageurs. Mais cette cruelle leçon ne lui a pas profité, car il est le premier à se lancer à l'eau, après avoir

A BORD DE « L'ÉGYPTE »
LA MAHARANI DE BARODA

préalablement retiré l'appareil primitif qui remplace sa jambe absente. On éprouve comme une angoisse à voir s'enfoncer dans la mer ces négrillons, qui restent jusqu'à quatre-vingts secondes sans réapparaître ; on craint quelque malheur, on s'apprête à

Digitized by Google

réclamer des secours, quand les pseudo-noyés reviennent à la surface.

La nuit venue, un ordre éloigne tout ce petit monde, qu'un Européen ne saurait observer avec indifférence, et c'est en dansant, en battant des mains, en poussant des « hou! hou! » assourdissants que les jeunes singes sautent dans leurs fragiles embarcations et regagnent le rivage.

Nous nous éloignons aussi : graduellement, nous perdons de vue la côte d'Arabie.

Très tard, la maharani est restée sur le pont, et j'aperçois sa forme blanche, immobile en sa contemplation des flots et des cieux. A quoi rêve-t-elle, la petite princesse hindoue? Est-ce à l'Europe déjà lointaine, à l'éclat tapageur de sa vie, au tumulte de ses cités? Ou bien à sa patrie, à la terre mystérieuse et proche où tout rappelle un passé fabuleux, où l'âme des aïeux veille à l'ombre des pagodes séculaires?

Digitized by Google

BOMBAY : LE « YACHT CLUB »

## II

### BOMBAY

11 janvier.

Bombay est signalé.

Aussitôt un changement à vue s'opère dans la toilette des passagers : le costume européen est abandonné ; ce ne sont plus que pantalons blancs, amples et flottants, vestons de soie ou de toile, casques de liège, qui font ressembler ces pacifiques touristes à autant d'explorateurs intrépides.

La maharani est apparue dans un costume de cérémonie. Enveloppée de voiles filigranés d'or et

Digitized by Google

d'argent, de mousseline légère, d'étoffes transparentes, sur lesquelles s'entre-croisent des ornements compliqués, la princesse hindoue s'est couverte de bijoux : ses doigts sont encerclés de bagues aux pierres scintillantes ; des bracelets d'or sertis de rubis et de saphirs enserrent ses poignets fragiles et jusqu'à ses chevilles nues et fines dans les babouches brodées. Elle regarde attentivement les côtes qui se dessinent à l'horizon, et je devine la joie qu'elle éprouve à revoir son pays, dont la lumière semble se refléter sur son visage expressif.

Pour nous, l'Inde se présente plutôt sous l'aspect d'une morne grisaille. Mais tout à coup une ville surgit : c'est Bombay, l'antique cité qui offre les premières visions de l'Inde aux voyageurs venus de l'autre côté du monde.

Le pont s'anime. Les passagers vont et viennent, s'interpellent, échangent leurs impressions, braquent lorgnettes et appareils photographiques sur la terre qui s'approche, pendant que les princes se dirigent majestueux et graves vers l'endroit où va aborder la chaloupe du gouverneur.

L'arrivée de *l'Égypte* est saluée par une salve de vingt et un coups de canon tirée en l'honneur de notre passager et ami S. A. sir Sayaji Rao, grand commandeur de l'Étoile des Indes, maharajah et gaikwar de Baroda, accompagné de son épouse, S. A. Chimnahar, la maharani.

Et tandis que les détonations déchirent notre tympan, nous observons les personnages princiers

Digitized by Google

qu'on reçoit avec tant d'apparat. Ils ont l'air très satisfait : cette salve déplaît peut-être à leurs oreilles, mais elle caresse leur amour-propre.

Or, comme nous nous félicitions quelques instants plus tard de voir avec quelle courtoisie le gouvernement britannique faisait accueil aux princes hindous, un personnage initié aux usages du pays nous révéla le secret de cette réception solennelle.

« De la courtoisie! nous répondit-il en riant. Mais les princes payent pour avoir les honneurs de la salve. Nous avons même dû établir tout un tarif protocolaire en ce sens, et il est juste d'ajouter que les maharajahs sont si jaloux de leurs prérogatives... qu'ils soldent sans regrets la facture des hommages qu'on leur rend!... »

Au débarquement, les princes sont reçus par une garde d'honneur de cent grenadiers. On remarque également : lord Northcote, gouverneur de Bombay, le capitaine James, du 26e hussards, A. D. C., ainsi qu'une députation dont les membres sont présentés au prince. Des guirlandes de fleurs sont offertes aux souverains, la garde présente les armes, et aux sons de l'hymne national, le maharajah et les principaux personnages s'éloignent dans les voitures du gouvernement.

La maharani, voilée, est montée avec les trois petits princes dans une calèche fermée qui part aussitôt, et c'est une jolie vision qui disparaît.

Cependant les passagers débarquent. Devant la rade, que sillonnent des embarcations aux voiles mul-

Digitized by Google

ticolores, Bombay apparaît, imposante avec ses maisons blanches, ses temples, ses massifs de verdure, ses palais à colonnades. Certes, l'Europe, ou plutôt l'Angleterre, a mêlé son prosaïsme au caractère de la grande ville hindoue; mais ce n'est qu'une tache sur le tableau lumineux auquel une population singulièrement originale donne une animation extraordinaire.

A grand'peine, nous repoussons les courtiers d'hôtelleries, les marchands polyglottes et obséquieux, les quémandeurs enturbannés, les mendiants loqueteux, toute cette foule tenace qui, dans les ports de l'Orient, assiège les voyageurs.

Sur le quai, un peu à l'écart de la cohue, un officier ne perd pas un détail de la scène qui se déroule devant lui et scrute attentivement chaque passager. Dès qu'il nous a aperçus, nous le voyons s'approcher et se présenter avec une bonne grâce parfaite. Le capitaine D... vient nous exprimer les regrets du général W..., qui ne peut venir au-devant de nous, et se met à notre disposition durant notre séjour à Bombay.

La façon très aimable dont les Anglais reçoivent les étrangers aux Indes est proverbiale, et j'aurai souvent l'occasion de les montrer faisant assaut d'obligeance et de courtoisie pour rendre agréable notre séjour parmi eux. Déjà un de mes désirs a été réalisé, celui d'avoir en dehors de nos serviteurs français un indigène pouvant nous servir d'interprète. « Tout a été prévu, me dit le capitaine; le général W... vous a envoyé son intendant, avec l'ordre de vous accompa-

Digitized by Google

gner partout pendant votre séjour aux Indes. Ayant beaucoup voyagé et parlant plusieurs langues du pays, cet indigène remplit parfaitement les conditions que vous pouvez désirer. Il est intelligent, dévoué et mérite toute votre confiance. »

Une voiture à deux chevaux nous attend avec cocher et valet de pied hindous et un coureur muni d'un long plumeau pour écarter les nombreux insectes.

En un quart d'heure nous arrivons à *Watson Hotel*, où un appartement nous a été réservé par le capitaine D... Cet hôtel est peut-être luxueux pour Bombay, mais pour l'Européen habitué au confort, il paraît plutôt sommaire. Des corridors obscurs donnent accès à nos chambres, dont les cloisons sont blanchies à la chaux et qui contiennent pour tout ameublement des lits surmontés d'une cage de mousseline, une table et une chaise. Nous ne sommes pas les seuls habitants de ce vaste local : les rats aussi y ont élu domicile, et les naturalistes pourraient y faire collection d'insectes variés. Bien plus, des souris et des lézards ont parfois l'impudence de se promener en plein jour sur les lits!

A ce propos, il convient de dire ce qu'on appelle lit aux Indes : un lit se compose ici d'un châssis en fer, avec treillis; en guise de matelas, une paillasse dont la toile est généralement d'une propreté douteuse; ajoutez-y une moustiquaire, et ce sera complet!

On a coutume de dire que la première impression est la meilleure; si le proverbe eût été vrai, je n'avais, en cette circonstance, qu'à prendre le premier paque-

Digitized by Google

bot en partance pour l'Europe, car j'ai rarement ressenti un semblable désappointement.

La beauté du pays compensera-t-elle la laideur de ce caravansérail inhospitalier?

Le capitaine D... revient nous chercher pour nous

UN LIT HINDOU

conduire au *Yacht Club*, endroit *select* où la société anglaise se réunit chaque soir.

La grande salle est miroitante et gaie; autour des tables, ornées de fleurs et de cristaux, les convives prennent place, clubmen en habit, ladies en toilette de soirée. Et si un peuple de serviteurs vêtus de blanc, coiffés de hauts turbans et glissant avec souplesse, les pieds nus, ne nous rappelait que nous sommes aux Indes, nous pourrions nous croire dans quelque restaurant de Regent street. Ce que nous

Digitized by Google

apercevons du paysage est là aussi pour nous détromper : les fenêtres, largement ouvertes, encadrent des échappées de jardins dont les verdures se découpent sur le ciel transparent, et plus loin, comme fond, la mer toute constellée des mille lumières des navires immobiles.

Pendant le dîner, le capitaine nous donne des renseignements sur la vie élégante à Bombay.

« Le club, nous dit-il, est un des centres de l'existence mondaine. Officiers, fonctionnaires et grands commerçants s'y rencontrent avec plaisir dans une atmosphère *purement anglaise,* puisque les indigènes, même les princes, ne peuvent être admis à faire partie du cercle. Dans les moindres villes de la colonie, vous trouverez un club, rendez-vous des Européens, endroit où l'on oublie les préoccupations de la journée. »

Et ce n'est pas une des moindres surprises du voyageur que de voir dans les villes perdues de l'Inde les Anglais se grouper ainsi et même, sous le ciel brûlant, fréquenter un milieu où les usages mondains reprennent leurs droits.

Quand nous quittons le cercle à une heure assez tardive, la nuit est venue et des parfums traversent l'atmosphère rafraîchie par la brise du large...

12 janvier.

Nous avons passé la matinée dans la ville noire, où la poussière suffocante, le soleil torride et les innombrables moustiques procurent à l'Européen

Digitized by Google

une foule de sensations de voyage, dans le sens le plus « piquant » du mot. Quelle différence entre la ville blanche et la ville noire, entre le Bombay du passé et le Bombay de l'avenir! Ici, c'est la vie mondaine qui triomphe, la vie officielle; là, c'est l'Orient turbulent qui s'agite et crie sous le soleil ardent.

Une multitude de marchands nous offrent des fruits, des fleurs, des antilopes, des singes apprivoisés, des oiseaux de toutes les espèces. Et les cris des animaux se mêlent aux interjections des marchands dans un tintamarre infernal.

Les artères de la ville noire sont irrégulières, étroites, bordées de maisons peinturlurées, aux balcons capricieusement sculptés. Les indigènes tiennent des échoppes d'aspect misérable : devant ces boutiques, s'entre-croisent Européens, mahométans, Eurasiens, Parsis, Juifs, nègres, Chinois, et leurs costumes variés donnent à la rue de Bombay une physionomie bien à elle et qui ne peut se décrire. Au milieu de cette agitation, le *native policeman* se promène gravement, la main sur le bâton que tout à l'heure il brandira pour mettre fin à un encombrement ou pour ouvrir un passage à quelque altesse indienne. Au pied des temples, des fakirs à demi nus psalmodient leurs invocations à Brahma. Des mendiants sordides nous escortent en étalant leurs plaies hideuses...

« La ville noire, nous dit le capitaine D..., renferme une curiosité que les voyageurs ne sauraient manquer de visiter : c'est le Pinjrapool, l'hôpital des

Digitized by Google

animaux, institution dont le caractère est plutôt religieux que charitable. »

Une odeur indescriptible règne dans cet établissement, dont les employés vivent au milieu de leurs frères inférieurs, sans d'ailleurs chercher à leur apporter le moindre soulagement, gardiens et « pensionnaires » échangeant fraternellement les parasites auxquels ils donnent une indifférente hospitalité. Nous voyons un « infirmier » se coucher, enveloppé dans une couverture trouée, à l'endroit que vient de quitter un chien galeux; il y repose béatement en dépit du soleil torride. Si le Pinjrapool est l'hôpital des animaux, il doit être aussi le paradis de la vermine, car elle y vit et s'y développe en toute liberté : l'établissement est peut-être également fait pour elle!

Cette arche de Noé possède de nombreux pensionnaires, tels que chiens aveugles, chèvres boiteuses, chats paralytiques, singes édentés; les oiseaux, les serpents, les insectes même y sont entourés des plus grands soins. L'espèce bovine y est respectée entre toutes : on sait, en effet, qu'elle est aux Indes l'objet d'une véritable vénération.

Nous disions tout à l'heure que le caractère de cette institution était plus religieux que charitable : c'est que les Hindous veulent voir dans certains animaux les emblèmes de leurs dieux : ainsi l'aigle représente Vishnou; l'éléphant, Indra; le tigre, Durga; le rat, Ganesh, etc. Le dieu de l'amour a comme mandataire auprès des hommes... un perroquet!

Digitized by Google

Quant à Brahma, il est incarné... par une oie. Peut-être aurait-il pu mieux choisir!...

Ces adeptes de la doctrine de la métempsycose ont donc un culte véritable pour la vie animale : à leurs yeux, tuer un bœuf, c'est commettre un crime odieux et provoquer le ciel; de même, le fakir se gardera bien de toucher à la vermine qui le ronge.

Étrange contradiction! La misère, la famine, dévastent l'Inde et font périr chaque année des milliers d'êtres humains, et c'est pour les bêtes que les indigènes réservent leur sollicitude. — Tuer un Soudra — homme de caste inférieure — n'est qu'un méfait véniel, mais tuer une oie, c'est commettre un sacrilège impardonnable. En conséquence, les Hindous sont tous végétariens : aussi, pour ne pas offenser leurs croyances, l'administration fait placer, dans les principaux marchés de Bombay, des cloisons devant les étalages où se débite la viande.

Sans cesse de nouveaux types attirent nos regards. Ici, c'est un brahmane à la barbe de patriarche; là, des Hindous de toutes castes portant sur le front des lignes symboliques tracées en rouge ou en bleu; au milieu de la foule, nous croisons des femmes aux yeux pleins de cette mélancolie qui poétise toutes les prunelles orientales. Leurs cheveux noirs, très lisses, disparaissent sous un châle d'étoffe légère dans lequel elles s'enveloppent en se cachant le visage; elles montrent un goût très vif pour les bijoux et en portent de fort curieux : bracelets à la cheville, bagues à tous les doigts des mains et à l'orteil de

Digitized by Google

chaque pied, colliers ornés de perles de couleur, broches de diamant ou de verroterie, large anneau d'or avec perles suspendu à leur narine.

Dans l'Inde, la femme n'est pas, ainsi que dans bien des pays orientaux, considérée comme une sorte de servante que le mari peut exploiter à sa guise. Les

BOMBAY : UN BARBIER DANS LA VILLE NOIRE

dames hindoues de hautes castes ont leur habitation particulière; aucun représentant du sexe masculin, en dehors de leur mari, ne peut être admis chez elles. Au cours de leurs sorties, qui se font en voitures fermées, leur visage s'abrite sous un voile, et si, par excès de coquetterie ou de curiosité, elles ne se conformaient pas à cette règle sévère, elles seraient exposées à perdre leur rang. Par contre, les femmes pauvres, appartenant à la dernière caste, circulent à leur

Digitized by Google

gré, et je suis persuadée que bien souvent les « séquestrées » de l'aristocratie envient le sort de ces privilégiées.

Le fond du caractère hindou est fait de sentiments nobles et chevaleresques. A chaque page de leurs poèmes, on trouve le récit des aventures entreprises par des héros pour la délivrance de quelque beauté prisonnière; si l'on étudie l'histoire de leurs guerres, on remarque une « Hélène » à l'origine de plus d'une d'entre elles, et l'on voit, par exemple, une ville entière se laisser détruire plutôt que de livrer une princesse réclamée par Akber.

Malgré les efforts des Anglais, la terre des rajahs a gardé sa couleur originale. Les deux races sont séparées par la totale différence des goûts et des mœurs. En dépit de la domination britannique, les traditions de l'Inde subsistent; l'Hindou veille jalousement au seuil de ses pagodes, et même à Bombay, au cœur de la ville officielle, où il coudoie l'Européen, il vit, il prie, il meurt selon la coutume et dans la foi de ses aïeux.

Digitized by Google

III

## LA PESTE

Bombay, le 13 janvier.

Aux portes des palais de marbre, faits, semble-t-il, pour encadrer des scènes de poétiques légendes, se dressent deux fantômes : la lèpre et la peste.

La lèpre a perdu pour nous de sa hideur; mais le seul mot de peste évoque les terribles ravages causés par le fléau dans l'Europe du moyen âge aussi bien que dans l'Orient moderne. Elle frappe aveuglément Européens et indigènes, et dès mon arrivée aux Indes je devais voir de près le danger que courent les étrangers en ces pays infectés par la contagion.

Ce matin, une de mes amies, Mme C..., femme du

Digitized by Google

consul américain à Calcutta, me dit avec un sang-froid tout britannique :

« On a trouvé il y a quelques jours dans la chambre que vous occupez au *Watson Hotel* un rat mort de la peste. Du reste, vous ignorez sans doute que moi-même, l'an dernier, à la suite d'un séjour dans cette même chambre, j'ai été atteinte de cette maladie! »

Il faut en voyage faire preuve d'une certaine philosophie, faite à la fois de fatalisme et de résignation; seulement je dois avouer que les circonstances concourent plutôt à augmenter mon inquiétude; en ce moment, les journaux — le *Pioneer* entre autres — annoncent justement une grave recrudescence du fléau! Cette semaine, 912 pestiférés sont morts à Bombay et à Bénarès; on cite aussi de nombreux cas près de Lahore. Combien j'ai regretté à ce moment de n'avoir pas utilisé les lettres qui m'avaient été remises et grâce auxquelles j'aurais pu être reçue par le gouverneur!

Aux Indes surtout, les maladies contagieuses guettent le voyageur, puisque la fatalité veut que la religion de Brahma ne puisse se concilier avec les préceptes de l'hygiène.

Comment empêcher les fidèles de boire l'eau fétide des puits sacrés, de se baigner dans le Gange infecté par les cadavres, de joncher leurs temples de débris organiques qui se décomposent librement en plein soleil, enfin d'habiter ces rues étroites et obscures où l'on respire un air chargé des germes des plus redou-



Digitized by Google

tables maladies? Si les Hindous supportent toutes les vexations, ils se révoltent dès que l'on veut porter atteinte à leurs croyances, au rituel séculaire réglé par Brahma lui-même.

On m'a raconté à ce sujet une histoire très curieuse et qui montre jusqu'à quelles extravagances peut conduire le fanatisme intransigeant des Hindous. La plupart des malheureux atteints de la peste ne veulent pas se laisser soigner : fatalistes à l'excès, ils prétendent que le fléau leur ayant été envoyé par leur dieu, ce serait offenser celui-ci que de chercher à se guérir. L'essentiel pour eux est d'empêcher le gouvernement de faire désinfecter leur maison, mesure complètement inutile à leurs yeux.

Pour arriver à connaître ces secrets si bien gardés, l'administration organise des inspections sanitaires. Dernièrement, le général W..., en tournée dans un district, avise une maison dans laquelle un homme était mort de la peste quelques heures auparavant. Inutile d'ajouter que les habitants de la demeure contaminée se refusaient à prendre aucune mesure de protection pour leurs voisins et pour eux-mêmes. Le général W... entre, pour tâcher de leur faire entendre raison, et quoiqu'il n'y ait rien de bien agréable à parcourir des locaux que l'on sait infectés par les bacilles d'une des plus terribles maladies qui soient, il visite le logement en détail; à sa grande surprise, il ne découvre de mort nulle part. Il questionne alors les habitants, qui lui répondent en jurant par tous leurs dieux que le général a été mal ren-

Digitized by Google

seigné, que personne n'a été atteint par la maladie, et surtout que personne n'en est mort, comme il a pu le constater au cours de sa visite.

Pendant ce colloque animé, trois hommes enturbannés jouaient aux cartes dans un angle obscur du rez-de-chaussée. Deux d'entre eux conduisaient la partie, tout en prêtant l'oreille à ce qui se disait autour d'eux; quant au troisième partenaire, immobile, adossé à la muraille et profondément indifférent à la conversation, il semblait concentrer toute son attention sur le jeu qu'il tenait à la main.

L'aide de camp du général, intrigué par l'immobilité du troisième compère, s'approche alors du groupe et touche l'homme du doigt. A ce contact, le corps vacille et s'effondre!

Après un moment de stupeur, l'officier comprend : ce joueur impassible, tenant toujours entre ses doigts crispés les cartes qu'on y avait glissées, n'est autre que le pestiféré, mort quelques heures auparavant. Ce stratagème devait tromper la surveillance du général et rendre sa visite inutile!

Ce fait macabre semblerait invraisemblable s'il ne m'avait été conté par celui-là même qui en avait été le principal témoin. Mais, en présence de semblables mœurs, il est permis de se demander si l'on arrivera jamais à implanter dans les cerveaux hindous cette idée que la nature ne tue pas, mais crée, et que c'est remplir un devoir que de lutter contre la maladie et la mort.

La peste, venue de Chine, a conquis lentement la

Digitized by Google

terre des rajahs, et maintenant, de Bombay à Calcutta, des plateaux du Thibet aux rives de l'Océan, sur tout le continent, elle multiplie les souffrances et les deuils.

Au sein des villes où la maladie poursuit son œuvre, des religieux, et surtout des religieuses, accomplissent des prodiges de dévouement. Ces humbles femmes ont tout abandonné : patrie, parents, amis, pour venir soigner les indigènes, qui ne leur savent même pas gré de leur abnégation.

Comment ne pas admirer aussi le courage de ceux qui vont étudier le terrible mal au chevet des pestiférés dans les huttes misérables ou dans les lazarets.

Je ne veux pas terminer ce chapitre sans inscrire ici le nom du docteur Yersin, un de nos compatriotes. Il est allé braver le bacille menaçant au sein d'une population qui elle-même lui était hostile, et ses recherches ne sont pas restées vaines, puisqu'il a rapporté de son voyage scientifique aux Indes un sérum qui diminue le chiffre des mortalités.

Et qui sait si quelque jour nous ne devrons pas en France faire usage de ce sérum précieux? En dépit des efforts du gouvernement et des savants, la peste continue sa marche vers l'ouest. Constantinople est atteint, le Caire cache ses lazarets, Naples tremble au bord de son golfe d'azur et Marseille commence à s'inquiéter.

La peste avance, avance. Qui frappera-t-elle demain?

Digitized by Google

UN BRAHMANE SE RENDANT AUX TOURS DU SILENCE

## IV

### LES DONJONS DE LA MORT

Bombay, le 14 janvier.

Notre voiture suit la route escarpée de *Malabar Hill*. Au loin, s'étend le panorama de la ville, et, sur la mer, d'innombrables embarcations forment des taches immobiles que l'on distingue à peine.

Autour de nous un vaste jardin dresse ses massifs fleuris, ses palmiers élancés, et plus loin des masses noires apparaissent nettement qui se découpent sur le ciel et auxquelles le décor nocturne donne un caractère saisissant et tragique.

Digitized by Google

Nous sommes au pied des *Tours du Silence,* le cimetière des Parsis.

A droite et à gauche d'un temple dont l'entrée est rigoureusement interdite aux profanes, se dressent les tours lugubres. Et tout de suite ce qui frappe, ce qui épouvante, c'est la vue des vautours qui, pressés les uns contre les autres, forment comme une couronne sinistre aux funèbres édifices.

On vient de leur livrer le cadavre d'un Parsis : repus, ils lissent leurs ailes, indifférents aux allées et venues des visiteurs. De nombreux corbeaux volent autour des donjons de la mort, espérant sans doute prendre part au festin.

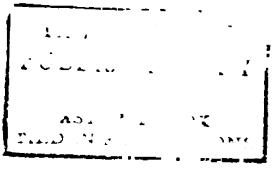
Autour de nous, les fleurs et la verdure donnent la sensation d'une vie exubérante et joyeuse, et là, tout à côté, sans transition, c'est la mort. Peut-on imaginer une opposition plus impressionnante?

Au moment où nous étions à Bombay, une terrible épidémie de peste sévissait : plus de trois cents personnes succombaient chaque jour. Parmi ces victimes du fléau, nombreux étaient les Parsis, et les vautours ne pouvaient suffire à faire disparaître les cadavres qu'on leur apportait quotidiennement. Les sinistres oiseaux, las de chair humaine, se détournaient de leur pâture habituelle, et, les cadavres se décomposant au soleil, une odeur épouvantable s'échappait des Tours du Silence, ce qui n'était pas fait pour améliorer l'état sanitaire du pays; les lois de l'hygiène sont d'ailleurs méconnues dans toute l'Inde, où elles ont deux ennemies : la tradition et la religion.

Digitized by Google

BOMBAY : LES TOURS DU SILENCE

Digitized by Google



Digitized by Google

Les prêtres sont seuls admis dans les tours, mais, près du temple, on peut voir un modèle en relief de l'intérieur de ces édifices. Imaginez une rotonde sans toit; au sommet, une plate-forme légèrement inclinée en forme d'entonnoir et pavée de larges dalles cimentées aboutissant à un puits central. Cette plate-forme est divisée en trois zones concentriques, selon les trois préceptes de la religion de Zoroastre; chaque zone est partagée en soixante-douze compartiments; la plus rapprochée du mur reçoit les corps des hommes, celle du milieu est réservée aux cadavres des femmes et la troisième, qui entoure le puits, à ceux des enfants. Les corps sont étendus complètement nus sous ce soleil ardent, et les oiseaux voraces se chargent de faire promptement disparaître les chairs. Quand il ne reste plus que des ossements desséchés, les prêtres les précipitent dans le puits central après le délai prescrit de quatre mois.

Comme nous nous éloignions, un cortège de Parsis pénètre dans le jardin; ils entourent un cadavre porté par quatre indigènes sur une litière; lentement, l'air grave, ils se dirigent vers les *Tours du Silence*, qui, dans quelques minutes, compteront un hôte de plus.

Le cortège atteint la première tour, où il est reçu par les prêtres, qui prennent possession du mort.

Et tandis que les grands oiseaux noirs lancent des cris de joie, les parents, les amis du défunt, s'en retournent, sans même accorder un regard à l'édifice funèbre, sinistres oubliettes qui ne rendent plus ceux qu'elles ont pris.

Digitized by Google

LE TEMPLE D'ÉLÉPHANTA

## V

## UN TEMPLE DÉSERT

Bombay, le 15 janvier.

Sur le passage de notre petit vapeur, des poissons volants surgissent de l'eau comme des éclairs d'argent et des oiseaux tournoient capricieusement autour de nous.

L'équipage se compose de cinq vigoureux lascars de Malabar Hill, vêtus de robes de cotonnade blanche et coiffés de hauts turbans. Assis dans une cabine aux fenêtres munies de persiennes et assez confortablement aménagée, nous les regardons s'agiter,

Digitized by Google

tandis que Bombay disparaît progressivement à l'horizon; dans quelques instants, nous atteindrons l'île d'Éléphanta, célèbre par son temple vénérable.

Toutes les personnes qui vont à Éléphanta, même pour n'y passer que quelques heures, doivent comparaître devant un médecin du service sanitaire. La raison de cette formalité, c'est que l'on craint de voir la peste gagner cette île, destinée à servir de refuge, au cas où le fléau étendrait encore ses ravages.

La jetée où nous abordons est formée d'énormes blocs de pierre, espacés les uns des autres. De petits indigènes complètement nus franchissent ces blocs avec une agilité surprenante et nous entourent de leur essaim tourbillonnant et criard : ils vendent de gros scarabées à la carapace d'un vert mordoré, que les bijoutiers du pays sertissent dans une monture métallique, incrustée de pierres précieuses.

Éléphanta fut jadis un des foyers de la religion hindoue : c'est là que les foules pieuses venaient vénérer, dans un temple célèbre, l'image de la divinité. Mais les temples ont leurs destins : comme les hommes, comme les dieux, ils vieillissent et connaissent l'ingratitude! Et le temple d'Éléphanta est aujourd'hui désert... Un escalier monumental conduit au sanctuaire : les marches délabrées et couvertes de mousse ont leurs arêtes usées par le temps et par les genoux de plusieurs générations. Aujourd'hui, les voyageurs escaladent librement les

Digitized by Google

degrés que gravirent autrefois tant de pèlerins en prière.

Nous approchons du sommet. Le silence semble se faire plus imposant, plus solennel. Nous entrons dans le domaine du passé et tout évoque ici le souvenir d'un autre âge.

Éléphanta, l'île sacrée, n'est plus qu'un but d'excursions profanes ; les prêtres et les fidèles n'y viennent plus sacrifier sur l'autel les colombes innocentes et les victimes volontaires de la foi ancestrale : le sang des derniers holocaustes est depuis longtemps desséché sur les tables de marbre.

D'ailleurs, Éléphanta n'est plus qu'une immense ruine que la nature seule se charge d'orner et d'embellir en lui faisant un cadre sans cesse renouvelé. De toutes parts, elle a envahi le vieux temple : ici, les blocs de pierre sur lesquels des artistes ont évoqué d'un ciseau patient des figures hiératiques et légendaires disparaissent au milieu d'inextricables fourrés ; là, se dresse un épais massif, repaire de serpents ; des guirlandes de lianes couronnent l'entrée de l'édifice, qui, malgré les outrages du temps, offre encore un aspect imposant avec ses énormes piliers encadrant le portail sculpté à même le roc.

Les murailles, couvertes de bas-reliefs, ont été dégradées par des fanatiques : et ce n'est pas sans étonnement que l'on constate cette façon barbare dont les Européens ont rempli leur mission civilisatrice ! Les visages des dieux sont défigurés, les

Digitized by Google

monstres fantastiques sont mutilés, et l'orientaliste le plus érudit ne pourrait plus déchiffrer les inscriptions qui célébraient la gloire de Brahma. Cet exemple n'est pas unique, et les plus beaux temples de l'Inde ont été semblablement dévastés : les chefs-d'œuvre de l'architecture hindoue n'ont pas trouvé grâce devant les vandales venus d'Occident. Sous les voûtes majestueuses des sanctuaires, au pied des colonnades aux chapiteaux capricieux, dans les palais qui furent témoins des splendeurs d'autrefois, partout le voyageur trouve trace du passage de ces destructeurs forcenés.

Au fond du sanctuaire, se dresse la statue à trois visages de la trinité hindoue : Brahma, Vishnou et Siva; sur le côté, dans une demi-obscurité, la borne symbolique connue sous le nom de *lingam* (1) est couronnée de fleurs. Une suite de sculptures où se déploie toute la fantaisie de l'art hindou reproduit les principaux épisodes de la vie de Siva.

On nous montre un petit réservoir où l'eau se maintient, paraît-il, toujours au même niveau, quelle que soit la quantité qu'on en retire : les Hindous croient que ce liquide précieux, mais nauséabond, provient du Gange, aussi lui attribuent-ils un caractère sacré.

(1) Le *lingam* est une borne cylindrique arrondie au sommet, placée au centre d'un plateau, entouré d'une rigole ovale. Les fidèles n'y voient que la représentation de Siva et de son épouse Parvati.

Ces idoles constituent aujourd'hui la base du culte hindou; on les trouve dans tous les temples; les hommes couronnent l'idole de fleurs, les femmes l'arrosent d'huile ou simplement d'eau.

Digitized by Google

Seul, le pas du visiteur profane trouble la paix mélancolique de cet édifice; mais, à cause de cet abandon même, on sent encore palpiter, autour de ses colonnes massives et de ses sculptures symboliques, la vie mystérieuse du passé.

Digitized by Google

UNE LIGNE DE CHEMIN DE FER AUX SUDES

## VI

### MHOW

16 janvier.

Partis de Bombay à six heures du soir, nous ne sommes arrivés à Mhow que le lendemain matin à dix heures. Si les trains laissent à désirer sous le rapport de la vitesse, du moins doit-on reconnaître que les compartiments de première classe, avec leurs larges banquettes de cuir, qui peuvent se transformer en couchettes superposées; avec leurs fenêtres aux vitres en verre fumé, munies de volets, sont particulièrement confortables.

Digitized by Google

Les voies ferrées sont de véritables « trouées » de civilisation à travers ce pays, si rebelle au progrès moderne. Outre qu'elles montrent aux indigènes la puissance du génie européen, elles prouvent notre supériorité dans les relations sociales, elles mettent en contact les Européens et les indigènes qui empruntent les mêmes lignes, enfin elles facilitent les transactions commerciales, qui font la prospérité des pays traversés.

Et c'est un spectacle amusant de voir, à chaque station, les Hindous se précipiter dans les wagons en se bousculant avec une ardeur qui rappelle celle des voyageurs de nos trains de plaisir. Les indigènes, en effet, n'ont pas le droit de pénétrer dans les salles d'attente : parqués derrière les barrières, ils attendent avec impatience le moment où on leur livrera passage. C'est alors une bataille inouïe, une ruée folle vers les wagons! L'employé chargé de contrôler les billets est obligé de jouer des poings pour faire respecter le règlement.

A notre arrivée à Mhow, nous trouvons à la gare le général W..., qui nous présente, avec beaucoup d'amabilité, ses souhaits de bienvenue : il porte à la France et aux Français une réelle sympathie. Cette sympathie, nous en trouverons d'ailleurs l'expression à chaque pas, car individuellement les Anglais aiment tous la France; collectivement, par contre... Mais ne faisons pas de politique!

Le général nous invite à séjourner chez lui dans

Digitized by Google

un charmant *bungallow* (1), situé à l'extrémité de la ville. Deux voitures, avec cochers indigènes et valet de pied affublés de turbans à galons d'or et de blouses blanches à large ceinture de cuir, nous y conduisent. De ce cottage, nous découvrons une grande étendue de ce pays si pittoresque. A gauche, c'est une échappée sur la campagne indienne : des montagnes se dessinent en lignes bleuâtres à l'horizon. A droite, se prolongent de larges avenues bordées d'élégantes villas habitées par des officiers.

Mhow est un district de première classe, dépendant du corps d'armée de Bombay, dont le quartier général est à Poona. Le général dont nous sommes les hôtes a le commandement de l'Inde centrale et d'une partie du Rajputana. C'est un des postes importants de la grande colonie anglaise.

A Mhow, ville essentiellement militaire, les événements du Transvaal font l'objet de toutes les conversations. Les officiers sont impatients de prendre part à la guerre. Le gouvernement a d'ailleurs déjà fait appel à l'armée des Indes, et il est probable que la ténacité des Boers l'obligera d'avoir recours de nouveau à ses troupes coloniales.

(1) On appelle aux Indes *bungallow* les habitations européennes, et « travellers bungallows », des maisons que le gouvernement anglais a fait construire aux principales stations pour servir de logement aux voyageurs européens. Un *khansamate* ou domestique est attaché à la plupart de ces établissements. Tout voyageur peut réclamer une chambre moyennant une roupie (2 fr. 50 par jour), mais il doit céder sa place à un autre voyageur au bout de vingt-quatre heures. Les indigènes ne sont pas admis dans ces logements. On trouve aujourd'hui des *bungallow* sur toutes les routes de l'Inde.



Digitized by Google

Un de nos amis, M. S..., très au courant des questions militaires, nous disait à ce propos :

« L'armée des Indes constitue une force indépendante, divisée en quatre corps d'armée placés sous le commandement suprême du vice-roi, qui délègue une partie de son autorité à deux agents, l'un chargé de l'administration, l'autre, de la partie purement militaire.

— Mais il faut, questionnons-nous, une force considérable pour assurer l'ordre dans une colonie aussi importante et pour la défendre en cas de guerre.

— Nous avons environ 650,000 hommes. Il faut compter dans ce chiffre tous les hommes plus ou moins armés, plus ou moins éduqués, qui appartiennent aux princes indigènes. Les soldats des *Native States,* qui sont au nombre d'environ 350,000, sont dépourvus d'armes nouveau modèle et à tir rapide. Ces indigènes constitueraient plutôt un danger qu'un appui. Ils ne servent guère... qu'à flatter l'orgueil des maharajahs, qui aiment à commander des troupes de parade!

— Mais ces forces que vous dédaignez ne pourraient-elles, le jour venu, servir aux maharajahs pour une rébellion contre l'Angleterre?

— Nous en aurions vite raison avec notre artillerie, nous répond notre interlocuteur; et après un instant de silence : — Le vrai danger qui soit à craindre, c'est, non pas la révolte des milices hindoues, mais le soulèvement du peuple; pourtant, de ce côté aussi, nous sommes sans inquiétude, l'importation des armes étant interdite. »

Digitized by Google

Aussi, en dépit des efforts de l'Angleterre, un abîme sépare encore les vainqueurs des vaincus. L'Inde est loyaliste... par nécessité, mais elle n'a pas perdu le souvenir de son indépendance. L'Angleterre a conquis l'Inde matériellement, non moralement. Et j'ai pu remarquer à maintes reprises, en lisant les journaux locaux, que le gouvernement actuel de l'Inde traitait plutôt sévèrement les princes hindous.

*
* *

Les casernes de Mhow s'élèvent sur des terrains vastes et soigneusement entretenus. L'emplacement de cette ville de garnison a d'ailleurs été très heureusement choisi. Le climat y est fort sain, qualité rare! Mhow possède des hôpitaux, des salles de désinfection, des écoles, des églises. Les jardins sont pourvus de *tennis grounds* à l'usage des Européens et des indigènes; et les amateurs de polo ont aussi leur pelouse réservée. Inutile de dire qu'un cercle groupe à Mhow officiers et fonctionnaires dans une atmosphère purement nationale : pour les Anglais, en effet, le cercle, c'est comme une « réduction » de la patrie!

Les officiers mènent à Mhow une existence assez agréable; leur solde est d'ailleurs très élevée si on la compare à celle de nos officiers : ainsi, un capitaine touche environ 7,200 roupies par an, soit 11,720 francs; un colonel, 18,000 roupies, soit

Digitized by Google

28,000 francs. Ces traitements sont d'autant plus appréciables que la facilité de la vie est grande aux Indes.

A l'extrémité de la ville de garnison, s'étend la ville indigène, qui compte environ 40,000 habitants. En dehors de ses mosquées et temples, elle possède, comme toutes les villes noires de l'Inde, un champ de crémation où les habitants brûlent leurs morts, et des Tours du Silence à l'usage des Parsis.

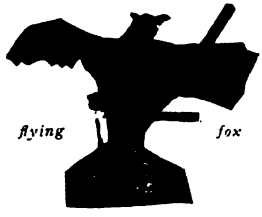
Pas plus à Mhow que dans les autres villes de l'Inde, l'élément européen ne fréquente l'élément indigène. Les officiers et leurs familles vivent dans une sorte de communauté amicale. Ils habitent des cottages entourés de jardins où la flore merveilleuse de ce pays s'épanouit librement. Ces villas sont construites et meublées de manière à donner le moins de prise possible à la chaleur : toits aux larges bords en forme d'abat-jour, vastes pièces où la lumière ne pénètre que tamisée par des écrans, ouvertures nombreuses pour donner passage aux courants d'air, aussi bienfaisants dans l'Inde qu'ils sont redoutables en Europe; chaises longues en bambou qui invitent au farniente, punkas qui donnent l'illusion de la fraîcheur, tout est admirablement approprié au climat.

Le cottage est entouré d'un vaste jardin dont la végétation attire, la nuit, un grand nombre d'insectes qui s'élèvent de tous côtés et nous gratifient d'un concert bruyant; ajoutez à cela le sifflement des cobras en chasse et les conciliabules des chacals qui,

Digitized by Google

chaque soir, s'assemblent auprès de la maison en lançant des hurlements mélancoliques, et l'on pourra imaginer le caractère presque sinistre de cette nuit indienne.

Un zoologiste trouverait là de nombreux sujets d'étude : outre les moustiques, on rencontre le *bandykout,* rat monstrueux dont les cris perçants sont peu agréables; la grenouille-bœuf (pas celle de La Fontaine), la grande roussette ou vampire de l'Inde appelée *flying fox*. De ce renard volant, je puis parler en connaissance de cause, ayant eu un soir la surprise déplaisante d'en voir un dans ma chambre : cet animal, semblable à une énorme chauve-souris aux ailes noires, mesurait environ trois pieds; son corps était couvert d'une fourrure rougeâtre assez épaisse, et sa tête pointue, aux dents acérées, semblait être la réduction de celle d'un renard. Les Hindous racontent sur ces animaux nocturnes d'effrayantes histoires : à les croire, ils auraient causé la mort d'une quantité de personnes mordues pendant leur sommeil; en réalité, ces animaux ne sont dangereux que pour les fruits : on les voit le jour, dans les vergers, suspendus par vingtaines aux branches les plus élevées, se tenant par les pattes de derrière, les ailes repliées, ce qui leur donne l'aspect de grappes de fruits noirs.




Digitized by Google

*
* *

Le général W..., notre aimable amphitryon, est non seulement un officier émérite, mais aussi un chasseur intrépide. Ce sport tient d'ailleurs une grande place dans l'existence de l'officier anglais aux Indes : la jungle n'est-elle pas le paradis du chasseur! Elle s'étend à perte de vue sous le ciel bleu; dans l'inextricable broussaille, les bêtes féroces glissent invisibles; dans l'air tourbillonnent les insectes par myriades, et, à des hauteurs que n'atteignent pas les balles, les grands oiseaux de proie planent, les ailes déployées, guettant de leur œil rond la victime choisie.

Le général nous raconte d'émouvants souvenirs. Le plus souvent, les chasseurs ne sont pas redoutables seulement pour le gibier, mais encore et surtout pour ceux qui écoutent le récit de leurs exploits! Ici, ce n'est pas le cas, et c'est avec intérêt que nous écoutons le général détailler de sa voix calme les incidents de ses dramatiques aventures.

« Chasser les grands fauves à pied passe de mode, dit-il; on se sert d'affûts placés dans les arbres, ou, prudemment, on s'installe sur un éléphant; ne croyez pas cependant que la chasse ne fasse plus de victimes aujourd'hui. Un jour, accompagné de mon aide de camp, je cherchais à pied, dans la jungle, une panthère blessée. Après avoir suivi sa trace quelques instants, nous trouvons l'animal dissimulé dans les

Digitized by Google

hautes herbes; nous étions armés, prêts à tirer. Je m'approche trop vivement; la panthère, moins atteinte que nous ne le croyions, bondit tout à coup sur moi et, dans sa puissante mâchoire, me saisit le poignet. Cette scène ne dura qu'une seconde : mon aide de camp y mit fin en tirant à bout portant dans l'oreille du fauve. Mais il était trop tard : j'avais le poignet broyé! »

Puis il ajouta :

« Une autre fois, je poursuivais, en compagnie de quelques amis, un tigre qu'on nous avait signalé. Après de longues recherches dans la jungle, nous découvrons sa piste, et nous l'approchons peu à peu. Mais, pour arriver jusqu'à lui, je quitte mes compagnons et me glisse seul dans les herbes, bien résolu à le gratifier d'une balle. Peu d'instants après, je me trouve subitement en présence de l'animal, je me presse d'épauler, et je n'atteins que légèrement la bête. Or, un tigre blessé fait payer cher sa maladresse au chasseur! Je veux fuir, mais il me rejoint en deux bonds et me saisit à l'épaule. Ses crocs s'enfoncent dans ma chair, et je tombe en poussant un cri. A partir de ce moment, je perds la notion des choses, un grand vide se fait dans mon cerveau. Ce qui s'est passé entre ma chute et l'instant où, reprenant mes sens, je me vis entouré de mes amis, ceux-ci me l'ont raconté ensuite.

« Le tigre ne dévore pas ses victimes aussitôt qu'il les a tuées ou blessées; il a coutume de les cacher soigneusement, et c'est seulement à la tombée de la

Digitized by Google

nuit qu'il vient faire son sanglant repas. Mon tigre m'avait entraîné dans la jungle et laissé sous une touffe de broussailles. C'est là qu'on me découvrit enfin, après de longues heures de recherches!

« A Mhow, on installe des affûts dans les arbres; le tigre ne peut ainsi atteindre le chasseur, car, tout en étant très souple, il manque de légèreté et d'adresse. Mais la panthère, en revanche, est d'une agilité prodigieuse, et, fait assez rare, on l'a vue poursuivre un indigène jusqu'au faîte d'un arbre en passant d'une branche à l'autre avec la dextérité d'un acrobate. »

Le général nous montre alors un fusil sérieusement endommagé.

« Voici qui va vous donner une idée de la puissance de la mâchoire d'un tigre, nous dit-il. Les deux coups avaient été tirés, la bête était mourante. Quelques instants après, elle expirait, mais non sans avoir marqué le fusil d'empreintes profondes. L'acier rayé offre cependant quelque résistance! »

Après tant d'anecdotes intéressantes, nous aurions bien voulu connaître à Mhow les émotions de la chasse dans la jungle, mais le temps nous manque : nous sommes attendus le 17 chez le maharajah de Baroda et, d'autre part, le général doit quitter Mhow incessamment pour aller retrouver ses troupes, qui sont en manœuvres.

C'est donc pacifiquement que s'achève notre séjour dans cette ville hospitalière et charmante, à

Digitized by Google

laquelle désormais je penserai souvent. Le jour de notre départ arrive : il faut continuer notre course à travers le monde, et c'est avec émotion que nous nous séparons de nos amis. Nous leur avons promis de revenir, mais l'homme propose...

Digitized by Google

LES VICTIMES DE LA FAMINE
(Aux environs de Bombay.)

## VII

### LA FAMINE

17 janvier.

En chemin de fer, j'éprouve une surprise effrayée à voir, dans certaines régions de l'Inde, les stations envahies par une foule de mendiants aux joues creuses, aux yeux brillants de fièvre, au corps d'une invraisemblable maigreur.

Ces misérables assiègent notre train, escaladent les marchepieds et montrent dans l'encadrement des portières leurs visages de spectres. Ils nous tendent des mains suppliantes, des mains aux veines sail-

Digitized by Google

lantes et dont l'ossature se recouvre d'un épiderme jaunâtre, de pauvres mains desséchées. A peine peuvent-ils prononcer quelques mots de prière et implorer la charité d'une voix sifflante et entrecoupée.

Devant ce spectacle, il me semble que je vis un cauchemar, tandis qu'au contraire je suis en face de la réalité la plus affreuse, puisque c'est la famine, cet autre fléau de l'Inde, qui se présente à moi pour la première fois.

L'Angleterre a fait de l'Inde une de ses plus riches colonies ; elle montre avec orgueil la foule des princes et des peuples qu'elle a asservis ; mais, pour qu'on admirât pleinement son œuvre, il faudrait qu'elle pût cacher la foule muette et terrible des gens qui, sur le sol de l'Inde, meurent de faim.

Au vingtième siècle, dans ce pays où roulent les trains, où fonctionnent le télégraphe et le téléphone, la famine fait plus de ravages qu'elle n'en faisait en Europe en plein moyen âge ! Rien n'est impressionnant comme la vue de ces malheureux indigènes qui ne sont que l'ombre d'êtres humains et dont on peut dire, sans métaphore, « qu'ils n'ont que la peau et les os. » Au milieu de leurs visages aux pommettes saillantes, s'ouvrent, au fond des orbites creuses, deux larges yeux de fièvre, au regard effrayant ; leurs bras ne sont plus que des fuseaux, et il semble que les coudes vont trouer la peau terreuse ; leur poitrine, que soulève une respiration saccadée, n'a d'autre relief que celui des côtes. Et cette charpente misérable est à grand'peine supportée par des jambes qu'une mai-

Digitized by Google

greur invraisemblable fait paraître démesurément longues. Ajoutez à cela que ces ombres de corps s'exposent presque nus à la lumière crue du soleil! Les hommes, les femmes, les enfants sont tous dans le même état; il est navrant de voir ces petits êtres à peine nés à la vie et qui cependant ont déjà l'aspect de cadavres desséchés.

La famine est la tache noire de la grande colonie anglaise, et cette tare, il est impossible de la cacher : elle s'étale hideusement aux yeux des voyageurs et jette comme un voile de deuil sur la beauté naturelle et monumentale de la terre des rajahs. Chaque jour, c'est par centaines que l'état civil enregistre les décès causés par la faim, et encore est-il probable que l'on ignore le nombre exact des morts, car la famine fait de tels ravages dans la population qu'avec la meilleure volonté du monde l'administration ne peut s'empêcher de commettre des erreurs.

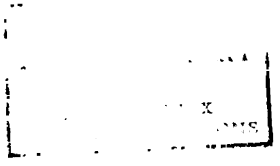
Ce spectacle est pour le voyageur la plus cruelle désillusion. Certes, les villes sont belles, les paysages, d'une merveilleuse richesse de lignes et de couleurs ; mais, derrière ce décor trompeur, le fléau accomplit son œuvre meurtrière, et ce pays ressemble à un mendiant, prêt à tomber d'inanition, qui sourirait aux passants !

Et ce qui frappe tout particulièrement, c'est la résignation de ces malheureux. A peine s'ils sollicitent des secours : leurs regards n'expriment pas le désespoir ni la haine, mais plutôt l'anéantissement et la soumission; c'est d'un œil indifférent qu'ils voient

Digitized by Google

LA FAMINE

Digitized by Google



Digitized by Google

passer les rajahs et leurs somptueux cortèges, ou les Européens, qui — dans l'impossibilité où ils sont de leur apporter un secours efficace — détournent leurs yeux du spectacle d'une telle misère.

Mais c'est en vain qu'on détourne les yeux : la vision des affamés nous poursuit et nous harcèle, s'impose à nous à chaque instant, de quelque côté que nous regardions !

Un Anglais, auquel je parlais de cette plaie de l'Inde, me disait :

« Le gouvernement fait de grands sacrifices pour remédier au mal, mais pour que le soulagement fût sensible il faudrait des millions et des millions.

— Pourtant l'Angleterre est riche : elle pourrait peut-être...

— Sans doute, mais elle entend que ses colonies se suffisent à elles-mêmes.

— Cependant, lorsqu'il s'agit d'une question d'humanité, de la protection de milliers d'existences ?... Et, d'ailleurs, l'Inde elle-même est prospère. La richesse des rajahs est passée en proverbe, et une faible partie de leurs trésors suffirait à combattre victorieusement le fléau. »

Cette argumentation embarrasse notre ami.

« Rien n'est plus vrai, nous répond-il après un instant de silence. J'ajouterai même que les rajahs sont tout disposés à secourir la misère de leurs sujets.

« Un jour, effrayé par l'extension que prenait le fléau, lord Lytton, vice-roi des Indes, songea à créer

Digitized by Google

une caisse de secours, un trésor de guerre contre la famine. Le gouvernement de la métropole l'approuva pleinement, mais son appui fut tout platonique. « Adressez-vous, conseilla-t-il à lord Lytton, adres- « sez-vous aux princes, nos vassaux : ils sont ri- « ches, généreux, ils délieront les cordons de leur « bourse. Au surplus, s'ils ne s' « exécutaient » pas, « faites-leur savoir que le « désir » de l'Angleterre est « de les voir répondre à votre appel. » Les désirs de l'Angleterre sont des ordres pour les rajahs. — Lord Lytton n'eut d'ailleurs qu'à faire connaître son projet aux princes des différents États pour qu'aussitôt les fonds lui arrivassent de toutes parts. La réalisation de son beau projet semblait prochaine : le *Famine fund* allait bientôt pouvoir fonctionner, quand, par malheur, une chinoiserie administrative fit écrouler toutes les espérances. Ayant été seuls à alimenter la caisse de secours, les rajahs émirent cette prétention bien modeste, de participer aux travaux du comité d'assistance. Aussitôt les agents anglais de pousser les hauts cris : comment, les indigènes osaient douter de l'administration de Sa Gracieuse Majesté ? Et les nababs durent se résigner à voir des tiers répartir à leur guise les deniers du *Famine fund.* »

Je dois ajouter qu'un fonctionnaire de nos amis, auquel je rapportai cette histoire, nous assura qu'elle était exacte. « En tout cas, nous affirma-t-il, l'idée du *Famine fund* n'a pas été abandonnée, puisque cette année encore le maharajah de Jeypore a fait don à cette caisse de la somme de cinq millions. »

Digitized by Google

LA FAMINE

Digitized by Google

Digitized by Google

Certaines régions de l'Inde, comme le Punjab, le haut bassin du Gange et de la Djummah, sont fertiles ; elles produisent du froment en grande quantité et leurs habitants ignorent naturellement les souffrances de la faim. Mais les statistiques mêmes de l'administration anglaise montrent que plus de *deux cents millions* d'Hindous se nourrissent d'une façon tout à fait insuffisante. Aussi des famines ont-elles parfois fait disparaître en quelques mois un quart et même un tiers de la population !

Depuis 1771, année pendant laquelle des millions d'indigènes succombèrent dans le Bengale et le Beyhar, vingt-cinq grandes famines ont ravagé l'Hindoustan. En 1868, on évalua à douze cent mille le nombre de ceux qui périrent dans le Punjab, et à un chiffre triple ceux qui succombèrent en dehors du territoire anglais, dans le Rajputana et les États du plateau. De 1872 à 1881, les deux présidences de Madras et de Bombay perdirent un million d'habitants La famine de 1877 a enlevé dans toute l'Inde plus de quatre millions d'hommes. Et loin d'être exagérés, ces chiffres sont plutôt au-dessous de la vérité.

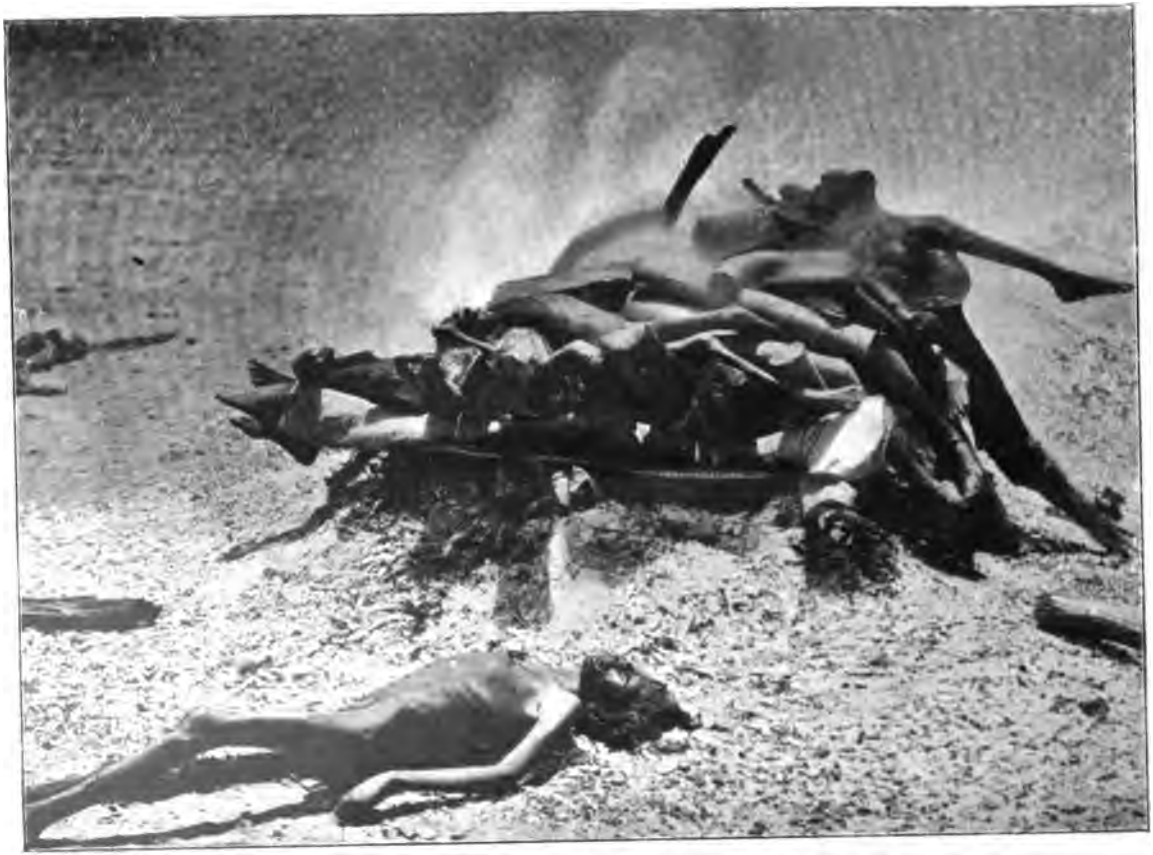
Chose étrange, au moment où la famine sévissait ainsi, le blé et le riz abondaient dans certaines provinces, au point de ne valoir qu'une roupie (2 fr. 50) l'hectolitre ! Phénomène plus curieux encore : à la même date, Calcutta expédiait des grains à l'étranger en quantités considérables. Mais les malheureux indigènes sont trop pauvres pour acheter le blé qui les sauverait !

Digitized by Google

Lorsque le prince de Galles accomplit son voyage au pays des rajahs, la famine atteignait son maximum. Aussi cacha-t-on prudemment à l'héritier de la couronne d'Angleterre le spectacle de la misère de ses futurs sujets : de l'Inde, le prince ne vit que le côté extérieur et put croire ainsi que tout était pour le mieux dans la meilleure des colonies anglaises! S'il avait voyagé sans escorte, non de palais en palais, mais à travers les campagnes, il aurait pu apercevoir, disséminés dans les champs ou réunis en monceaux funèbres, les cadavres des victimes de la famine.

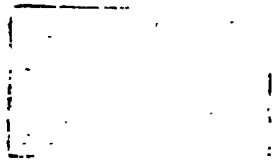
Je les ai vus, sur la terre stérile et brûlée de soleil, ces amas de corps desséchés. Ils restent là pendant de longs jours, dédaignés même par les vautours, que rebutent leurs lamentables dépouilles. Finalement, on les dispose sur des bûchers et la flamme les transforme en une poussière impalpable que les vents portent jusqu'aux palais où princes et fonctionnaires mènent sans inquiétude leur vie nonchalante et voluptueuse.

Digitized by Google



LA FAMINE

Digitized by Google



Digitized by Google

BARODA : LES BAINS

## VIII

### BARODA

18 janvier.

Le train qui nous emporte vers Baroda traverse une région plus riante. Les plaines uniformément grises ont disparu, et c'est maintenant une végétation vivace que baigne la lumière. La voie est bordée de champs de maïs, de *baijri* (sorte de millet), de canne à sucre, de *jowar* (variété d'orge), de manguiers, de figuiers.

Et cette nature calme s'enveloppe d'une atmosphère de quiétude, de prospérité. Nous sommes dans

Digitized by Google

la « terre promise » de l'Inde, dans les États du souverain de Baroda.

A la gare, nous attendent M. D..., aide de camp du prince; M. N..., son secrétaire, et M. Barote. Des voitures sont mises à notre disposition, avec cochers et valets de pied indigènes : livrée bleue, large médaillon jaune sur la poitrine, avec les armes du rajah brodées en argent, toquet bleu et or. Deux autres indigènes, aux visages bronzés, tenue identique, se tiennent derrière la voiture. Des chevaux australiens nous emmènent rapidement au *guest house*, en longeant une avenue ombragée que bordent de coquettes demeures.

Le maharajah a fait préparer à notre intention l'habitation destinée à recevoir ses invités. En vérité, l'hospitalité hindoue mérite d'être célébrée au même titre que l'hospitalité écossaise : elle a toutes les attentions, toutes les délicatesses, tous les raffinements qu'inspire le souci de prévenir les moindres souhaits. Notre résidence est entourée de verdure et de fleurs. Des fleurs aussi jonchent à profusion la table de la salle à manger, sur laquelle un souper est servi et où une gaze d'or élégamment drapée fait valoir l'argenterie aux armes du maharajah.

Un nombreux personnel indigène est préposé à notre service. Mais ce qui charme surtout, c'est l'atmosphère d'intimité que l'on respire dans cette habitation, embellie par tout ce qui rend la vie agréable dans ces pays. Mais là ne se borne pas la prévenance du maharajah : en dehors du personnel indi-

Digitized by Google

gène mis à notre disposition, notre table est entretenue à ses frais des mets les plus recherchés de la cuisine indo-européenne et des meilleurs vins de France.

Très « couleur locale », les nombreux singes qui gambadent dans les arbres et que le moindre bruit fait s'enfuir précipitamment. Le soir, en revanche, ils sont moins craintifs, et notre domestique européen, qui habitait une tente sous les arbres, devait en faire l'amusante expérience. Une nuit, il aperçut autour de lui des farfadets, qui semblaient mener une farandole diabolique. Ces visiteurs mystérieux disparurent soudain, mais la surprise avait été trop forte et le pauvre homme ne put fermer l'œil de la nuit. Le jour vint enfin mettre un terme à son supplice; il se leva, mais en vain chercha-t-il ses vêtements; il n'en trouva plus trace, et finit par les découvrir suspendus aux plus hautes branches des arbres du jardin!

Sans goûter le moins du monde le comique de l'aventure, le cambriolé d'un nouveau genre aurait voulu infliger une correction à quelques-uns des espiègles quadrumanes; aussi son désappointement fut-il complet quand il apprit qu'il devait renoncer à ses projets de vengeance contre des animaux considérés dans l'Inde comme sacrés.

*
* *

Deux éléphants sont mis à notre disposition : ils sont caparaçonnés de velours incrusté d'or, des bra-

Digitized by Google

celets d'argent ornent leurs défenses et, sur leurs vastes dos mouvants, se dresse la *howdah* de promenade. Le gigantesque animal s'agenouille avec lenteur : à peine ai-je gravi l'échelle qu'on lui applique sur le flanc, que le cornac, avec l'agilité d'un acrobate, s'installe à califourchon sur le cou de l'éléphant. Et nous partons. La marche de l'animal donne la sensation d'une sorte de houle ; c'est un balancement qui n'a rien d'agréable.

A l'extrémité de l'avenue où s'élève notre habitation, nous traversons sur un vieux pont hindou la *Vichamitra,* petite rivière qui sert de limite à la ville noire. De nombreux indigènes s'y baignent en ce moment et sortent de l'eau pour venir nous regarder avec curiosité.

Nous pénétrons dans des rues étroites où règne cette animation pittoresque et colorée des villes orientales : de nombreux bazars étalent leurs marchandises hétéroclites ; à côté des maisons en bois, ornées des sculptures les plus diverses, on rencontre des pagodes aux façades peinturlurées et à chaque carrefour des idoles grimaçantes.

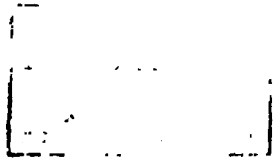
Deux larges rues perpendiculaires traversent la cité ; à leur intersection s'érige une immense pyramide à plusieurs étages avec balcons, que couronne une horloge. Ceci ne manque déjà pas d'imprévu ; mais voici qui l'est davantage : cette horloge marque l'heure avec exactitude !

Maintenant, nous prenons place dans les calèches de Son Altesse, en compagnie de M. Barote, un

Digitized by Google

BARODA : LA GRANDE RUE

Digitized by Google



Digitized by Google

indigène parfaitement « européanisé » et qui n'est pas, nous déclare-t-il lui-même à maintes reprises, un guide ordinaire, mais un noble dont les fonctions consistent à accompagner les invités du maharajah de Baroda. Il est vêtu d'une longue blouse blanche recouvrant à demi un pantalon gris clair et porte comme coiffure un toquet en toile, légèrement relevé sur le côté et dont la couleur « fraise écrasée » fait ressortir davantage son teint olivâtre.

C'est guidés par lui que nous avons visité en détail le principal État indigène situé dans la présidence de Bombay et recueilli quantité d'intéressants renseignements sur le pays et ses habitants. Sa population s'élève à 1,710,000 habitants et ses revenus dépassent, paraît-il, trente millions de francs. Les voyageurs qui recherchent la couleur locale, le pittoresque, préfèrent de beaucoup la ville de Baroda à Bombay : elle a eu, en effet, moins à souffrir du contact des étrangers. C'est ainsi qu'on remarque à Baroda des coiffures inconnues, ou plutôt oubliées, à Bombay. L'une d'elles, formée de petits toquets aplatis sur les bords, dont le tour est orné de minces tresses entrelacées, est particulièrement curieuse. Les femmes sont vêtues d'étoffes de couleurs voyantes qu'elles tournent plusieurs fois autour de leur taille et dont elles ramènent l'extrémité sur leur tête, en forme de mantille.

Avec un intérêt renouvelé à chaque instant par la vue d'un édifice, l'observation d'une scène de la rue, nous traversons la ville indigène, puis nous nous ren-

Digitized by Google

dons au palais du maharajah, qui doit nous recevoir à cinq heures.

Le *gaikwar*, c'est le nom qu'on donne au souverain de Baroda, habite un vaste palais d'une architecture moderne et compliquée, dont l'ensemble ne manque pas de grandeur. Ce style anglo-hindou n'est pas déplaisant, d'autant qu'il est encadré de pelouses et de massifs de fleurs. Sur les sombres bouquets de palmiers, se silhouettent des kiosques et des statues de marbre blanc.

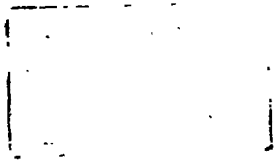
Devant la grille d'entrée se tiennent une vingtaine de cavaliers portant casque et cuirasse, sortes de mousquetaires hindous armés jusqu'aux dents, et qui accompagnent le souverain dans ses sorties. Plus loin, sous le porche et dans la galerie conduisant au premier salon, attendent des employés du palais, aux habits chamarrés d'or. Des soldats du gaikwar nous présentent les armes.

A peine avons-nous pénétré dans cette demeure que l'aide de camp du maharajah, un officier anglais, vient au-devant de nous et nous fait passer par une galerie dont le sol est jonché de souliers : c'est l'antichambre royale. L'étiquette exige en effet qu'avant d'entrer dans les appartements du prince chaque visiteur laisse ses chaussures à la porte. Aussi la collection est-elle complète : brodequins brodés d'or des courtisans, mules de soie d'une bayadère qui pourrait chausser la fine pantoufle de Cendrillon, sandales du solliciteur, etc. Un examen rapide de ces chaussures fait deviner la caste de leurs propriétaires.

Digitized by Google

LE PALAIS DE S. A. LE MAHARAJAH GAIKWAR DE BARODA

Digitized by Google



Digitized by Google

Nous pénétrons dans la salle du trône, où se donnent les *durbars*, c'est-à-dire les grandes réceptions officielles. Les proportions en sont imposantes : des ouvriers venus d'Italie ont couvert le sol de riches mosaïques; des vitraux tamisent, en la nuançant, la lumière des fenêtres; autour de la salle, court une galerie dont les balustrades sont surmontées d'un treillage artistement forgé : c'est de cette galerie que la maharani et les princesses de la cour assistent au durbar sans avoir à craindre les regards indiscrets.

Nous traversons encore plusieurs salles somptueusement décorées, et, après avoir gravi un monumental escalier de marbre, nous pénétrons dans le salon où nous attend le maharajah. La bonne grâce de son accueil nous charme dès le premier instant, et c'est dans un anglais fort correct qu'il nous souhaite la bienvenue dans ses États.

Nous avions été à même du reste d'apprécier à Paris et à bord de *l'Égypte* cette aisance simple et digne de manières propre aux hommes qui, tout en ayant conscience de leur rang, se plaisent à être d'une courtoisie empressée. Le souverain de Baroda est de taille moyenne; son visage bronzé, aux traits accentués, révèle chez lui l'énergie et l'intelligence. Ses manières sont pleines d'affabilité. Il commença par me questionner sur nos projets de voyage et sur la durée du séjour que nous comptions faire à Baroda. Puis, au cours de notre entretien, qui dura près d'une heure, il se montra très au courant de la politique et des affaires de France.



Digitized by Google

Le moment venu de nous séparer, il m'exprima le plaisir que lui causait notre visite, et il ajouta en souriant :

« Je ferai tout mon possible pour rendre agréable votre séjour à Baroda. »

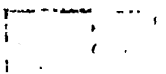
Le prince a deviné notre désir d'assister aux grandes chasses et aux combats d'animaux qui ont rendu Baroda célèbre dans toute l'Inde : ce sont là des spectacles que doit connaître le voyageur soucieux d'observer la vie indigène dans ses principales manifestations.

Les combats d'animaux deviennent d'ailleurs de plus en plus rares, le souverain actuel et le gouvernement anglais ayant à cœur de faire disparaître ces anciennes coutumes. Les choses ont bien changé depuis l'époque où Rousselet faisait paraître son œuvre magistrale : *l'Inde des radjahs*. Lors de son voyage, Mulhar Rao régnait à Baroda, et l'on connaît la tragédie qui se déroula ici lors de l'élévation au trône du *gaikwar* actuel. Un procès fut intenté par le gouvernement au prince Mulhar Rao, accusé de tentative d'empoisonnement sur la personne du représentant de la puissance britannique : par proclamation, le gouverneur déposa le prince, dont l'administration était d'ailleurs d'une insuffisance notoire. Ce souverain, aux instincts cruels, avait la passion des combats d'animaux et surtout des luttes d'hommes à coups de griffes qui eussent ravi Néron et Caligula : les combattants, entièrement nus, parés de couronnes et de guirlandes de fleurs, enivrés d'opium et armés

Digitized by Google

S. A. SIR SAYAJI RAO, MAHARAJAH ET GAIKWAR DE BARODA

Digitized by Google



Digitized by Google

de griffes attachées à des lanières de cuir, s'élançaient les uns sur les autres en chantant, et bientôt le sang ruisselait sur leurs corps et jaillissait autour d'eux.

Avec passion, le maharajah contemplait ce duel à l'issue duquel, presque toujours, le vaincu était emporté mourant, tandis que le vainqueur, la peau en lambeaux, allait se prosterner devant le maharajah, qui lui passait au cou un collier de perles fines et le revêtait d'habits précieux. Ces jours-là, le rajah distribuait aux vainqueurs des colliers qui représentaient une valeur de plus de cent mille francs!

A cette époque, la cour de Baroda était très peu civilisée : et si d'une part elle aimait les plaisirs sanguinaires, à d'autres points de vue elle semblait avoir emprunté ses us et coutumes à nos plus folles opérettes! C'est ainsi qu'il était défendu d'éternuer en présence du souverain. Notre amical : « Dieu vous bénisse! » était remplacé par une punition sévère.

Lorsque le prince bâillait, il était de bon goût de faire claquer ses doigts afin d'éloigner les insectes qui auraient pu pénétrer dans l'auguste bouche.

Enfin, lorsqu'un visiteur se retirait, on lui offrait le *pansopari,* mélange de bétel et de chaux dont le goût est peu agréable. Aujourd'hui, dans la plupart des cours de l'Inde, on se contente de verser de l'eau de rose sur les mains des visiteurs.

Lorsque Mulhar Rao fut déposé, les rênes du gou-

Digitized by Google

vernement furent confiées par intérim à la femme du gaikwar précédent. N'ayant pas d'héritiers, elle fit venir au palais trois cousins pauvres dont le degré de parenté était éloigné. Ces derniers habitaient, paraît-il, une ferme délabrée où ils vivaient modestement, menant à peu près la même existence que leurs frères inférieurs!

Ici commence une histoire bien orientale et qui pourrait servir de thème à quelque Schéhérazade à court de contes bleus.

Comme il avait été décidé que la maharani adopterait le plus intelligent des trois cousins, on leur posa, dès leur arrivée au palais, cette question restée célèbre dans le pays :

« Pourquoi vous a-t-on fait venir ici? »

L'aîné répondit :

« Pour nous emprisonner comme responsables de l'attentat commis par notre parent contre le résident. »

Ayant hésité un instant, le second risqua :

« Pour me mettre dans un collège où je recevrai une instruction anglaise. »

Le troisième, le plus jeune, répliqua avec assurance :

« Bien que pauvre, je suis d'une famille royale, et vous m'avez fait venir pour me mettre sur le trône de Baroda! »

Cette réponse si nette et si habile plut à la maharani, qui, approuvée par le représentant du gouvernement britannique, adopta Sayaji Rao, le fit

Digitized by Google

instruire et proclamer gaikwar et maharajah de Baroda dès qu'il fut en âge de régner. S. A. sir Sayaji Rao, grand commandeur de l'Étoile des Indes, a eu, de son premier mariage avec S. A. Chimnahar, trois fils et une fille, de charmants enfants dont nous avons pu apprécier la bonne grâce et l'intelligence.

Le frère du gaikwar, Shrimant Sampat, est également un prince de grand mérite; c'est lui qui, avec une aimable obligeance, nous fit visiter le palais en détail et nous conduisit ensuite chez la maharani. J'étais très curieuse, je l'avoue, de voir dans son décor cette charmante princesse hindoue, qui exerce une influence plus grande qu'on ne l'imagine sur l'esprit du souverain, surtout à Baroda, où la maharani n'a pas de rivales.

La galerie et les salons qui forment l'appartement de réception de la maharani sont très artistement décorés et meublés. Dès qu'elle m'aperçoit, elle vient à ma rencontre et, dans un excellent anglais, m'exprime, avec une amabilité dont je suis touchée, le plaisir qu'elle éprouve à recevoir une Française. Elle est, comme je l'ai dit précédemment, extrêmement séduisante, d'une beauté harmonieuse et classique : c'est assurément, avec la maharani de Kapurthala, la plus jolie femme que j'aie vue aux Indes. Ses cheveux noirs très lisses encadrent un visage fin aux traits réguliers où brillent de grands yeux veloutés. Ses mouvements ont une aisance gracieuse et noble. Coquettement drapée dans une étoffe de gaze légère,

Digitized by Google

noire à étoiles d'or, qui dessine ses formes élégantes, elle a ses pieds et ses poignets ornés de bracelets de pierres précieuses. Sa conversation révèle une instruction soignée. Elle m'invite à visiter en détail son palais. Sa chambre renferme des meubles en métal précieux, merveilleux spécimen de l'art hindou. Au centre, deux lits très bas, supportés chacun par un cadre et des pieds en or massif ciselé; sur le sol, un tapis en duvet, recouvert d'une batiste blanche dont l'intérieur est parfumé comme un sachet; les fenêtres sont ornées de draperies qui tamisent la lumière et font de cette chambre un délicieux endroit de repos. Partout, c'est un pareil déploiement de richesse, mais sans rien de criard ni de mauvais goût. Et c'est très sincèrement que je complimente la maharani.

Comme nous revenons dans le hall du rez-de-chaussée du palais réservé au maharajah, notre attention est attirée par un être bizarre désigné sous le nom de bouffon du roi. Ce Triboulet oriental est haut de quatre-vingts centimètres à peine, bien qu'il ait vingt-huit ans sonnés! A l'encontre de la plupart des nains, il est bien proportionné. Son visage bronzé, aux traits accentués, s'éclaire de deux yeux pétillants d'intelligence et de malice. Il porte un costume hindou et un immense turban blanc et or. A la vue de ce personnage singulier, nous ne pouvons nous empêcher de rire. Mais, loin de le froisser, cette hilarité paraît le flatter beaucoup, et très cérémonieusement il nous fait une longue révérence. C'est sans doute par

Digitized by Google

amour de l'antithèse que ce bouffon a choisi pour épouses les deux plus grandes femmes de Baroda. Tout comme en Occident jadis, le bouffon n'a d'autre profession que celle de faire rire. C'est sa raison d'être au palais : son service consiste à se trouver à l'entrée chaque fois que passe le souverain. La vue

LE BOUFFON DE BARODA

de l'homuncule lui fait oublier un instant le fardeau des grandeurs. Et en cela ce nain grotesque est bien plus utile que tel ou tel gros fonctionnaire infatué de son importance.

Dans un palais situé au centre de la ville noire, se trouve le trésor royal. Après avoir demandé une autorisation spéciale, M. Barote vient nous chercher, muni du laissez-passer nécessaire.

Le trésor de Baroda est l'un des plus riches de

Digitized by Google

l'Inde. Les salles qu'il occupe au rez-de-chaussée sont protégées par des murs épais, de lourdes portes de fer, et gardées par de nombreuses sentinelles dont le regard attentif suit le visiteur pas à pas.

Une quinzaine de rivières de diamants, des colliers somptueux, dont l'un compte sept rangs de perles ; des bijoux innombrables : bagues, bracelets, torsades de perles, encadrent le célèbre collier de diamants où brille l'*Étoile du Sud*. A côté, s'étale un manteau de cour entièrement recouvert de perles et de pierres précieuses! Le trésor de Baroda est estimé à quatre cents millions!

Les maharajahs aiment à prouver leur richesse par d'étonnantes prodigalités! C'est ainsi qu'on peut voir dans un autre bâtiment deux canons en argent, accompagnés de leurs caissons de même métal.

Le successeur du souverain fastueux qui s'était offert ces pièces rares se piqua d'amour-propre et fit mieux encore. Il commanda deux canons tout semblables, mais en or massif ciselé! Pour la somme que lui coûtèrent ces pièces décoratives, il aurait pu s'offrir plusieurs batteries de canons d'acier. Ces canons de contes de fées sont traînés, les jours de procession, par des bœufs recouverts de caparaçons d'argent et d'or et parés comme des châsses pour ces promenades solennelles. C'est ainsi que leurs cornes sont soigneusement renfermées dans des gaines de métal précieux et que leurs pieds sont ornés d'anneaux incrustés de pierreries.

Une autre visite qui s'impose à Baroda, nous dit

Digitized by Google

M. Barote, est celle des écuries royales, qui contiennent, dans la partie réservée à la carrosserie, des voitures anciennes plaquées d'argent ou recouvertes de vermeil. On ne les sort d'ailleurs que les jours de procession; en temps ordinaire, les hôtes du palais royal préfèrent de simples calèches huit-res-

BARODA : CARROSSE EN VERMEIL POUR LES PROCESSIONS

sorts, qui, pour être d'aspect plus modeste, n'en sont pas moins d'un confortable très appréciable. Les voitures de la maharani sont pourvues de glaces voilées par un treillis permettant à la princesse de tout voir sans être vue.

Devant ces trésors, où s'amoncellent les pierreries, les objets d'or et d'argent, les tissus les plus somptueux, on peut croire que l'Inde est vraiment la terre classique de la richesse. Mais, après l'éblouissement

Digitized by Google

de la première minute, je n'ai pu m'empêcher de songer à la misère qui règne aux portes des palais dont les murailles protègent jalousement de semblables merveilles, et plus que jamais j'ai compris que l'Inde n'était qu'un superbe décor derrière lequel s'écroulent des ruines.

Digitized by Google

BARODA : CHARMEURS DE SERPENTS

## IX

### CHARMEURS ET CHARMEUSES

Baroda, 19 janvier.

Je vois entrer dans le *guest house* plusieurs indigènes, coiffés de turbans et vêtus d'oripeaux. L'un d'eux s'approche en me faisant à chaque pas une révérence et en m'adressant avec volubilité un discours parfaitement incompréhensible. Sur ses bras, autour de son cou et de sa poitrine, s'enroulent des serpents de toutes tailles. Les uns sont minces et

Digitized by Google

noirs, et, de leur fine tête aux yeux glauques, s'échappe une langue fourchue, filament pourpre, qui apparaît et disparaît avec la rapidité de l'éclair. Les autres somnolent indifférents et leur peau se nuance de vert et de jaune.

En souriant, l'étrange visiteur dépose presque à mes pieds un panier dans lequel grouillent plusieurs de ces reptiles connus sous le nom de *cobra capello*.

Après avoir détaché les serpents qui l'enveloppaient de leurs replis, l'homme se met à jouer sur une flûte une mélopée aux notes aiguës : étrange musique, lancinante et monotone à la fois. Dès les premières notes, les serpents sont sortis de leur torpeur; lentement, ils déroulent leurs anneaux aux couleurs changeantes et dressent leurs têtes piquées de l'étincelle verte et or de leurs yeux.

La cantilène du charmeur semble plaire à ces mélomanes rampants, qui s'échappent du panier et, dardant leur langue pointue, s'approchent de leur maître pour mieux entendre cette musique bizarre. Quand la flûte se tait, les serpents retombent à terre, comme alourdis par une soudaine ivresse; leur regard devient atone, et progressivement ils s'abandonnent à leur somnolence coutumière.

M. Barote me dit que les charmeurs captivent les reptiles les plus dangereux à l'état sauvage.

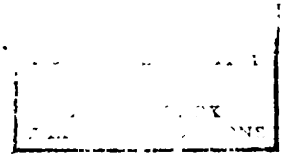
« D'ailleurs, ajoute-t-il, nous pouvons ici même assister à une de ces chasses émouvantes. »

Il échange quelques mots avec l'indigène, et nous nous dirigeons vers le jardin.

Digitized by Google

BARODA : CHARMEURS DE SERPENTS

Digitized by Google



Digitized by Google

Il n'est peut-être pas dans toute l'Inde un buisson qui ne cache des hôtes rampants. Même dans ce jardin, les *cobras*, les serpents minutes, sont nombreux. Le *cobra capello*, ou serpent à lunettes, est un des plus redoutables ; beaucoup plus petit, mais encore plus venimeux, est le *serpent minute ;* il atteint rarement plus de 15 à 20 centimètres de longueur; ce n'est qu'un ver de terre tacheté de jaune, mais son venin vous tue en quatre-vingts secondes!

Tout en écoutant ces explications, nous suivons des yeux l'indigène, qui, penché vers le sol, siffle sans se lasser deux ou trois notes plaintives.

Un serpent ne tarde pas à répondre à l'appel. Nous le voyons glisser lentement entre les feuilles et s'allonger vers le charmeur : c'est un véritable drame qui se déroule à nos yeux, car, nous dit M. Barote, le *cobra* peut profiter du moindre faux mouvement, de la moindre inattention du charmeur pour le mordre, et la morsure, c'est la mort.

L'indigène retient sa respiration : le reptile est là, près de lui, les yeux phosphorescents. Une seconde d'angoisse, et, brusquement, le chasseur l'a saisi; dans une étreinte foudroyante, sa main s'abat autour du cou de l'animal. A moitié étranglé, le cobra montre ses dents aiguës. Aussi calme que le dentiste qui extirpe une molaire, le charmeur enlève les crocs à l'aide d'un simple morceau de bois taillé en forme de pointe. Il arrache les glandes qui contiennent le poison, puis il présente au cobra un morceau d'étoffe que l'animal se met à mordre furieusement, essuyant



Digitized by Google

ainsi les dernières gouttes du venin huileux et verdâtre qui s'échappe des plaies.

Après cette opération, le cobra est aussi inoffensif qu'une couleuvre, mais il ne laisse pas d'avoir un aspect terrifiant, lorsque dans sa colère il se dresse, le cou gonflé et les yeux entourés d'un cercle assez

BARODA : COMBAT D'UN COBRA CONTRE UN MANGOU

semblable à un lorgnon et auquel il doit son surnom de « serpent à lunettes ».

Les charmeurs jouent constamment leur vie, mais telle est leur adresse que les accidents sont d'une extrême rareté.

Le spectacle n'est pas terminé : nous assistons au combat d'un *cobra* contre un *mangou*, animal de l'espèce des fourmiliers, ressemblant à un énorme rat poilu. Ce mangou, qui, par un exceptionnel privilège,

Digitized by Google

ne craint pas les morsures les plus venimeuses, est un irréductible ennemi des serpents. Le mangou saisit le cobra à la tête et ne lâche plus prise; le serpent s'enroule autour de son adversaire et le mord furieusement. Les animaux luttent avec rage, et, à la fin de ce duel, ils sont dans un pitoyable état. Le plus souvent, la

BARODA : COMBAT D'UN COBRA CONTRE UN MANGOU

victoire revient au *mangou!* et le cobra expire, tandis que de ses dents aiguës s'échappe vainement son venin mortel.

Les illusionnistes hindous sont des virtuoses.

Un des tours qui m'ont le plus étonnée est celui de la « végétation spontanée ».

Le costume primitif dans lequel se montre l'opérateur le met dans l'impossibilité de rien cacher dans ses vêtements. De plus, il exécute son tour

47417A
Digitized by Google

au milieu des spectateurs. Il pourrait s'écrier, avec une sincérité qui manque à nos émules de Robert Houdin : « Et surtout, remarquez, mesdames et messieurs, que je n'ai rien dans mes manches, et qu'il n'y a ici ni glaces ni armoires à double fond! »

Ayant placé un noyau de mangue dans un minuscule tas de sable, il prend sa baguette magique et couvre la terre de signes cabalistiques. O prodige! voici que, dans ce petit monticule de sable, le noyau en germination grandit peu à peu et se transforme en un véritable arbuste d'un pied de haut.

Ce tour, il faut l'avouer, est exécuté avec une réelle habileté; impossible d'en découvrir le secret; et, en recevant notre obole, l'Hindou garde son sourire mystérieux.

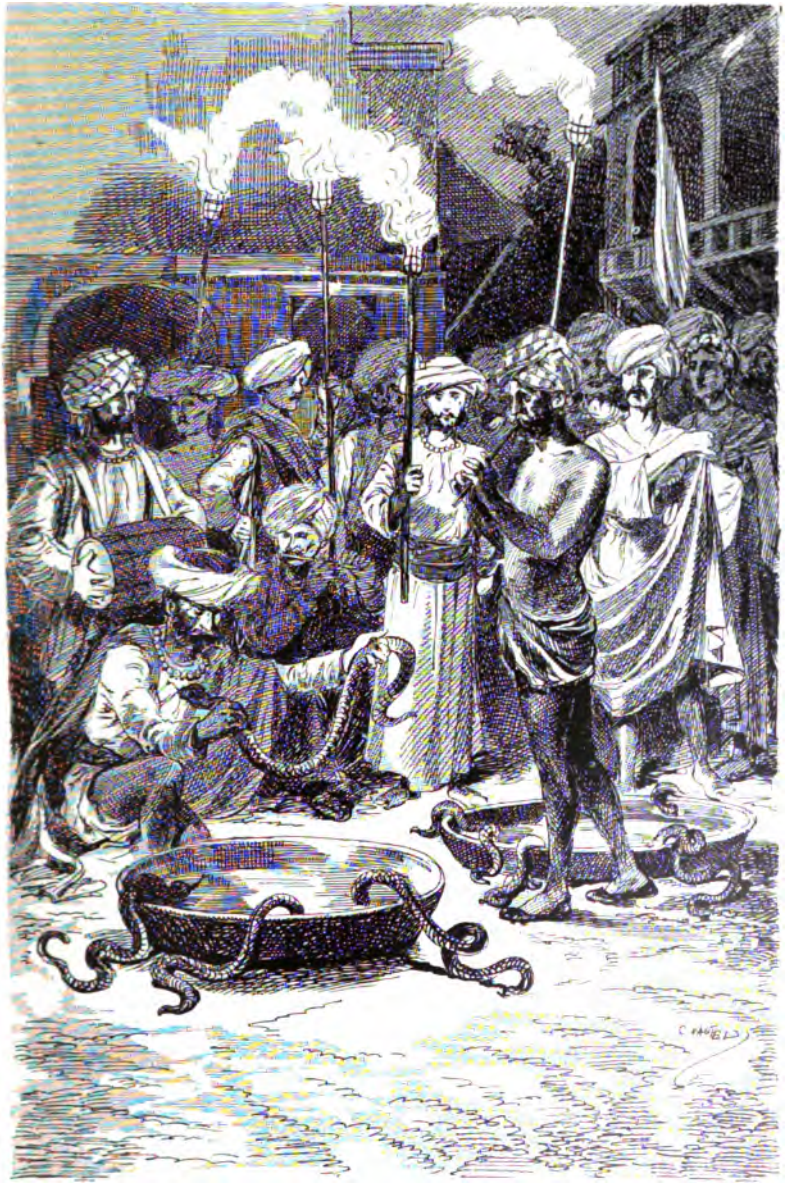
*
* *

Le soir, Baroda prend un air de fête; des palais à la plus humble demeure, tout s'illumine; des torches fumeuses jettent dans les ruelles étroites une lueur d'incendie, et ces clartés diverses donnent à cette ville d'Orient un caractère fantastique.

C'est aujourd'hui la *Naga Pantchami* ou fête des serpents, une des cérémonies les plus caractéristiques auxquelles on puisse assister aux Indes.

Des milliers de curieux ont envahi la ville et s'empressent vers la place qui va être le théâtre de la réjouissance populaire. Mille cris joyeux s'élèvent de

Digitized by Google



LA NAGA PANTCHAMI (FÊTE DES SERPENTS)

Digitized by Google

Digitized by Google

cette foule impatiente : les indigènes se rappellent qu'à tel jour, il y a de nombreux siècles, le dieu *Krichna*, émule de saint Georges, tua le grand serpent qui désolait le pays.

Près de trois cents *sapwallahs* ou charmeurs sont là, installés devant des corbeilles contenant chacune

BAYADÈRES

une vingtaine de cobras. Des servants apportent, avec une religieuse gravité, du lait de buffle, dont les reptiles sont très friands, tandis que des processions s'avancent à travers la ville, dans la lueur rougeâtre des torches, au son des tamtams et des trompes de cuivre.

Nous entrons dans un édifice plus brillamment illuminé que les autres. C'est un théâtre de bayadères. A ce mot, on imagine en Europe des ballerines merveil-

Digitized by Google

leuses de souplesse et de grâce, des Salomés aux attitudes tour à tour hiératiques et voluptueuses. Quelle désillusion! Si la vertu des exotiques ballerines est, il est vrai, peu farouche, par contre leurs danses sont d'une austérité qui semblerait exagérée au plus vertueux des abonnés de l'Opéra!

BARODA : LA DANSE DES BAYADÈRES

D'abord, leur toilette du soir est infiniment moins légère que celle qu'elles portent pendant la journée. Dans la rue, leur négligé semble parfois licencieux : le soir, elles disparaissent sous des corsages flottants, des jupes raides et des pantalons qui tombent pudiquement jusqu'aux chevilles. Une partie de la taille est cependant découverte, de façon à ne pas contrarier les mouvements rythmiques de la danse. Elles sont surchargées de bijoux : sur leur poitrine s'entre-cho-

Digitized by Google

quent de lourds colliers, et leurs bras sont ornés de bracelets. Leur tête est recouverte par une sorte de toquet formé de plusieurs galons d'or, laissant les cheveux découverts par endroits. Les yeux à demi

BARODA : LA DANSE DES ŒUFS

voilés par les paupières, un sourire machinal sur les lèvres, elles font des pas menus, accompagnés de gestes lents; puis, joignant les mains au-dessus du front, elles se balancent mollement aux sons d'une musique barbare.

Pendant quelques instants on peut être séduit par l'exotisme pittoresque de ce spectacle, mais l'ennui

Digitized by Google

ne tarde pas à venir de son uniformité. Les bayadères sont loin de répondre à l'idée qu'on s'en fait quand on lit certains ouvrages sur l'Orient. Mais ce n'est pas la première fois que l'imagination se trouve en contradiction avec la réalité !

Digitized by Google

BARODA : COMBAT D'ÉLÉPHANTS

## X

### LES COMBATS D'ANIMAUX

Baroda, 20 janvier.

Nous avons pris place dans la tribune royale pour assister à un combat d'animaux donné en notre honneur. Installés sur des coussins, nous dominons la vaste arène et les gradins sur lesquels sont assis des milliers de spectateurs. Le soleil darde sur le cirque immense des rayons aveuglants, faisant miroiter, dans une harmonie de lumière et de vie joyeuses, les costumes bariolés des indigènes.

Toute la ville s'est portée vers ce Colisée, et à voir cette foule impatiente, il semble qu'à Baroda,

Digitized by Google

comme à Rome, le peuple ne réclame que du pain et des jeux ! Sans cesse des spectateurs pénètrent dans le cirque ; curieusement, j'observe les paysans aux énormes turbans qui s'avancent au milieu de leurs femmes, drapées avec une grâce savante dans le *sarri* de soie et couvertes de lourds bijoux d'or et d'argent.

Voici maintenant les Mahrates aux habits soutachés d'or, les hérauts d'armes à cheval avec leurs longues trompettes entourées de draperies ; ils fendent la foule pour ouvrir un passage à leur maître, couvert de soie et de pierreries et qui dresse fièrement la tête en maîtrisant son cheval richement caparaçonné. Aussitôt qu'il nous aperçoit dans la loge royale, il nous salue.

Des fanfares, des cris éclatent. La foule se range précipitamment ; de jolies esclaves escortent avec respect leur maîtresse, dont elles prendront peut-être la place demain ; paysans et citadins, prêtres à l'expression grave, soldats vêtus mi à l'indienne, mi à l'européenne, tous sont refoulés dans un tumulte indescriptible.

Le cortège du maharajah défile. Des éléphants avancent majestueusement, presque entièrement couverts de draperies frangées d'or : sur ces édifices vivants, dans des tourelles ornées de tapis précieux, se tiennent les ministres, les hauts fonctionnaires, les courtisans.

Le maharajah passe, entouré de nobles qui agitent des éventails en plumes de paon. Devant lui marche

Digitized by Google

le héraut royal, portant une bannière déployée dont les broderies d'or brillent au soleil.

La foule se prosterne ; des esclaves brûlent des parfums, dont la fumée bleue monte en spirales vers le ciel, et ce cortège aux tonalités vives, ces éléphants enveloppés de draperies, cet essaim de hérauts, de serviteurs, toute cette richesse, cette vie en plein soleil, c'est bien, cette fois, l'Inde telle que je désirais la voir !

Quand le maharajah arrive devant notre estrade, nous nous levons pour le saluer, et bientôt il entre dans sa loge et prend place à mes côtés ; à ma droite, une place a été réservée pour le ministre de Baroda, S. E. Dewan Bahadur. Quant à la maharani, prisonnière d'une étiquette impitoyable, elle se cache dans une loge grillée, au-dessus de la nôtre. Les nobles et les courtisans occupent le fond de la loge, formant un tableau original avec leurs visages énergiques et leurs costumes somptueux.

Les derniers arrivants sont parvenus, au prix de quelles disputes ! à s'installer sur les gradins.

Sur des monticules, en dehors de l'enceinte, des indigènes sont massés ; une longue file d'éléphants aux riches harnachements sert d'observatoire à de véritables grappes humaines. Et cette foule qui crie, gesticule et parle même dans une débauche de lumière et de couleurs me remet en mémoire certaines descriptions des cirques romains.

L'arène mesure environ trois cents mètres de long sur deux cents de large. Elle est entourée de mu-

Digitized by Google

श्री.

# आगडांतील खेळ.

१ पोपटांचे खेळः—
  १ बोथाटी फिरविणें.
  २ तीर सोडणें.
  ३ गोलाट उड्या मारणें.
  ४ तोफ सोडणें.

२ पट्टेकऱ्यांचे खेळ.

३ पहिलवानांच्या कुस्त्या.

४ टकराः—
  १ पाड्यांच्या.
  २ एडक्यांच्या (घेट्यांच्या).

५ हरणाची गाडी चालविणें.

६ हत्तींचेः—
  १ खेळ,
  २ टकरा,
  ३ साटमारी,
  ४ डाकदारी.

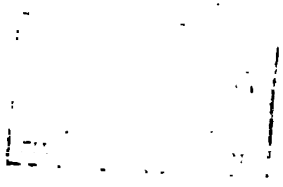
"बडोदा वत्सल"

BARODA : LE COMBAT DES ANIMAUX

Digitized by Google

BARODA : COMBAT DE BUFFLES

Digitized by Google



Digitized by Google

railles épaisses; de nombreuses portes étroites permettent aux picadores d'entrer et de sortir sans qu'un animal de grande taille puisse les suivre. Il arrive en effet que les éléphants tournent leur colère contre les Hindous qui les excitent, et c'est alors un sauve-qui-peut général.

Un programme nous a été remis, mais il nous est impossible d'en déchiffrer les caractères. M. Barote nous en fait la traduction, et il ajoute :

« Le programme est très intéressant : c'est celui du prince de Galles! »

M. Barote dit vrai, un spectacle semblable a été offert au prince lors de son voyage à Baroda. Le comte Goblet d'Alviella, qui l'accompagnait, en donne la description dans son intéressant ouvrage. C'est une fête dont la population de Baroda se montre d'autant plus friande qu'elle n'a pas de fréquentes occasions d'y assister.

Des perroquets savants sont d'abord présentés, mais c'est là un simple lever de rideau. Plus curieuses sont les luttes d'indigènes, qui « se tombent » à la façon de nos athlètes forains, mais en accompagnant leurs assauts d'invectives et surtout de claques retentissantes qui produisent l'effet le plus comique. Sommes-nous dans un cirque et n'allons-nous pas voir paraître tout à l'heure la classique écuyère et, qui sait, Footit et Chocolat?

Non, car tout à coup deux buffles sont lâchés dans l'arène. Agiles et pleins de feu, ils s'élancent l'un contre l'autre avec fureur, entre-choquant leurs



Digitized by Google

cornes recourbées. Le plus faible ne tarde pas à être jeté sur le sol, et son adversaire se met à lui labourer les flancs. Le vaincu parvient pourtant à se relever et veut continuer le combat; mais il ne peut prendre sa revanche, car on l'emmène bientôt avec son heureux rival.

Les deux autres buffles qui entrent maintenant en scène, après avoir esquissé une escarmouche, ne tardent pas à renverser une barrière installée provisoirement. Puis, tout à coup, l'un d'eux, découragé sans doute, prend honteusement la fuite, poursuivi par son adversaire; on les fait rentrer dans le toril, et « le combat finit faute de combattants ».

Les traces de sang sont déjà nombreuses sur l'arène, et nous ne sommes encore qu'au début du spectacle.

Après une lutte de deux béliers, qui se ruent l'un sur l'autre avec une telle violence et une telle précision qu'on pourrait les croire mus par un ressort, nous voici arrivés à la partie la plus émouvante du programme. Cette fois, nos yeux ne se détournent plus du tableau qui se déroule devant nous. Conduits avec précaution par leurs *mahouts,* deux éléphants aux longues défenses, à l'aspect terrible, entrent majestueusement de chaque côté de l'arène : leurs pieds sont entravés par des chaînes. Autour d'eux se déploie une nombreuse escorte d'indigènes armés, les uns de longues piques, les autres de cravaches en nerf de bœuf, d'autres encore de voiles de soie rouge. Les porteurs de ce

Digitized by Google

voile s'appellent *satmarinalah;* ce sont, si j'ose risquer ce néologisme, de véritables « éléphantadors », quoiqu'ils ne soient pas vêtus aussi somptueusement que les toréadors espagnols; un petit caleçon et un turban de couleur composent tout leur costume.

D'autres portent des bâtons munis de fusées à la

BARODA : RENTRÉE D'UN DES COMBATTANTS

mèche allumée, qui éclateront au moment opportun et détourneront l'attention de l'animal en furie si l' « éléphantador » est en danger.

Arrivés devant notre tribune, les deux monstres sont débarrassés de leurs liens. Leur surexcitation est extrême : c'est par un régime spécial, en ne les nourrissant pendant plusieurs semaines que de sucre et de beurre, que les Hindous parviennent à les amener à ce degré de fureur concentrée. Les éléphants ainsi

Digitized by Google

« entraînés » attaquent avec rage tous ceux qui se présentent devant leurs terribles défenses. Aussi, à peine sont-ils mis en présence, qu'ils se précipitent l'un contre l'autre en faisant trembler le sol sous leurs pas; leurs fronts se heurtent avec un bruit formidable, leurs défenses s'entrelacent, leurs trompes se nouent. C'est une lutte de géants, un assaut de titans; et leurs yeux brillent maintenant de rage. Tout à coup le plus faible pousse un rugissement de douleur : sa tête porte plusieurs blessures béantes. Le moment est critique, et un silence impressionnant plane sur les spectateurs. Le vaincu voudrait s'enfuir, mais son adversaire le suit pas à pas en lui portant de furieux coups de défenses.

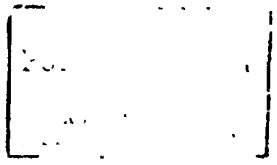
Le combat est terminé, et, tandis que des clameurs s'élèvent des gradins populaires, on sépare les combattants à l'aide de fusées à jet continu, douche d'un genre tout particulier qui semble les étourdir et les calmer momentanément. Profitant de leur surprise, les indigènes s'emparent des animaux au moyen de lassos et leur enserrent les pieds dans une sorte d'étau, formé de longues pinces en fer dentelé munies d'un ressort. Malgré leur résistance, on les reconduit à leurs chaînes.

Cette lutte n'avait qu'un caractère brutal et sauvage; c'était la rencontre de deux monstres, le heurt de deux forces aveugles. Plus émotionnante devait être la scène suivante, où nous allions voir l'homme aux prises avec un de ces redoutables animaux.

Digitized by Google

BARODA : LE COMBAT D'ÉLÉPHANTS

Digitized by Google



Digitized by Google

Un troisième éléphant est introduit; à sa vue, la foule redouble d'attention.

L'éléphant qui vient d'entrer est couvert de terre et d'herbes; avec sa trompe, il ramasse du sable, qu'il fait voler dans l'arène. Par une autre porte, arrive au galop un cavalier indigène monté sur un petit cheval arabe. Avec crânerie, il évolue autour de l'éléphant, qui ne tarde pas à s'impatienter; et son exaspération augmente encore quand l'ennemi se dérobe au galop rapide de sa monture.

Le monstre cherche à employer la ruse : feignant de ne prêter aucune attention au cavalier qui le provoque, il charge tout à coup après un brusque écart. Vaine manœuvre! l'homme est loin déjà, et les applaudissements éclatent de toutes parts.

La « cuadrilla » s'avance de nouveau vers l'éléphant pour l'exciter davantage, et c'est alors une suite de passes émouvantes : l'un court devant l'animal en agitant son voile rouge, l'autre lui donne un coup de cravache sur la trompe. Agacée, la bête fond sur la troupe, qui se disperse aussitôt en une fuite éperdue. Un seul indigène est resté, qui, lui, s'avance hardiment jusqu'à toucher l'éléphant de sa pique : tant d'audace semble pousser le monstre à bout, et, d'un élan farouche, il se précipite sur les traces de l'indigène, qui s'enfuit à toutes jambes. Hélas! si rapide que soit sa course, celui-ci ne peut éviter la redoutable trompe, il est renversé. Secondes d'angoisse! Chacun voit déjà l'homme broyé, dépecé, quand, soudain, des fusées jaillissent, faisant reculer

Digitized by Google

peu à peu l'éléphant ; et l' « éléphantador » est emporté, dangereusement blessé à la tête et à la jambe.

On transporte le pauvre hère devant la tribune royale, où l'accueillent des bravos chaleureux. Rassemblant ses forces, il salue le maharajah, qui donne l'ordre de le faire conduire à l'hôpital.

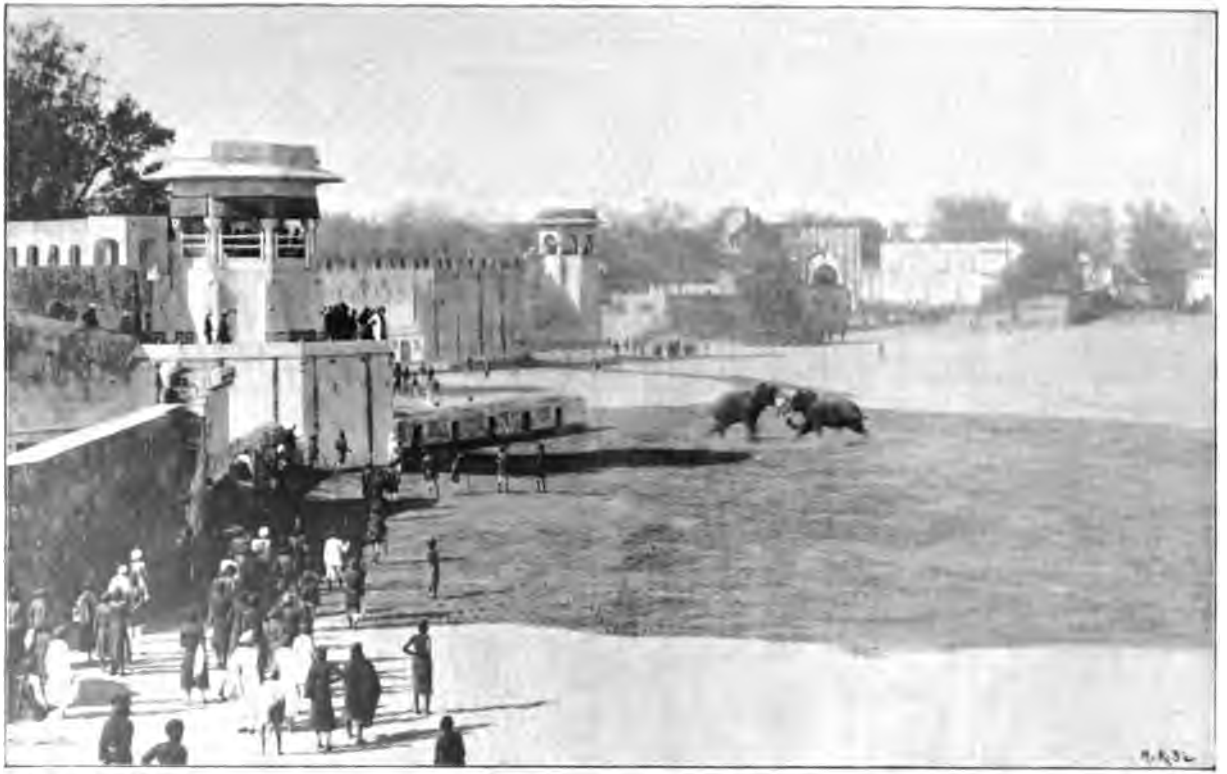
L'émotion de tous a été vive, et c'est avec un soupir de soulagement que nous voyons le combat se terminer sans autre accident.

Je remercie encore le maharajah de nous avoir fait assister à ce dramatique spectacle, qu'il a été donné à peu de voyageurs de contempler !

Ces luttes, qui passionnaient les Romains de la décadence, soulèvent toujours une grande curiosité parmi les indigènes, et aussi parmi la plupart des Européens qui séjournent aux Indes. Les moralistes peuvent s'indigner de voir ainsi des hommes se complaire au spectacle de la souffrance physique. Mais, avons-nous le droit de nous insurger contre ces goûts barbares, alors qu'en Europe, en pleine civilisation, s'organisent des tournois de boxeurs, des combats de coqs et des courses de taureaux ?

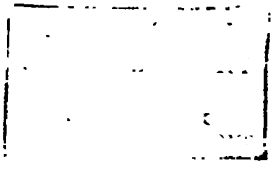
Par quelle étrange perversité peut-on prendre plaisir à contempler le sang qui coule, à deviner dans les prunelles des hommes ou des animaux la peur de la souffrance et de la mort ?

Digitized by Google



BARODA : LE COMBAT D'ÉLÉPHANTS

Digitized by Google



Digitized by Google

## XI

### L'ÉLÉPHANT BOURREAU

Baroda, 21 janvier.

Malgré les efforts de la civilisation européenne, l'Inde a gardé ainsi nombre de ses usages cruels qui sont la tare des pays orientaux. Sous un ciel qui incite à la rêverie, l'homme, par une étrange contradiction, se complaît au spectacle de la torture.

L'Inde a connu et connaît encore cette folie du sang; elle mêle aux actes religieux l'art des tortionnaires. Aujourd'hui, les animaux seuls sont sacrifiés à la vindicte céleste, mais, il n'y a pas très longtemps, des fanatiques s'offraient en holocauste à la farouche

Digitized by Google

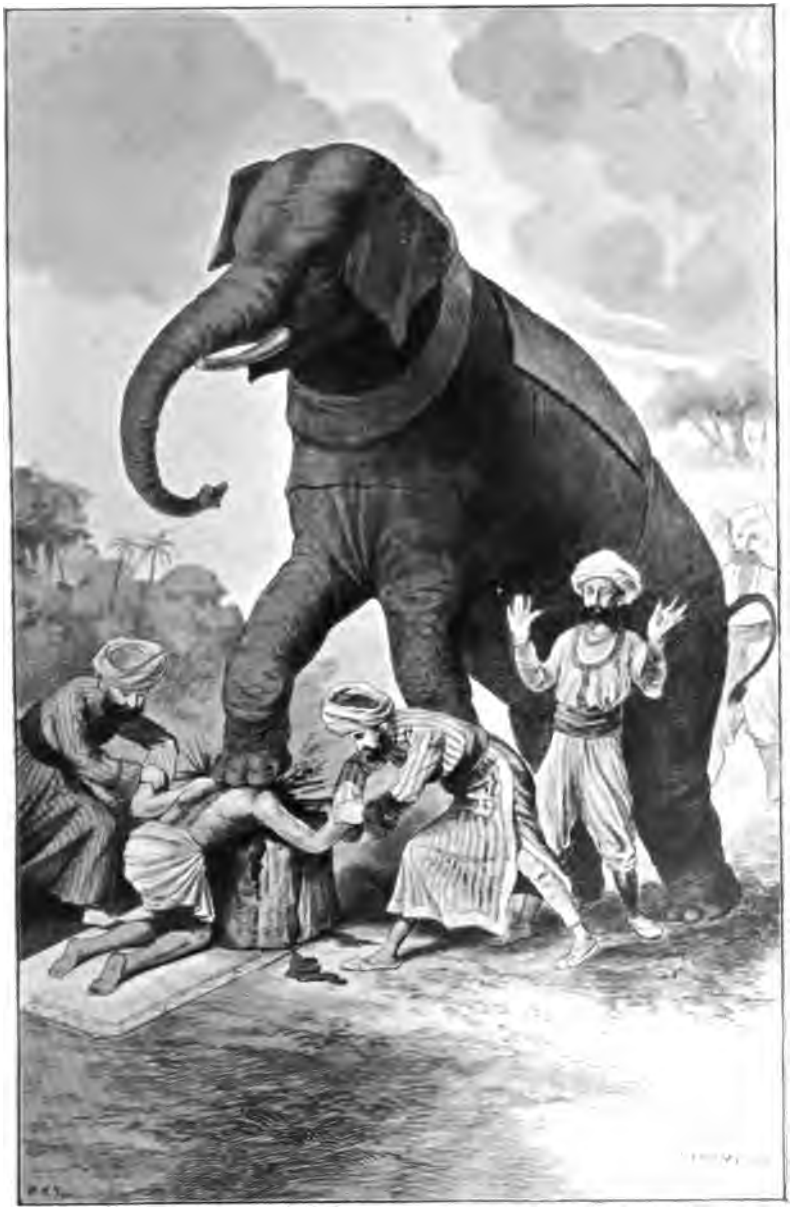
Siva ou, dans un délire mystique, se jetaient sous les roues des chars qui promenaient à travers les villes l'effigie de quelque dieu sanguinaire.

La peine de mort à laquelle sont condamnés les criminels était jadis un supplice affreux; aujourd'hui, elle est appliquée, dans la plupart des États, selon les exigences du code anglais, c'est-à-dire que la potence se dresse dans les grandes villes hindoues.

Autrefois, pareil mode d'exécution eût paru puéril aux indigènes; il n'est d'ailleurs pas encore employé dans la péninsule tout entière. Dans certaines régions, le supplice de l'éléphant est encore en honneur. C'est là, assurément, le dernier mot de la cruauté. Un de nos amis, fonctionnaire de l'Inde, fut un jour témoin d'une exécution de ce genre... « Jamais, nous a-t-il raconté, je n'oublierai l'horreur qui me saisit devant cette scène atroce. J'ai vu la guillotine étreindre dans ses bras rouges la loque humaine. J'ai vu s'agiter au bout de la corde le malheureux lancé dans le vide par le bourreau de Sa Gracieuse Majesté. J'ai vu le garrot espagnol broyer le cou d'un condamné. J'ai pu pénétrer dans la chambre froide et nue où le criminel américain, ligoté sur un fauteuil, subit la foudroyante décharge électrique, mais rien ne m'a aussi profondément « remué » que le spectacle du supplice de l'éléphant.

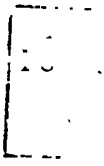
« Le condamné, pieds et poings liés, est attaché au moyen d'une longue corde au pied de derrière d'un éléphant. Aiguillonné par des pointes de fer rougies au feu, celui-ci s'élance, éperdu, le long des rues, que

Digitized by Google



LE SUPPLICE DE L'ÉLÉPHANT

Digitized by Google



Digitized by Google

borde une population à la fois curieuse et épouvantée. A chaque bond, le patient est soulevé, puis rejeté sur le sol avec violence. Sa chair se déchire aux aspérités du terrain, sa face se meurtrit sur les pavés, et c'est en vain qu'il jette des cris, qu'il implore la pitié de ses juges : il doit mourir! Tout ce qu'on peut faire pour lui, c'est de souhaiter qu'une de ces terribles secousses termine le plus tôt possible son agonie. Mais les Hindous sont doués d'une incroyable force de résistance : celui que j'ai vu traîner ainsi pendant plusieurs milliers de mètres respirait encore quand l'éléphant s'arrêta à bout de souffle. On présenta un verre d'eau à ce malheureux, dont le corps n'était plus qu'une plaie; puis on mit fin à cette tragédie en le faisant agenouiller devant un bloc de bois sur lequel on le contraignit à poser le front. L'éléphant s'approcha, et, sous son énorme pied, sans effort apparent, il écrasa la tête frémissante!... »

Pendant que notre ami parlait, nous retrouvions dans ses yeux l'expression de l'angoisse qu'il avait éprouvée jadis en assistant aux péripéties de cette exécution à l'indienne. Et moi-même, en imaginant cette scène atroce, je ne pouvais m'empêcher de trouver moins de charme, moins de beauté harmonieuse et pure à cette Inde à la fois fantastique et cruelle!

Digitized by Google

LA CHEETAR

## XII

### UNE CHASSE A LA CHEETAR

Baroda, le 22 janvier.

Sous le dôme de verdure d'un bananier, les chasseurs invités par le maharajah sont rassemblés autour des éléphants immobiles.

Je prends place avec Mme A... dans un *bullov cart*, char primitif traîné par des bœufs, qui ne nous fait pas grâce d'un cahot; devant nous un chariot semblable transporte notre meute, réduite à une *cheetar*. Cette variété de panthère, dressée à la poursuite du gibier qui peuple la jungle, est la précieuse auxiliaire des

Digitized by Google

BARODA : LE DÉPART POUR LA CHASSE



Digitized by Google

Digitized by Google

chasseurs indiens; quoique apprivoisée, elle reste dangereuse pour ceux qui l'approchent de trop près : les jours de chasse, elle est plus redoutable encore, car on la fait jeûner pendant quarante-huit heures.

Le signal du départ est donné par le maharajah. En quelques secondes, tout le monde est en place et le cortège des éléphants, des chevaux et des chariots se met en marche à travers la jungle, tandis que la *cheetar,* impatiente, secoue ses chaînes et inspecte l'horizon.

Pendant une heure, nous avançons ainsi; le torride soleil de l'Inde darde sur nous ses rayons et la chaleur nous accable en dépit des vêtements légers de khaki que nous portons.

Plusieurs milles ont été franchis déjà, et pas une balle n'a pu être utilisée. Nous venons de pénétrer dans les terres réservées du maharajah, quand la *cheetar* secoue ses entraves : elle a deviné la présence des antilopes. En effet, à notre approche, des animaux ont surgi des hautes herbes. La difficulté de cette chasse est de se tenir toujours sous le vent, sinon les antilopes éventent rapidement la panthère, et c'est alors une fuite éperdue, une galopade à travers la jungle.

A notre vue, les quadrupèdes ont manifesté une inquiétude... bien justifiée; soudain, l'un d'eux bondit, suivi de tout le troupeau; en un clin d'œil, ils ont mis entre eux et nous une distance de plusieurs centaines de mètres. Toute la tactique consiste alors à changer

Digitized by Google

de direction, pour revenir peu à peu, par un mouvement de conversion, tout près de l'un des groupes d'antilopes. La manœuvre, habilement exécutée, réussit. L'impatience de la *cheetar* tourne à la colère : le félin a compris ce qu'on attend de lui et s'apprête à bondir : il a choisi sa victime, qui ne

LA CHEETAR S'APPRÊTE A BONDIR

s'échappera plus. Elle tente de fuir cependant, mais en quelques bonds le fauve l'a rejointe : pendant trois cents mètres, les animaux sont presque côte à côte, luttant de vitesse. Finalement, la *cheetar* a raison de l'antilope, qu'elle renverse en la saisissant à la gorge. Déjà les « piqueurs » sont accourus. Avec beaucoup d'habileté, ils remettent son bandeau à l'animal et lui permettent, en récompense de son adresse, de boire le sang qui s'échappe de la blessure de sa victime,

Digitized by Google

tandis que celle-ci se débat, les yeux révulsés, dans les affres de l'agonie.

Mais ce n'est là qu'un premier épisode, et l'on repart bientôt. Le sentier que nous suivons est perdu dans la broussaille; tantôt nous dégringolons les pentes de vallonnements profonds, tantôt le chemin remonte, et

DANS LA JUNGLE : A LA RECHERCHE DES ANTILOPES

nous surgissons en pleine lumière, au sommet d'une éminence qui domine légèrement la plaine et permet d'apercevoir un *black-buck* (1) de haute taille arrêté à une soixantaine de mètres. En cherchant à nous approcher davantage, nous donnerions l'éveil à l'animal; il faut donc l'abattre d'ici. On me propose de tirer la première; mon *paradox* est chargé avec des balles expansives; j'ajuste, et quelle n'est

(1) Antilope.

Digitized by Google

pas la surprise des indigènes en voyant le black-buck tomber!

C'est une superbe antilope *cervicapra,* une des bêtes les plus gracieuses de la création par sa forme et l'élasticité de ses mouvements. La couleur noire que l'on me fait remarquer sur le dos de ma victime, et

DANS LA JUNGLE

qui va se dégradant sur les côtes en tonalités fauves, indique qu'elle a atteint l'âge adulte; ses bois, qui s'élèvent en spirale, se terminent par une pointe aiguë.

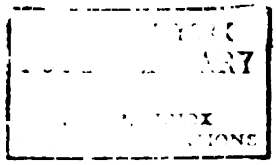
Ces antilopes se tiennent de préférence dans les plaines, non loin des endroits cultivés, où elles trouvent leur nourriture, et elles se reposent dans les terrains sablonneux. Pendant la saison des pluies, elles se réfugient sur les hauteurs et ne descendent que le matin et le soir.

Digitized by Google

ANTILOPE CERVICAPRA

(Black-buck.)

Digitized by Google



Digitized by Google

Dès que l'une d'elles a deviné le danger, elle donne l'alarme, et c'est alors la galopade éperdue dont nous avons été témoins tout à l'heure. Ces animaux s'enfuient par bonds si légers et si rapides qu'ils touchent à peine le sol.

L'antilope est généralement le premier gibier qui,

CHASSE A LA CHEETAR

aux Indes, tombe sous le coup de fusil du sportsman. La poursuite, il est vrai, n'offre pas la même émotion passionnante que celle d'un animal plus sauvage, mais ce n'est pas à dire pour cela qu'elle manque d'intérêt. Après quelques heures de chasse, nous pouvons inscrire plusieurs black-bucks au tableau. Des compagnies de sangliers passent à notre portée, ce qui nous est révélé d'abord par les grognements que nous entendons, et aussi par l'odeur

Digitized by Google

caractéristique que que ces animaux laissent derrière eux.

Nos compagnons auraient voulu leur faire éprouver la justesse de leur tir, mais nous sommes dans les chasses réservées du maharajah, et nous savons qu'on garde ces troupeaux de sangliers pour le *pig sticking,* sport dont j'aurai l'occasion de parler plus loin.

*
* *

Malgré les nombreuses distractions qui nous sont offertes à Baroda, il faut songer au départ, et ce soir 23 janvier le train nous emmènera à Jeypore.

Comme à Mhow, j'éprouvais un véritable regret à la pensée que nous allions quitter ces amis qui gardent si fidèlement les traditions d'hospitalité répandues dans tout l'Orient.

Une dernière fois, nous allons remercier le maharajah de la réception qu'il a bien voulu nous faire. Nous faisons nos adieux au prince, qui, avec sa bonne grâce habituelle, nous fait promettre de revenir. La maharani joint ses vœux à ceux du souverain, et c'est pour moi une occasion nouvelle d'apprécier le charme de cette princesse.

M. Barote, qui a été pour nous le plus expert et le plus obligeant des *cicerone,* nous dit adieu, sans songer à dissimuler son émotion.

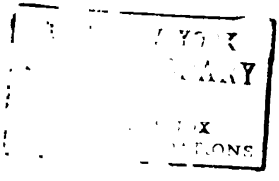
Quelques minutes après, le train a quitté Baroda, cette ville dont j'emporte un si agréable souvenir.

Digitized by Google

**Le maharajah** Son secrétaire

TIGRE TUÉ PAR LE MAHARAJAH DE BARODA

Digitized by Google



Digitized by Google

Notre qualité de Français nous a valu de nombreuses sympathies et, en nous comblant de marques de considération et d'honneurs, le gaikwar nous a prouvé qu'autour de lui la France ne comptait que de réelles et fidèles amitiés.

Digitized by Google

JEYPORE : UN CHAR A BŒUFS

## XIII

### JEYPORE

24 janvier.

Le train met vingt-quatre heures à franchir la distance qui sépare Baroda de Jeypore. Depuis notre départ de Bombay, nous voyageons dans le même wagon, qui comprend un compartiment de première classe et un de seconde classe. Cette voiture est devenue en quelque sorte notre *home* roulant, quelque chose d'analogue à cette *Maison à vapeur,* à laquelle l'imagination de Jules Verne fit parcourir également une partie des Indes. Et, de même qu'il nous est

Digitized by Google

arrivé maintes fois de nous y installer plusieurs heures avant notre départ, de même, arrivés à destination, notre wagon est dirigé sur une voie de garage, et nous avons le loisir de descendre quand nous le désirons. Avec quelque protection, on peut obtenir cette faveur sur les interminables lignes de l'Inde, faveur d'autant plus appréciable que les employés indigènes se gardent scrupuleusement de troubler dans leur sommeil les hôtes d'un wagon qui porte l'inscription *loué*.

En cours de route, nous nous arrêtons une journée à Ahmedabad, antique cité qui fait songer à Pompéi. Partout s'élèvent, ou plutôt s'écroulent des ruines. De tous ces vestiges des splendeurs d'antan, se dégage une impression de mélancolie qui incite à philosopher tristement. Les villes ont leur destin comme les hommes; elles naissent, vivent et meurent selon les desseins de la Providence. Elles ont leurs tares et leurs maladies, leurs plaies morales et physiques; et jamais je n'ai mieux compris cette loi qu'en parcourant les ruines d'Ahmedabad.

*
* *

Ce matin, en arrivant en gare de Jeypore, un courrier nous remet une lettre de M. Cobb, le résident, qui nous souhaite la bienvenue en termes fort aimables et s'excuse de n'avoir pu venir au-devant de nous.

Digitized by Google

Par une large route bordée de verdure, nous nous rendons à la Résidence, véritable palais situé en dehors de la ville, au milieu du ravissant décor que forment les jardins de la campagne. M. Cobb nous fait l'accueil le plus empressé. Et c'est charmant, cette atmosphère de cordialité dans une installation où un luxe tout oriental s'allie au confort de l'habitation anglaise.

M. Cobb est le représentant du gouvernement de Sa Gracieuse Majesté l'Impératrice des Indes. Or, comme l'état de santé de la souveraine est en ce moment fort inquiétant, la société anglaise de Jeypore attend avec impatience les nouvelles de Londres : les dépêches viennent d'arriver précisément, mais leur optimisme de commande ne rassure personne. Et dans tout l'immense empire de la vieille reine, partout où flotte le pavillon britannique, règne à cette heure la même incertitude angoissée.

Nous retrouvons à la Résidence M. J..., fils d'une Américaine de nos amies : il arrive du Japon et retourne en Amérique par la France après avoir accompli le tour du monde. Nous lui demandons naturellement des indications sur ce voyage qu'il termine et que nous commençons, et, tout en l'écoutant parler, j'admire ces Américains qui envoient leurs fils faire un voyage autour du monde comme s'il s'agissait d'une simple excursion. Après s'être instruit, plusieurs mois durant, à cette merveilleuse école des voyages, le jeune homme rentre de son expédition mieux préparé pour ce *struggle for life* moderne où tant de qualités

Digitized by Google

sont nécessaires pour qu'on puisse avoir chance de vaincre.

Nous avons rencontré fort peu de Français dans les pays nouveaux où nos concurrents préparent par des études pratiques le triomphe de leur commerce et de leur industrie. Cette coutume tient d'ailleurs plus à l'éducation qu'au tempérament. Un esprit nouveau, il est vrai, commence à souffler parmi nous, grâce à l'exemple de quelques hommes animés d'un véritable patriotisme. Puissent-ils réussir pleinement dans leur utile et belle croisade!

Jeypore est la capitale de la couleur. Delacroix eût aimé cette cité, où les tonalités les plus variées éclatent dans l'éblouissante lumière du soleil. Le long des larges rues, qui se coupent à angles droits, les maisons, toutes d'une hauteur égale, se dressent, avec des façades roses sur lesquelles se détachent en blanc des arabesques compliquées.

Les habitants s'habillent d'étoffes éclatantes et se teignent en rouge vif les cheveux et la barbe. Enfin, non contents de mettre à contribution pour eux-mêmes toutes les nuances de l'arc-en-ciel, ils peinturlurent jusqu'à leurs animaux domestiques!

Tout le long des rues principales, s'échelonnent de petites boutiques où l'on vend — articles de Jeypore — toutes sortes d'objets en cuivre recouverts d'émaux.

Les femmes portent un costume qu'on ne rencontre pas dans les autres villes de l'Inde : un boléro leur couvre les épaules et laisse voir une partie de la taille nue ; en guise de jupes, des pantalons collants, véri-



Digitized by Google

tables maillots qui ne dépareraient pas la figuration d'une revue de fin d'année! Lorsqu'un étranger les observe, elles se couvrent le visage du châle qui leur fait office de mantille.

Les hommes portent presque tous des bandeaux passés sous le menton. La fâcheuse fluxion ferait-elle des ravages à Jeypore? N'en croyez rien : ces bandeaux n'ont d'autre but que celui de maintenir la barbe relevée et pressée sur les tempes. En effet, les indigènes dont la toilette est terminée ont la barbe hérissée, séparée par une raie et dirigée en ligne horizontale de chaque côté de la figure. On trouvera que pousser la coquetterie à ce point, c'est faire preuve d'héroïsme, mais, sous toutes les latitudes, la mode a ses martyrs!

*
* *

Le maharajah nous a invités à visiter son palais. Cette résidence est une grande construction très ancienne, d'aspect peu engageant.

Sous le portique, des scribes accroupis griffonnent sur de longues bandes de papier des caractères mystérieux. Sous la conduite de gardes qui sont chargés de nous accompagner, nous traversons la salle des durbars, sorte de hall délabré que décorent des fresques ternies et des glaces de grandes dimensions dont l'état de vétusté est déplorable; les cadres sont complètement détériorés, et les miroirs ne reflètent même plus les objets, d'ailleurs peu intéressants, qui

Digitized by Google

nous environnent. Elles sont protégées par une étoffe trouée que les gardes soulèvent avec respect. Pour un peu, ils nous diraient : « Admirez combien nous sommes civilisés! »

Par un plan incliné, nous atteignons la terrasse supérieure : de tous côtés, ce ne sont que kiosques et

LE PALAIS DE S. A. LE MAHARAJAH DE JEYPORE

pavillons, et je n'admire pas moins le maharajah de vivre avec une telle confiance dans cette petite ville suspendue, que l'architecte audacieux qui surchargea le palais de ces constructions innombrables.

Maintenant, nous nous engageons dans des galeries où s'étale, comme à Baroda, une collection de chaussures variées. Ce parterre de souliers, de pantoufles et de babouches s'augmente de nos ombrelles, dont on s'empare, car l'étiquette exige que nous les

Digitized by Google

laissions à la porte du souverain : le parasol, comme on sait, est l'emblème du pouvoir, et seul le prince peut l'arborer dans son palais.

On nous montre aussi les alligators qui se trouvent dans les jardins du maharajah : les uns sont étendus au fond d'une pièce d'eau et ressemblent à des troncs d'arbres à demi submergés, les autres somnolent immobiles. Dès que ces animaux aperçoivent l'indigène qui leur apporte leur nourriture, ils avancent lentement jusqu'au pied de l'escalier, quelques-uns gravissent même, avec peine, les premières marches, et on voit luire une étincelle dans leurs petits yeux, protégés par des paupières à l'éclat métallique.

Le maharajah de Jeypore favorise dans son État l'expansion du progrès et de la civilisation européenne, se laissant guider par les conseils éclairés de M. Cobb. Il a compris que ses sujets avaient tout à gagner dans la mise en pratique des inventions de la science et dans l'amélioration, par l'enseignement anglais, de son niveau intellectuel et moral.

Ce prince modèle encourage la construction des écoles et des hôpitaux, l'établissement des routes et des lignes de chemins de fer; aussi l'État de Jeypore est-il l'un des plus florissants de l'Inde.

Le prince n'a pas d'héritiers, bien qu'il ait pris neuf femmes légitimes! Et c'est une chose regrettable en vérité qu'un tel souverain, si soucieux des intérêts de son peuple, ne puisse former l'esprit et le cœur d'un fils qui continuerait son œuvre!

Digitized by Google

Jeypore, le 25 janvier.

Des cris, des détonations violentes, les échos d'une musique barbare s'entremêlent dans un vacarme assourdissant : c'est un cortège qui, lentement, se déroule dans les rues de Jeypore, une sorte de proces-

JEYPORE : LE PALAIS DES VENTS

sion, dont les fidèles semblent surexcités par je ne sais quelle folie mystique.

C'est aujourd'hui la fête de *Pourga,* le dieu Soleil, dont le temple s'érige au sommet de la passe la plus rapprochée de Jeypore, et le soleil a de nombreux adorateurs parmi les Hindous, sans compter les Parsis, qui voient dans Phébus la divinité suprême.

Sur un char couvert de lourds tapis, une statue en or massif est dressée : c'est l'image du soleil, et devant

Digitized by Google

cette idole les fidèles se jettent à genoux, la face dans la poussière.

Autour du char, des éléphants couverts de velours et de soie s'avancent avec solennité, portant les nobles de la cour. Des étendards couverts d'inscriptions sont brandis par des Hindous qui sans cesse lancent le cri consacré : *Din! din!* (Religion! Religion!) Des parfums étranges montent des encensoirs et des pétards éclatent à chaque instant, au grand émoi des chevaux et des éléphants.

Cette procession du dieu Soleil est célèbre dans toute l'Inde : c'est une des plus importantes manifestations religieuses auxquelles on puisse assister sur cette terre, que le scepticisme moderne n'a pas encore pu conquérir. Chaque année, le maharajah et le résident anglais prennent place dans le cortège; mais cette fois ils n'ont pu observer cette tradition en raison des inquiétudes que cause l'état de la reine.

Et tandis que la procession s'éloigne, le soleil couchant dore de ses rayons obliques les monuments; ce ne sont plus que des silhouettes aux couleurs éclatantes, au milieu desquelles le Palais des Vents apparaît comme une architecture de mirage, avec ses clochetons innombrables et ses balcons ajourés.

Digitized by Google

AMBER

## XIV

### UNE VILLE MORTE

Amber, le 25 janvier.

Aux Indes, tout parle du passé. L'Inde d'autrefois s'écroule; ses villes antiques, ses temples, ses palais s'en vont, et c'est l'histoire qui veille au seuil des édifices en ruine.

Pourra-t-on rendre sa vitalité et sa beauté à ce pays déchu dont les habitants semblent succomber sous le poids de toutes leurs gloires défuntes?

. . . . . .

Comme le résident veut bien mettre à notre dispo-

Digitized by Google

sition deux éléphants et un palanquin, nous en profiterons pour aller visiter Amber, la ville morte, située dans la montagne.

Nous longeons une large avenue pompéienne qui, par son caractère à la fois grandiose et attristé, nous annonce la cité prochaine.

Pour traverser les défilés, nous montons sur des éléphants qui gravissent des sentiers escarpés où le mulet lui-même ne s'aventurerait pas sans une extrême prudence.

Mais quelles qu'aient été les fatigues de la route, les impressions rapportées de la ville morte devaient me les faire oublier : d'Amber en effet se dégage une mélancolie plus poignante encore que d'Ahmedabad. La vie a complètement disparu de cette cité déserte et silencieuse.

Là on peut à loisir évoquer l'Inde d'autrefois et méditer sur le néant des êtres et des choses, en songeant à tous ceux qui ont vécu, aimé et souffert en cette cité endormie à jamais.

Le grand palais d'Amber est extrêmement curieux, avec ses colonnades aux silhouettes bizarrement contournées et ses murs de marbre sculpté. A l'intérieur des pavillons, je remarque des fresques de mosaïque, à travers lesquelles les fenêtres ont été finement ajourées. De la terrasse, nous pouvons embrasser du regard la cité qui jadis servit de cadre à cette vie hindoue si exubérante, si colorée, et dont la solitude aujourd'hui rend plus sonores les pas des rares visiteurs.

Digitized by Google

A l'entrée du grand escalier, s'élève le temple de Kali, la sanguinaire épouse de Siva, le dieu destructeur. Ce temple n'est pas entièrement abandonné, puisque, tout à côté du sanctuaire, on sacrifie chaque jour une chèvre; nous remarquons même sur le sol les traces de sang de la dernière victime, immolée le matin même. Certes, il est cruel de sacrifier des animaux à la colère de la divinité, mais, il y a quelques années encore, le sang humain ruisselait sur ces mêmes dalles en l'honneur de Kali, la déesse redoutable : une superstition persistante réclamait des martyrs, et ce n'est pas sans émotion que le voyageur pénètre dans cette enceinte, où les cris des victimes se mêlaient aux invocations des prêtres. Cérémonies barbares qui n'ont été abolies par le gouvernement qu'avec la plus grande difficulté. Aujourd'hui, la cruelle Kali, comme Siva, son époux, ne reçoit plus des vies humaines en hommage : l'un et l'autre doivent se contenter de l'holocauste d'une chèvre !

Et à la vue de ces édifices qui s'émiettent lentement avec les années, et où tout rappelle un passé de splendeur, nous songeons à quelque Ninive condamnée à l'oubli et à la mort.

Digitized by Google

DELHI : LE BOULEVARD CHANDI CHOUK

## XV

### LA ROME HINDOUE

Delhi, le 26 janvier.

Le train qui nous emporte vers Delhi trouble la quiétude des troupeaux d'antilopes qui nous suivent de leur regard inquiet. Des centaines de singes gambadent en liberté; de grands oiseaux sont perchés sur les fils du télégraphe et, tandis que les perroquets verts jacassent dans les arbres, de nombreux petits écureuils en descendent et se sauvent précipitamment à notre approche.

Au milieu de cette libre nature, le chemin de fer

Digitized by Google

est vraiment un anachronisme. La civilisation ne semble pas avoir pénétré dans ce pays, où les villages sont composés de cabanes construites avec des branches d'arbres recouvertes de terre sèche et surmontées de toits de chaume ; une seule ouverture sert à la fois de porte et de fenêtre à ces huttes misérables que des pilotis tiennent surélevées à une certaine distance du sol, précaution nécessaire dans cette région marécageuse. Très curieux, les puits construits en prévision des huit mois de sécheresse : on en aperçoit tous les deux cents mètres environ ; ils servent à l'irrigation des terres (1).

A quatre heures et demie, nous arrivons en gare de Delhi, et nous gagnons aussitôt le *Maiden Metropolitan Hotel,* situé en dehors de la ville. Cet hôtel, qui n'est en somme qu'une auberge, se compose d'un unique rez-de-chaussée où règne une humidité malsaine.

La lumière pénètre dans ma chambre par une simple porte vitrée qui donne sur des jardins ; le soir, c'est, par tout l'hôtel, une invasion de moustiques dont les bataillons serrés mènent autour des lumières des farandoles. Cela ne semble guère effrayer notre domestique indigène, car, étendu en plein air devant la porte, il dort comme un chien fidèle. Et, à tout prendre, il n'est guère plus mal installé que nous !

(1) L'ouverture est à deux mètres en contre-bas. Toute la journée un bœuf, dont le cou est entouré d'une lourde chaîne, descend et remonte le plan incliné. Quand il s'approche du puits, l'outre se remplit par son propre poids, et dès qu'il s'éloigne, l'outre s'élève pour se déverser dans un conduit aboutissant à un bassin.

Digitized by Google

Vraiment, le génie de la vie anglaise qui s'appelle le confortable ne fait pas sentir ici ses appréciables influences! Mais je me résigne d'autant plus facilement à cette installation toute primitive qu'après avoir visité la ville et ses environs nous nous rendrons chez le maharajah de Kapurthala, un des princes hindous les plus « européanisés ».

Le nom de Delhi brille dans l'histoire de l'Inde : il n'y a qu'une ville dont la gloire puisse rivaliser avec celle de la vieille cité orientale, c'est Rome, capitale du monde européen, comme Delhi fut, pendant des siècles, la capitale du monde asiatique. Rome a eu ses Césars, maîtres de l'Occident, et Delhi, ses empereurs mogols, monarques dont la puissance s'étendait jusqu'aux murailles de Chine. Et comme, avant d'arriver à la ville des papes, on traverse cette morose campagne romaine, de même c'est au milieu d'une région désolée que s'élève Delhi, où la *malaria* est remplacée par un fléau non moins redoutable : les ulcères de Delhi, causés par l'eau contaminée du pays.

Cette ville célèbre est située sur la rive droite de la Jummah, au milieu de ruines qui attestent son ancienne splendeur. Elle était déjà riche en monuments à l'époque où les légions de César parcouraient la Gaule barbare; mais elle a eu beaucoup à souffrir des guerres et des invasions, et plus encore des caprices de ses maîtres. Par sept fois, elle a été détruite, puis réédifiée, et le voyageur peut avoir une idée de sa grandeur passée quand il voit, s'étendant autour de

Digitized by Google

la cité actuelle, sept lieues carrées entièrement couvertes de ruines. De ses anciennes splendeurs, l'antique ville hindoue ne garde que d'informes vestiges, tels que le fort le Koutub Minar et de nombreux mausolées disséminés dans les environs.

Delhi a son boulevard des Italiens, le *Chandi Chouk;* nous longeons cette avenue, plantée d'arbres et bordée de boutiques ouvertes au pied des maisons, véritables niches dénuées de fenêtres, où les marchands, accroupis autour d'un brasero, attendent la clientèle. Là s'étalent les produits de l'industrie locale : assortiment de bijouterie, orfèvrerie, peintures sur ivoire, meubles ouvragés en bois de santal, étoffes brochées, châles de Kachmir, etc.

Des changeurs occupent de longues files de boutiques, et, tandis que leurs voisins se livrent à un commerce précaire, eux comptent des pièces d'or et manient des billets de banque.

Notre *babou* (nom que l'on donne aux guides de Delhi) nous conduit ensuite au fort, où nous attend le capitaine B..., prévenu par lettre de notre arrivée.

Ce n'est pas sans curiosité que je me dirige vers le palais des Grands Mogols, si longtemps interdit aux étrangers, et dont nul ne pouvait s'approcher sans s'être d'abord prosterné dans la poussière. Longtemps considéré comme une des merveilles du monde, il mérite encore aujourd'hui une place dans la liste des chefs-d'œuvre de l'architecture. Mais où sont les courtisans vêtus de soie et d'or, les soldats qui répandaient la terreur dans tout l'Orient, les cor-

Digitized by Google

tèges qui se déroulaient aux yeux du grand empereur?

Tout cela est à jamais disparu : des monarques mogols, il ne reste que le souvenir, et dans leurs palais, aujourd'hui transformés en casernes, les soldats anglais, prosaïquement vêtus de khakis, ont remplacé les gardes du corps de jadis.

Le fort de Delhi a certainement une importance au point de vue stratégique, mais il est, en même temps qu'un ouvrage militaire, une réunion de palais bâtis dans ce style où se mêlent l'art hindou et l'art musulman. Le capitaine nous fait traverser le quartier des casernes, constructions dénuées de tout caractère artistique.

Certains bâtiments de l'ancien palais ont été respectés. Au centre, la salle des audiences publiques : on y remarque un trône de marbre blanc couvert de mosaïques et autrefois incrusté d'or et de pierres précieuses. Après avoir traversé une cour voisine, nous pénétrons dans la salle des audiences privées; là c'est un prestigieux décor, où l'imagination place volontiers une de ces scènes poétiques ou tragiques qui abondent dans la littérature hindoue. Une colonnade sculptée et dorée qu'agrémentent des pavillons de marbre blanc, jadis ornés de pierreries, nous montre dans tout son éclat l'épanouissement de l'art indigène.

Au milieu de cette salle, s'élevait le fameux « trône des paons » qu'au XVII[e] siècle un voyageur français, Tavernier, évaluait à cent cinquante millions de francs. Et Tavernier était qualifié pour apprécier ce

Digitized by Google

trône sardanapalesque puisqu'il était joaillier. Toutes ces richesses ont été enlevées par le schah de Perse en 1739.

Près de là, on voit les bâtiments du sérail, les bains royaux de la Mosquée des Perles, qui était affectée à l'usage de la famille impériale : ce ne sont que colon-

DELHI : LA MOSQUÉE DES PERLES

nades, bas-reliefs de marbre blanc incrusté de jade, de corail et d'or!

En parcourant ces salles, nous pouvons imaginer, malgré le vandalisme des conquérants, le faste des princes qui les firent construire. Ces monarques de légende n'avaient d'autre conseiller que leur caprice; ils ignoraient les soucis du budget, les remontrances des parlements; leurs rêves se réalisaient comme par

Digitized by Google

enchantement entre leurs trônes ruisselants de pierres précieuses et leurs sérails, où des chambellans zélés rassemblaient les plus belles créatures de l'Orient. Mais où sont les nababs d'antan? Au pied de ces palais, la Jummah roule ses eaux sacrées, où se reflètent des murailles mornes, aux fenêtres desquelles n'apparaissent plus les visages des Circassiennes ni des Persanes du sérail. Cet Orient opulent et voluptueux a sombré dans les horreurs de la guerre, et le silence règne maintenant pour jamais dans les salles qui furent le théâtre des comédies galantes et des drames sanglants de la cour de Delhi.

*
* *

A l'extrémité d'une large esplanade, en dehors de la forteresse, se trouve la *Jummah Musjid*, mosquée construite sur une éminence rocheuse qui domine la ville. Ses trois dômes, ornés de bronze doré, s'élancent vers le ciel avec une imposante grandeur; un escalier de quarante marches conduit à une plateforme. Dans un pavillon, on nous montre plusieurs reliques : voici des manuscrits de Mahomet, une plaque de marbre qui porte l'empreinte du pied du prophète; ce coffret contient une vieille sandale, entourée de fleurs desséchées, qui eut l'honneur d'être chaussée par le mandataire d'Allah; de Mahomet également, ce poil de barbe du plus beau rouge.

Voilà qui fournit un nouvel argument à ces historiens pour lesquels l'auteur du Coran serait un Occi-

Digitized by Google

dental; au surplus, comment vérifier l'authenticité d'un poil d'une barbe portée il y a huit siècles? Mais on ne discute pas avec la foi. Pourquoi d'ailleurs chercherait-on à détromper les fidèles qui vénèrent la plus douteuse des reliques?

Delhi, le 27 janvier.

Sur le chapitre de la ténacité, les marchands de Delhi sont les premiers du monde : rien ne les décourage, et ils s'imposent littéralement aux voyageurs.

Si vous achetez un bibelot à l'un d'eux, tous aussitôt vous proposent quelque objet plus ou moins curieux, qu'ils vous présentent comme la merveille des merveilles. Leur hardiesse n'a pas de limites. Nous sommes entourés de gens qui, avec un tapage infernal, nous font valoir les qualités de leur marchandise. C'est un guet-apens commercial! De toutes parts s'étalent des châles, des étoffes, des bibelots : cornes d'antilopes, armes, coffrets, éventails!... Comme je me plaignais à un serviteur indigène, celui-ci me répondit de l'air le plus naturel du monde :

« C'est l'habitude!... Les marchands payent une redevance annuelle au directeur de l'hôtel pour avoir droit à l'accès des chambres des voyageurs. »

Ce directeur n'est pas moins pratique que ses étranges abonnés, et s'il se montre peu prévoyant envers ses hôtes, il leur prodigue en revanche la couleur locale. Peut-être croit-il que l'un compense l'autre. Le touriste qui ne connaît ni la langue ni les habitudes du pays n'a qu'à rabattre hardiment la



Digitized by Google

moitié du prix des objets qui lui sont offerts. Il assistera à une scène très amusante. D'abord, le marchand jette les hauts cris : Comment, on ose déprécier ainsi sa marchandise! Aussi, avec une savante lenteur, se met-il à remballer les précieux objets, cependant que, du coin de l'œil, il cherche à découvrir sur le visage de l'étranger l'indice d'un regret, d'une indécision. Si le voyageur reste impassible, le marchand pousse des soupirs à fendre l'âme, puis, tout à coup, sur un ton attristé, il se proclame l'homme le plus malheureux de la terre. Finalement, après avoir épuisé les lamentations, il accepte le chiffre proposé, non sans faire remarquer que c'est la misère qui le force à céder ainsi à un vil prix les pièces les plus intéressantes de sa collection.

Faut-il ajouter que les marchands réalisent encore un joli bénéfice?

Il est pourtant une catégorie de ces petits industriels qui mérite d'être traitée avec plus d'indulgence : ce sont les peintres en miniature, qui exécutent sur ivoire des vues des monuments d'Agra et de Delhi. Ils reproduisent même des portraits d'après des photographies. Je reconnais en effet, sur les pièces que l'on me présente, l'image de lady Dufferin et de lady Curzon, et il faut reconnaître que ces miniatures sont traitées avec une certaine habileté.

Voici que l'heure de la sieste est passée. Une fraîcheur relative envahit l'atmosphère; devant l'hôtel s'alignent les équipages qui vont emmener les excursionnistes dans les environs de Delhi. Pendant toute

Digitized by Google

la journée, notre caravansérail avait paru abandonné; tous ses hôtes, réfugiés dans les chambres, fuyaient les torrides rayons du soleil. Et tout à coup la vie renaît, des voix joyeuses retentissent : on peut quitter — enfin! — le *rocking chair* et sortir.

*
* *

Les environs de Delhi attestent du glorieux passé de la Rome hindoue, et, au milieu de cette campagne couverte de tombeaux et de ruines, le voyageur retrouve des sensations déjà éprouvées à Ahmedabad et à Amber. Nous parcourons rapidement les mausolées de *Safdar Jang,* d'*Ahmed-Shah*, de *l'empereur Humayoun*. Ces monuments n'ont pas le caractère touchant des tombes modernes devant lesquelles on va rêver, pleurer ou prier. L'orgueil humain a voulu avoir raison du temps, mais le temps a été victorieux, puisque ces tombeaux s'écroulent lentement dans une morne solitude.

Comme nous visitions le mausolée de l'empereur Humayoun, nous entendîmes des cris d'appel qui semblaient venir du sommet de l'édifice. Levant la tête, j'aperçus alors des indigènes rangés sur la crête d'un pavillon voisin; aussitôt qu'ils se virent remarqués, ils bondirent dans un élan simultané et, telles des grenouilles, piquèrent une tête dans un lac qui cependant ne paraissait guère profond. Ce saut fantastique est impressionnant, mais il n'émeut que les spectateurs, car les plongeurs réapparaissent bien-

Digitized by Google

tôt, tout souriants, à la surface de l'eau noire et viennent quémander une obole, qu'on ne saurait leur refuser.

Une heure plus tard, nous atteignons le *Koutub*

LES PLONGEURS DE DELHI

*Minar* ou Colonne du Géant, construction cyclopéenne qui mesure environ 150 pieds de hauteur; elle a été longtemps considérée comme la tour la plus haute du monde. La surface externe est cannelée du haut en bas et des motifs de sculpture marquent chacun des cinq étages. Malgré ses dimensions colossales, le *Koutub Minar* nous donne une idée moins

Digitized by Google

saisissante de la hardiesse des architectes hindous que certaines mosquées aux lignes harmonieuses, tant il est vrai qu'au point de vue artistique les tours de force sont dénués d'intérêt.

La construction du *Koutub Minar* remonte au XIII^e^ siècle; la légende veut que le premier étage ait été construit par le rajah Petara, afin que son fils pût de cette hauteur contempler les flots de la *Jummah* en faisant sa prière.

Près de cette tour de Babel hindoue se trouve un puits célèbre. Des fanatiques se précipitent parfois dans les ténèbres à environ 80 mètres de profondeur! Nous en avons vu accomplissant dans le précipice ce saut prodigieux; les plongeurs s'élancent de façon à éviter le contact des parois et se laissent tomber, assis, au milieu du puits, d'où ils remontent avec beaucoup d'agilité à l'aide de cordes.

L'excursion se termine par un *five o'clock tea* champêtre. Tout se serait passé à merveille si, à l'exemple de certains habitants du royaume britannique, nos guides indigènes ne s'étaient mis en devoir d'absorber des sodas où le whisky jouait un trop grand rôle. L'alcool bouleverse facilement les faibles cervelles des indigènes, si bien que nous dûmes nous féliciter d'avoir visité toutes les curiosités des environs, autrement c'est nous qui aurions dû guider les guides imprudents!

Quelques heures plus tard, nous quittions cette ville pour nous rendre à Kapurthala.

Digitized by Google

KAPURTHALA : LE PERSONNEL INDIGÈNE DU GUEST HOUSE

## XVI

### KAPURTHALA

Kapurthala, le 2 février.

Nous avons atteint Katarpore à onze heures du soir; sept milles nous séparent encore de Kapurthala : nous les franchissons en une heure dans un landau que le maharajah a mis à notre disposition.

Une lueur transparente éclaire la route ; on dirait un voyage à travers le pays de l'irréel : les choses se silhouettent vaguement dans la brume et semblent flotter dans l'atmosphère comme autant de fantômes légers. A Paris, la foule sort en ce mo-

Digitized by Google

ment des théâtres, les voitures rayonnent des boulevards dans toutes les directions ; je vois nos amis regagner leurs demeures après avoir applaudi quelque artiste à la mode, d'autres achèvent paisiblement une soirée familiale, et sans doute aussi les êtres chers que j'ai laissés là-bas franchissent par la pensée la grande distance qui nous sépare.

Un brusque arrêt me tire de ces réflexions ; nous sommes arrivés au *guest house*, un cottage récemment construit et installé avec tout le luxe moderne en vue de recevoir les hôtes du maharajah.

Après le long voyage que nous venons d'accomplir, cette installation nous apparaît, avec ses lumières électriques, ses appartements meublés à l'européenne, comme une oasis de civilisation où l'on oublie les gîtes de rencontre.

Le secrétaire du prince, Daolat Ram, me conduit dans une chambre de grandes dimensions, dont le plafond est orné de peintures genre cachemire. Cette chambre communique avec le salon, vaste pièce dont les fauteuils et les divans moelleux nous invitent au *far niente*. Mais bien d'autres surprises nous sont réservées à Kapurthala, chez ce prince qui mêle avec tant de bonne grâce les nobles traditions de l'hospitalité hindoue aux prévenances de la courtoisie anglaise. Tout d'abord, un souper a été préparé à notre intention, et les plus belles fleurs des tropiques décorent la table, sur laquelle sont servis des mets recherchés et des vins de France ; des domestiques indigènes s'empressent autour de nous ; et ce mélange

Digitized by Google

de mœurs hindoues et d'usages presque européens étonne au premier abord. Nous retrouvons ici des amis anglais : M. et Mme A..., un officier français, M. D. P..., et M. C. de V... ; nous avons tous des aventures dramatiques ou amusantes à conter, aussi est-ce avec regret que nous terminons cette agréable causerie pour regagner nos appartements.

Kapurthala, le 3 février.

A trois heures, nous prenons place sur un *coach* attelé de quatre chevaux, qui nous emmène à une allure vertigineuse vers la résidence du prince. Mais la fortune sourit aux audacieux, et nous arrivons sains et saufs au palais, où nous attend le maharajah.

C'est, nous l'avons dit, le plus moderne des princes hindous et celui d'entre eux qui connaît et qui aime le mieux Paris, où il a fait plusieurs séjours. D'ailleurs, à chacun de ses passages en France, le maharajah de Kapurthala s'est gagné de réelles sympathies, et il y a laissé le souvenir d'un seigneur aimable et courtois.

« Ce que j'aime en votre pays, nous dit-il, c'est la bonne grâce de ses habitants, qui, plus encore que les charmes de la vie parisienne, justifie la réputation de votre belle capitale. Puissiez-vous emporter de Kapurthala un souvenir comparable à celui que m'a laissé Paris! »

Cette impression, nous l'éprouvons déjà : elle nous vient de l'accueil si cordial que nous trouvons ici, et

Digitized by Google

c'est alors un assaut de compliments, également sincères de part et d'autre, qui continue sur le *coach,* où le prince a pris place à mes côtés.

« Nous voyons bien rarement des Français à *Kapurthala,* me dit le maharajah, et je n'ai pas eu le plaisir de recevoir souvent de vos compatriotes depuis la visite d'une charmante princesse de nationalité française, qui, accompagnée d'amis, a fait ici un séjour de trop courte durée; nous conservons toujours l'espoir de les voir revenir. »

Et il ajoute après un temps :

« Êtes-vous jusqu'à présent satisfaite de votre voyage? »

Je réponds en toute sincérité que je suis enchantée! Et je dis l'admiration que m'inspire l'Inde, si riche en villes pittoresques et en monuments somptueux; l'Inde, où les rajahs rivalisent d'amabilité envers les étrangers, où nos peintres trouveraient d'innombrables modèles, scènes ou sites, tous éclatants de lumière et de couleur.

Et quand je lui ai décrit le combat d'animaux donné à Baroda, j'apprends, à mon plus grand étonnement, que mon interlocuteur n'a jamais assisté à pareil spectacle!

Bien que le coach passe avec rapidité, les indigènes que nous croisons ont le temps de reconnaître leur souverain et le saluent aussitôt, en se prosternant plusieurs fois. Nous sommes déjà loin que ces respectueux sujets ont encore le front dans la poussière.

Digitized by Google

Curieuse constatation : nous ne rencontrons pas un seul mendiant!

Le terrain paraît fertile; il est soigneusement cultivé, et les habitants ont l'air moins misérable que dans les contrées de la présidence de Bombay.

J'en félicite le prince, qui me répond :

« Le meilleur moyen de combattre la famine, c'est encore de développer l'agriculture. Combien d'Hindous meurent de faim sur un sol qui pourrait être fécond! »

Après avoir franchi une distance de quatre kilomètres environ, nous arrivons à un rendez-vous de chasse appelé « la Villa ». Les fils du maharajah nous y attendent avec Mlle Meillon, leur institutrice. Ces petits princes sont de charmants enfants, parlant couramment, outre l'hindoustani, l'anglais et le français. La netteté et l'esprit de leurs réponses prouvent une réelle intelligence; je complimente Mlle Meillon et surtout le maharajah, dont la fierté paternelle est bien justifiée. D'ailleurs, rien n'est négligé pour leur assurer une éducation parfaite. Dans le palais qu'ils habitent auprès de celui de leur père, ils consacrent à l'étude la plus grande partie de leur temps; ils sont également très musiciens et nous donnent une audition.

*
* *

Dans la soirée, une voiture vient nous chercher au *guest house* pour nous mener au palais, où nous sommes priés à dîner.

Digitized by Google

LES ENFANTS DE S. A. LE MAHARAJAH DE KAPURTHALA

Digitized by Google

Digitized by Google

Le salon du maharajah est orné de nombreux bibelots et des photographies de quelques célébrités parisiennes. Parmi les objets d'art, je remarque une pendule moderne, en bronze, qui a cette double qualité de marquer les heures de toutes les capitales du monde et de pouvoir se transformer au besoin en boîte à musique! En faisant le tour d'un des salons voisins, je m'arrête intriguée devant un tableau recouvert d'une draperie. Est-ce un chef-d'œuvre précieux que l'éclat du jour ou des lumières pourrait endommager? Est-ce le portrait d'un ancêtre au visage auguste et vénéré d'une maharani dont les traits doivent être dérobés aux yeux des étrangers? Est-ce enfin l'image d'un dieu devant lequel chacun se prosterne?

Je ne puis résister au désir de voir ce que recouvre la draperie, et je la soulève prudemment.

Qu'aperçois-je? Une nymphe... Et l'on m'explique que jadis le tableau se montrait sans voiles comme la jeune personne qui y est étendue! Mais les *misses* anglaises, dont la pudibonderie s'accommode assez d'une curiosité exagérée, poussèrent de tels *shoking!* en présence de cette œuvre d'art, que le maharajah résolut de couvrir le tableau d'une draperie.

A la fin de la soirée, on nous annonce une grande chasse pour le lendemain, et il est près de minuit quand nous nous séparons pour regagner le *guest house*.

Kapurthala, le 5 février.

Depuis ce matin, la pluie tombe obstinée et désespérante...

Digitized by Google

Un mot du palais nous avertit que l'expédition annoncée est remise au lendemain. Pour nous dédommager, on nous propose de patiner dans le Durbar hall, large salle ornée de colonnes. Bien que la chaleur soit intense et que le patinage ne soit pas très « couleur locale », nous nous adonnons pendant quelques instants au skating, sous les regards d'Édouard VII et de sa royale épouse, dont les portraits ont été tout récemment accrochés de chaque côté de l'entrée pour remplacer celui de la reine défunte. Si nous n'étions pas en deuil de Sa Majesté la reine, nous dit le prince, j'aurais été très heureux de vous offrir un bal dans cette salle, qui sert de *dancing hall* au besoin.

Une visite au trésor s'impose : le maharajah possède des joyaux superbes : deux diadèmes, l'un en diamants orné de perles, l'autre en émeraudes, et une épée enrichie de pierres précieuses.

De retour au palais, on nous conduit vers une tente dressée à l'ombre : tout auprès, sur une pelouse, des jeux de tennis sont organisés, et le maharajah, qui aime beaucoup ce sport, engage une partie avec M. D. P..., l'ingénieur anglais, et Daolat Ram, son secrétaire particulier. L'illusion est complète : je pourrais me croire dans l'île de Puteaux, tant ce cadre a un caractère d'intimité.

Les princesses, ayant appris mon arrivée, me font dire par Mlle Meillon qu'elles seraient heureuses de me voir. Je laisse les joueurs, et je me rends au palais, où habitent les épouses de Son Altesse. Elles sont au nombre de quatre. A l'encontre de leur sou-

Digitized by Google

verain et maître, qui s'habille souvent à l'européenne, trois d'entre elles ont conservé leur costume national; il fait d'ailleurs valoir leur beauté mieux que ne le feraient les toilettes de nos grands couturiers. Vê-

S. A. LE MAHARAJAH DE KAPURTHALA

tues de robes de satin ornées de broderies, drapées dans un châle de gaze légère dont elles ramènent l'extrémité sur leur tête, elles répondent parfaitement à l'idée que l'on se fait de ces princesses orientales. La mère du plus jeune prince est vraiment belle; originaire du Kachmir, elle a le teint à peine

Digitized by Google

bronzé; très élancée, elle possède une chevelure abondante qui encadre son visage, dont les traits ont beaucoup de douceur et de charme. Cette princesse est plus européanisée que ses compagnes: elle chasse à tir, fait de l'équitation et de la bicyclette. Elle revêt même parfois des costumes signés de nos meilleurs faiseurs. Toutes me prient de leur raconter les péripéties de mon voyage, et mon récit paraît les divertir. La princesse demi-européenne s'intéresse tout particulièrement à mes anecdotes; elle connaît plusieurs de nos amies de France et me demande de leurs nouvelles.

Les autres princesses perdraient leurs privilèges si elles n'observaient pas rigoureusement les préceptes de leur religion. Elles ont donc le plus grand respect pour la vie animale et suivent un régime scrupuleusement végétarien.

La concorde règne dans ce petit sérail hindou : point de rivalités, point de jalousies, point de ces intrigues de palais qui, en pays musulman, compliquent, tragiquement parfois, la vie conjugale. Au reste le maharajah mettrait le holà au moindre manque d'entente, mais il n'en est pas besoin : tout le monde s'estime heureux, et les enfants plus que tous les autres, au milieu d'une si nombreuse famille...

Ces princesses mènent une existence tranquille qui a toutes les apparences du bonheur. Mais quelle différence avec la vie de l'Européenne, qui pense et agit par elle-même, qui est la collaboratrice en même temps que la compagne de l'homme! L'Orientale est

Digitized by Google

contemplative, et son horizon se limite au mur de son harem. Songe-t-elle parfois que tout un monde s'agite, aime, souffre et meurt derrière la fenêtre de sa prison dorée? Non, son éducation première n'a point dégagé son esprit des puérilités ni des enfantillages. Aussi, pour quelques princesses émancipées, combien de millions de femmes hindoues sont comme retranchées de la vie, recluses dociles aux caprices du maître!

. . . . . .

Kapurthala, le 6 février.

Aujourd'hui *pig sticking*. Ce sport très en faveur aux Indes, et tout particulièrement à Kapurthala et à Sultampoor, est une chasse au sanglier dans le genre de celle qui se pratiquait autrefois en France au moyen âge.

La chasse à l'antilope, le *cheetar hunt,* ne suffit pas aux Anglais, amateurs d'exercices sportifs. Le *pig sticking* permet aux cavaliers de déployer toute leur habileté et leur science de l'équitation : les chasseurs montent des chevaux dressés et sont armés chacun d'une lance longue de six à huit pieds, munie d'une pointe en acier; des *shikaris* rabattent les sangliers, qui, ne trouvant pas d'issue, chargent les chasseurs.

Le sanglier rendu furieux devient dangereux surtout pour les chevaux, qu'il peut éventrer avec ses défenses. Toute la tactique du cavalier consiste donc à faire pivoter son cheval de manière à parer d'un coup de lance l'assaut de l'animal. L'arme reste dans



Digitized by Google

la chair comme une banderille dans le garrot du taureau. Après avoir été atteint plusieurs fois, le sanglier s'abat couvert de sang. Le cavalier se comporte en résumé comme le picador espagnol, qui évite la charge du taureau, aux applaudissements des *aficionados*. Un grand sang-froid et une connaissance parfaite du cheval sont nécessaires pour le *pig sticking*. Or, ces qualités ne sont pas l'exclusif apanage du sexe fort : je connais plusieurs de mes amies anglaises, entre autres lady W..., qui rivalisent de courage et d'adresse avec les chasseurs masculins et savent se servir de leur lance d'une main énergique et sûre. Les Hindous sont plus audacieux encore que les Européens : on en a vu qui, rejoignant au galop un sanglier, lui tranchaient la tête au passage, d'un seul coup de *tarwar*. C'est assurément le dernier mot de l'adresse et de l'audace.

Le *pig sticking* est un sport plutôt qu'une chasse. Il faut une grande habileté pour pouvoir atteindre l'animal, tout en gardant son équilibre sur un cheval souvent rebelle. Maharajahs et fonctionnaires anglais sont des passionnés de ce jeu, et certains d'entre eux pourraient en remontrer aux *picadores* des *corridas* espagnoles.

Digitized by Google

EN CHASSE DANS LA JUNGLE

## XVII

### UNE CHASSE A KAPURTHALA

Kapurthala, le 7 février.

Un messager du palais est venu nous avertir ce matin que des voitures nous conduiront dans la journée à huit milles environ de Kapurthala, d'où nous nous rendrons, en chassant, à Sultampoor pour y passer la nuit dans un campement improvisé.

A l'heure dite, nous partons avec le maharajah et son escorte. Nos bagages sont chargés sur des chariots à bœufs : le moindre défaut de pareils attelages est la lenteur, aussi n'arriveront-ils qu'à la fin de la journée.

Digitized by Google

Quand nous parvenons au rendez-vous, une quinzaine d'éléphants avec leurs *howdahs* de chasse nous attendent, alignés dans la jungle; des cavaliers vont et viennent portant les ordres, les valets se démènent avec une exubérance de paroles et de gestes tout

AU RENDEZ-VOUS DE CHASSE

**M. Daolat Ram, secrétaire du maharajah de Kapurthala, passant la revue des shikaris.**

orientale, et cet ensemble ne laisse pas d'être pittoresque.

Deux éléphants portent des *howdahs* particulièrement confortables; le maharajah prend place dans une de ces nacelles et met l'autre à ma disposition. Notre cortège se forme et s'ébranle, accompagné d'une nombreuse escorte de cavaliers et de piétons. Le prince a été avisé qu'une famille de léopards se tient dans un bois voisin; on lui a signalé également

Digitized by Google

la présence aux environs de nombreux *black-bucks,* dont nous espérons pouvoir rapporter les dépouilles à Sultampoor.

Le ciel est couvert, l'air est chargé d'une légère brume, tout nous fait présager une admirable journée de chasse. Mais cette humidité n'est pas sans incon-

DANS LA JUNGLE : LE DÉPART POUR LA CHASSE

vénients, et nous trouvons dans la jungle un terrain tellement détrempé que nos éléphants avancent fort péniblement. Ma *howdah* est une sorte de nacelle rectangulaire, à charpente de fer, recouverte d'un treillage en osier; en avant, une barre de fer, à l'aide de laquelle on se maintient en équilibre; debout de chaque côté, des coches destinées à maintenir les fusils et les carabines; devant nous, une boîte de fer où nous mettons nos cartouches. La *howdah* est fixée

Digitized by Google

sur le dos de l'animal au moyen de cordes : on s'y trouve assez bien, sauf au moment où l'éléphant agenouillé se relève.

La caravane se déploie lentement à travers la jungle ; mon éléphant va de front avec celui du maharajah, et nous avons la consigne de garder scrupuleusement notre alignement.

Le *mahout,* ou cornac, dirige l'éléphant par de simples pressions de jambes, et il est curieux de voir avec quelle docilité l'animal obéit aux commandements de son conducteur : au mot *beut,* il se couche, et se relève au cri de *mayl.*

Assise ou debout, je domine le mahout de façon suffisante pour avoir un vaste champ de tir. Si nous voulons nous arrêter ou changer de direction, nous n'avons qu'à toucher la tête du conducteur, qui comprend aussitôt et d'un geste et d'un mot fait obéir l'éléphant.

Premier incident : une compagnie de sangliers passe, mais trop loin pour que nous puissions utilement tirer. Puis une antilope traverse la ligne des chasseurs ; elle est saluée par un véritable feu de salve, s'arrête net et s'affaisse dans l'herbe. Un sanglier qui passe ensuite a le même sort, puis les victimes se succèdent et les détonations répétées font sortir de toutes parts des animaux qui fuient épouvantés.

C'est un sport extrêmement difficile que ce genre de chasse. Il s'agit en effet de tirer à balle des animaux qui bondissent, à demi dissimulés par les hautes herbes, et qui s'enfoncent à travers la jungle en se

Digitized by Google

découvrant à peine. Il faut ajuster en hâte et tirer souvent au hasard : les antilopes surtout exigent de la part du tireur une habileté exceptionnelle; elles semblent voler plutôt que courir, et c'est à peine si l'herbe paraît s'incliner sur le passage de leur troupe éperdue. Nos chasseurs parviennent cependant à en

LA LIGNE DES CHASSEURS DANS LA JUNGLE

abattre quelques-unes avec des armes à longue portée.

L'éléphant me procure de réelles distractions. Je l'observe avec une curiosité amusée, quand il monte ou descend des berges, en se servant parfois de sa trompe comme d'une cinquième jambe : avec mille précautions, il avance dans l'eau lentement, mais sûrement, comme s'il voulait en mesurer la profondeur, et quand il a regagné l'autre bord, pas un instant il ne reste inoccupé; tout en s'assurant de la solidité du terrain, il saisit des paquets d'herbe qu'il

Digitized by Google

secoue pour en faire tomber la terre : puis, lorsque la bouchée est à point, il l'engloutit lentement.

Mais comme il est vilain et comique, le pauvre gros animal, avec son crâne dénudé sur lequel se dressent quelques poils (tel l'occiput d'un vieux savant), ses oreilles larges et molles battant l'air comme des *punkas!* et sa peau plissée qui lui donne l'air de porter un vêtement trop grand pour lui.

Ces géants cessent d'être dociles quand ils devinent la présence des sangliers, dont ils ont une instinctive horreur. Pendant ces deux journées de chasse, le mien s'est à plusieurs reprises brusquement arrêté, puis, après une rapide volte-face, est parti au galop. Pendant cette course désordonnée, la sensation qu'on éprouve n'est pas des plus agréables : le roulis vous projette de tous côtés, au milieu des cartouches, des fusils et des divers objets qui s'entre-choquent et se renversent dans la *howdah*. Dans ce cas, il faut faire preuve de philosophie et attendre que l'éléphant se décide à retourner auprès de ses camarades; mais, même calmé, il demeure sous le coup de sa terreur, et ses soubresauts nerveux rendent alors le tir presque impossible. N'est-il pas extraordinaire qu'un animal aussi puissant redoute un sanglier, dont il aurait cependant raison d'un simple coup de trompe?

*
* *

La nuit tombe, les premières étoiles apparaissent, une lueur lointaine nous indique la direction de Sultampoor. Ce silence pourtant n'est pas celui de la

Digitized by Google

solitude : la jungle frémit et, sous ses herbes fléchissantes, des myriades d'animaux s'agitent, créatures faibles ou bêtes féroces, mis en présence par la lutte pour l'existence. Nos éléphants apparaissent plus énormes encore dans la pénombre, et on a l'impression de s'enfoncer dans le passé, de vivre à une

LE CAMP DE SULTAMPOOR

époque primitive au milieu de la nature préhistorique.

Il fait nuit noire quand notre caravane, dont l'aspect annonce les fatigues d'une longue marche, fait son entrée à Sultampoor. Au centre du village se trouve un rendez-vous de chasse, des tentes ont été dressées sous les palmiers autour de l'habitation. Des indigènes passent chargés de plateaux, d'autres préparent notre dîner, pendant que nos éléphants s'éloignent lentement. Les derniers rayons du soleil éclairent les groupes des chasseurs, des

Digitized by Google

soldats et des personnages de la suite du prince. Au loin, dominant le va-et-vient des serviteurs, les appels et les ordres; un son de tam-tam vient de la ville, où l'on annonce notre arrivée.

8 février.

Le maharajah nous a proposé de l'accompagner ce

LE VILLAGE DE SULTAMPOOR

matin dans la ville de Sultampoor; nous reprenons nos places sur les éléphants, et, au milieu de l'escorte d'honneur du prince, armés, non plus de carabines, mais de pacifiques parasols, nous avançons dans la principale rue, où de nombreux indigènes se groupent sur notre passage.

Très pittoresque, ce village, qui a conservé intact son cachet d'originalité orientale. Au premier plan, des groupes d'Hindous, coiffés de hauts turbans,

Digitized by Google

nous regardent avec curiosité et saluent leur souverain, qui paraît être très populaire ; çà et là, des animaux sont étendus en plein soleil. Ces murailles blanches, ces maisons cubiques, ces terrasses qu'ombragent des arbres aux silhouettes tourmentées forment un ensemble qui a conservé ce caractère indigène, ce « style », si l'on peut dire, que l'on trouve de moins en moins aux Indes. En ville, le maharajah reçoit un accueil triomphal : les habitants se pressent le long du parcours, aux fenêtres, sur les balcons, et presque sur les toits, pour acclamer le prince. Un indigène, sortant tout à coup de la foule et se jetant à genoux sur le passage du cortège, a tendu une supplique au maharajah. Celui-ci, ayant pris connaissance du placet, rassure d'un geste le solliciteur et nous fait entendre que la demande de cet homme sera favorablement accueillie.

Vers midi, nous sommes de retour au campement. Déjà les derniers préparatifs pour la chasse d'aujourd'hui sont terminés et les cavaliers n'attendent plus que le signal du départ : nos éléphants sont amenés et nous nous installons de nouveau, car le maharajah a le projet de nous faire chasser en revenant dans la direction de Kapurthala.

Nous reprenons donc notre marche en ligne, perdus dans les enchevêtrements d'une végétation exubérante. La caravane traverse des plaines marécageuses ou d'innombrables insectes tourbillonnent ; de grands oiseaux de proie, à notre approche, s'envolent à tire-d'aile. Notre fusillade d'hier a donné

Digitized by Google

l'éveil; antilopes et sangliers sont allés chercher un asile plus sûr, dans les profondeurs de la jungle.

Vers la fin de la journée, nous passons près d'un étang où vit une nombreuse colonie de canards sauvages; dès que nous approchons de la pièce d'eau, ces volatiles se donnent réciproquement l'alarme. En un clin d'œil, ils s'élèvent à une hauteur prodigieuse et se mettent à tournoyer au-dessus de nos têtes; le maharajah, qui est fort adroit, en abat plusieurs. Cette fusillade ramène la gaieté, et cette dernière journée cynégétique se termine ainsi par une chasse au canard à dos d'éléphant!

*
* *

En pleine jungle, sous une large tente, un repas a été préparé. Il semble qu'un magicien ait fait surgir de terre cette installation au milieu d'une nature aussi sauvage. C'est avec regret que nous voyons approcher l'heure de la séparation. Ce soir, en effet, nous quitterons le maharajah de Kapurthala, qui a su si bien concilier le progrès moderne avec de séculaires traditions. Après l'Inde affamée et misérable, nous avons vu l'Inde souriante et féconde, la partie privilégiée de la grande colonie anglaise.

Digitized by Google

AMRITSAR

## XVIII

### AU PAYS DES SIKHES

Lahore, le 8 février.

Nous voici à Lahore, après quatre heures de voyage. Ce nom évoque le souvenir d'un opéra-comique célèbre, et à le prononcer on imagine aisément une ville de songe, un décor de légende; quoique Lahore ne tienne pas entièrement ses promesses, cette ville n'en est pas moins curieuse. Lahore, où le maharajah de Kapurthala a bien voulu mettre sa résidence à notre disposition, est très différente des autres villes indigènes par l'aspect de ses

Digitized by Google

rues et de ses habitants. Ici, les maisons sont très hautes, avec des décorations en mosaïque et des balcons capricieusement sculptés. Les habitants ont le teint à peine bronzé, ils sont coiffés de turbans et enveloppés d'étoffes claires. Les bayadères ont la peau presque blanche, et elles ne laissent pas d'être jolies, avec leurs traits réguliers et leurs yeux sombres; elles ont le nez et les oreilles ornés de larges anneaux d'argent. De temps en temps passe un fantôme blanc dont on ne peut même pas deviner le visage : c'est une musulmane qui, au milieu de l'agitation bruyante de la rue, se hâte, silencieuse et indifférente. La plus grande partie de la population appartient à la religion sikhe, une secte très fermée dont le caractère est moins philosophique que militaire : aussi est-ce là que l'Angleterre trouve ses meilleurs soldats.

Le prophète de la religion sikhe, nommé Nanak, était une manière de révolutionnaire. Il préconisait le déisme pur, la suppression des classes sociales, c'est-à-dire la suppression des castes et le règne de l'altruisme. C'était, en somme, une doctrine séduisante et bien faite pour plaire à la masse. Mais en face des persécutions mahométanes, la secte devint une confrérie militaire : on prêchait la tolérance, l'épée à la main, et, après avoir vanté aux prisonniers les bienfaits de la charité, on leur coupait la tête sans attendre leur conversion! Ce fut un des partisans de cette sorte de féodalité qui fonda le royaume de Lahore. La plupart des chefs sikhes, tel le maharajah

Digitized by Google

de Kapurthala, sont en possession de leurs États sous la suzeraineté du roi Édouard VII. On peut dire que le loyalisme des Sikhes sauva, en 1867, l'influence anglaise dans l'Inde.

Les soldats sikhes portent martialement un uniforme à l'européenne. Ils sont instruits et « entraînés » par des officiers anglais, et, à les voir défiler en rangs serrés avec leurs fiers visages et leur allure souple, on a l'impression d'une force disciplinée et sûre. Mais il paraît que, malgré leur tempérament belliqueux, les Sikhes ne justifient pas entièrement leur réputation : pendant la campagne de Chine, notamment, ils ont été très inférieurs aux troupes européennes, et c'est une des raisons qui ont décidé l'Angleterre à ne pas faire appel à leur contingent pour renforcer les troupes de Roberts et de Kitchener.

Malgré le confort de l'habitation dans laquelle le maharajah de Kapurthala nous a offert l'hospitalité, nous ne pouvons séjourner que quelques heures à Lahore. Nous quittons bientôt la ville sikhe, non sans avoir visité très rapidement ses monuments, qui datent presque tous de l'époque mogole, et son fort, dans lequel le palais de Ranjit-Sing offre l'aspect d'une ruine mélancolique (1).

(1) Quelques salles ont été cependant épargnées par les vandales et par le temps. Elles sont curieusement lambrissées de briques émaillées. La vaste galerie du rez-de-chaussée est occupée par un musée d'artillerie où des spécimens de l'antique armurerie hindoue voisinent avec des étendards pris à l'ennemi. Pareil musée est bien à sa place au milieu de la belliqueuse population sikhe.

Digitized by Google

*
* *

Le lendemain nous étions à Peshawur, sur cette terrible frontière afghane que nul ne pouvait jadis approcher sans risquer la mort : les plus intrépides voyageurs devaient s'arrêter au pied de la haute chaîne de Pir Pandjal, couronnée de glaciers, formidable barrière qui protège plus efficacement le Kachmir que la muraille de Chine ne défend l'empire du Fils du Ciel. De Peshawur, nous redescendons à Amritsar, la cité sainte des Sikhes, située à 40 kilomètres de Lahore.

Cette ville, entourée de bastions, renferme entre ses murs crénelés une population qui dépasse 140,000 habitants. Les bazars offrent un coup d'œil animé, surtout dans le quartier où l'on fabrique les fameux châles de Kachmir.

C'est dans cette cité, au centre du lac de l'Immortalité, l'Amrita-Sara, que s'élève le temple de marbre et d'or construit au XVI[e] siècle. Autour de l'édifice, des fidèles viennent chaque jour se plonger dans les eaux sacrées, afin de purifier leur âme. Ici tout est marbre blanc : le pourtour de la pièce d'eau, l'escalier et la chaussée qui donnent accès au temple lui-même. On nous oblige à quitter nos souliers et à chausser des sandales pour pénétrer dans le sanctuaire. Quel éblouissement que cette basilique hindoue dont les portes sont en argent, les plafonds et les dômes revêtus de plaques d'or, avec des ornements en bronze

Digitized by Google

doré, les parois incrustées de mosaïque et de pierres précieuses. Sous un dais de soie repose le livre sacré, qu'on adore avec ferveur, mais qu'on ne feuillette guère, car il est couvert de lourdes draperies. De nombreux prêtres et fidèles sont accroupis sur les dalles de marbre et, sans se lasser, psalmodient des

LE TEMPLE D'AMRITSAR SUR LE LAC DE L'IMMORTALITÉ

prières, entrecoupant les versets de chants monotones. Aux portes du temple, une quantité de mendiants offrent un spectacle de misère qui contraste avec ce sanctuaire où l'art hindou s'est uni à la religion pour faire excuser, semble-t-il, ses prodigalités. Mais, demandera-t-on, comment un pareil temple a-t-il pu échapper aux nombreuses révolutions qui ont désolé ce pays? Comment, dans cette contrée où l'extrême richesse coudoie l'extrême misère, des foules



Digitized by Google

affamées ne se sont-elles pas emparées de cet or, de ces émeraudes, de ces millions étalés? La réponse est facile à qui connaît les populations superstitieuses, comme le sont toutes celles de l'Orient sans exception. Elles ignorent le frein sévère de la morale, mais elles ont, en revanche, la règle imposée par la religion naturelle : les crimes les plus inouïs sont fréquents dans ces contrées, mais on peut affirmer que le sacrilège y est inconnu, sauf quelques cas extrêmement rares. Le brigand y regarde à dix fois avant de toucher à l'idole; et c'est ainsi que l'Inde meurt de faim au pied de ses temples d'or! Le fakir misérable auquel on ménage le pain ne pense pas à profaner le temple où des richesses incalculables reposent sous la poussière des années. Le jour où le scepticisme aura conquis le monde, la vieille terre de Brahma sera le dernier refuge de la foi : l'idole qui payerait la rançon d'une ville est en sécurité au milieu de populations qui manquent de tout. Quel exemple de renoncement, d'abnégation religieuse!

Et ces Sikhes, qui, sous le drapeau anglais, sont prêts à tous les pillages, s'inclinent devant les dieux qu'ont adorés leurs pères!

Digitized by Google

AGRA : LE TAJ

## XIX

### LE TOMBEAU D'UNE FAVORITE

Agra, le 10 février.

Il est cinq heures du soir quand nous arrivons à Agra. Au loin s'étend un panorama de dômes et de minarets, dominé par le Taj.

Les Italiens disent : « Voir Naples et mourir! » les Hindous affirment qu'Agra est la merveille du monde. Elle est bien, en tout cas, le joyau de l'Inde, grâce à ce Taj dont la beauté dépasse, à leur avis, celle de l'Alhambra, de Saint-Pierre de Rome. C'est un mausolée élevé au XVII[e] siècle par l'empereur mogol Shah-Jehan à la mémoire de sa favorite, la bégum mumtaz Mahal. Cet édifice tout en marbre blanc,

Digitized by Google

qui a coûté vingt-deux années de travail à vingt mille ouvriers, érige vers le ciel, à 260 pieds de hauteur, son dôme éblouissant, chef-d'œuvre de l'art hindou.

Quelle devait être la passion de celui qui le fit construire pour celle en souvenir de qui il a été édifié! Mais ni le faste des funérailles ni la splendeur des mausolées n'atténuent la douleur de la séparation, et Shah-Jehan devait être aussi tristement isolé au pied de ce monument que le pauvre homme agenouillé devant la plus humble sépulture.

Le Taj mire sa coupole dans la Jummah sacrée; ses façades sont couvertes d'incrustations de marbre reproduisant en entier les versets du Coran.

Sous une coupole se trouvent les sarcophages de Shah-Jehan et de sa sultane favorite. On ne peut se lasser d'admirer la balustrade qui les entoure, véritable dentelle en marbre cristallin. Cette partie du Taj est particulièrement ornée, les artistes y ont prodigué le jaspe, le lapis-lazuli, le cristal de roche, les pierreries les plus précieuses. Un écho poétique veille sous cette coupole : la légende veut que ce soit la voix de la princesse disparue. Les restes du shah et de la sultane reposent dans un souterrain où ne pénètre qu'une lumière mystérieuse. Sur les tombeaux, des étoffes sont drapées, jonchées de fleurs dont les parfums flottent dans l'atmosphère.

*
* *

Non loin de là, se trouve le fort. Après avoir traversé des casernes tout européennes, nous arrivons

Digitized by Google

par un chemin dallé à une cour qui servait autrefois de carrousel; à côté, le Dewani-Am; on nous montre un énorme bloc de marbre où l'empereur rendait la justice. Nous parcourons le *keusach,* ou chambre à coucher de Shah-Jehan; les bains royaux, dont les parois sont recouvertes d'une infinité de petits miroirs, où des niches sont aménagées pour recevoir des lampes; le *zenana*, salle réservée aux femmes, d'où l'on embrasse un joli panorama. Mais la merveille du fort, c'est la *Moti Musjid,* ou Mosquée des Perles : construit en marbre blanc, cet édifice est d'une grande simplicité, tout imprégné d'une poésie mystique qui étonne même les profanes.

Demain, nous quitterons Agra, mais à mes yeux flottera longtemps le mirage de ses palais, de ses mosquées, de ce Taj dont l'art a fait le sanctuaire de l'amour plutôt que l'asile de la mort.

Digitized by Google

LE FORT DE GWALIOR

## XX

### CHASSE AU TIGRE ET AU NILGAU

Gwalior, le 12 février.

Partis d'*Agra Port Station* par l'*Indian Midland railway*, pour nous rendre à l'invitation du maharajah de Gwalior, qui doit organiser plusieurs chasses à notre intention, nous atteignons Dholpur dans la matinée. A partir de cette station, le pays se trans-

Digitized by Google

forme, devient accidenté, et le chemin de fer longe de profonds ravins : cette région montagneuse et sauvage est peuplée de panthères.

A cinq heures, nous arrivons à Gwalior, chef-lieu de l'État du maharajah Scindia. Un aide de camp nous apporte à la gare les souhaits de bienvenue du prince et nous conduit au *guest house*, installation destinée aux hôtes du maharajah.

De ma fenêtre, j'aperçois l'ancienne cité de Gwalior, située au sommet d'un rocher escarpé : les ruines s'étendent au loin, et sur un espace de plusieurs kilomètres ce ne sont que des monceaux de décombres. Quelques monuments ont été épargnés, derniers vestiges d'une splendeur à jamais disparue. La ville moderne est resserrée contre le rocher par la rivière et protégée par une forteresse. Le jeune maharajah a délaissé le palais en ruine de ses aïeux, résidence dont certaines parties remontent au XVI^e^ siècle ; il a fait édifier, dans la ville moderne, une habitation qui couvre une immense superficie. Accompagnés de l'aide de camp, nous nous rendons, dès notre arrivée, à ce palais, qui peut être classé parmi les plus belles demeures de l'Inde. C'est une construction moderne de grandes dimensions, formant un quadrilatère avec cour intérieure, et dans la décoration de laquelle je démêle des motifs Louis XVI curieusement « démarqués » par la fantaisie des artistes hindous. Nous traversons une porte monumentale, puis notre voiture stoppe à l'entrée du hall, où deux escaliers conduisent au *Durbar hall*, qui sert de salon de récep-

Digitized by Google

tion. C'est dans ce cadre très moderne qu'apparaît le souverain de Gwalior.

Il n'a que vingt-quatre ans, sa physionomie est avenante, et il parle l'anglais à merveille. Après s'être intéressé à notre voyage, il me demande des nouvelles du maharajah de Kapurthala.

« C'est un de mes meilleurs amis, nous dit-il, nous voisinons quelquefois, et, sans les soucis de nos occupations, nous nous rencontrerions plus souvent encore. »

Le cadet des souverains hindous a déjà acquis une véritable réputation d'administrateur, et il est fort bien en cour auprès du vice-roi. Mais entre ses nombreuses qualités il en est une surtout qui plaît au gouvernement anglais : *il n'est pas encore allé en Europe*.

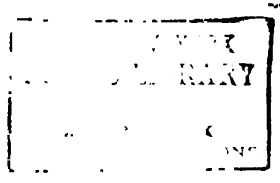
Or, les rajahs aiment beaucoup à se rendre en Europe, car notre civilisation les séduit et nos grandes capitales ont pour eux de vifs attraits. Aussi le jeune maharajah de Gwalior se promet-il d'aller bientôt s'initier aux plaisirs de la vie londonienne! Et lord Curzon aura beau faire, Londres et Paris fêteront quelque jour ce prince de vingt-quatre ans, qui a tout pour y réussir.

Le jour même de notre arrivée, je recevais du maharajah une invitation à dîner, formulée sur une carte d'un genre tout moderne : la vue de ce simple carré de bristol aurait suffi à nous apprendre, si nous ne l'avions su déjà, que le seigneur de l'endroit avait adopté les usages européens. Mais un maharajah ne

Digitized by Google

S. A. LE MAHARAJAH SCINDIA DE GWALIOR

Digitized by Google



Digitized by Google

peut se libérer complètement des us et coutumes de son pays : c'est ainsi qu'il n'a pu nous faire lui-même les honneurs de sa table, sa religion lui interdisant de prendre un repas en compagnie d'Européens.

Les dîners se donnent toujours dans le vaste hall attenant à la salle des fêtes; ce hall est orné de colonnes de marbre blanc et de lustres en cristal dont la lumière vive fait valoir la richesse des tapis et des mosaïques.

Le maharajah revient au dessert et accepte une coupe de champagne que lui offre le résident : des toasts nombreux sont portés, après lesquels Européens et Hindous rivalisent d'entrain pour faire honneur aux liqueurs d'Occident, aux cigares des Philippines ou de la Havane (1). Plusieurs femmes d'officiers avaient été conviées; elles sont aimables et rivalisent d'entrain. Le soleil de l'Inde leur a brûlé l'épiderme : leur visage est plus hâlé, plus écarlate que celui d'un fermier de la Beauce. Mais le décolletage devrait être interdit à ces victimes de Phébus : le hâle s'arrête, en effet, brusquement à la naissance du cou, et il semble qu'elles portent un masque, qu'elles se soient grimées pour jouer un rôle dans une pièce de Peaux-Rouges! J'imagine que si l'on trouvait un produit combattant victorieusement les rayons du soleil hindou, les Anglaises de Gwalior et d'ailleurs

(1) Le menu consistait en viandes rôties, jambes de sanglier, poitrines de chevreau, ragoûts et curry ; quelques-uns de ces plats pourraient figurer d'une façon honorable sur une table d'Europe. Les grains grillés, fruits et sucreries couvraient une douzaine de plateaux.

Digitized by Google

lui feraient un accueil enthousiaste! Leurs maris sont passés du blanc au rouge, puis du rouge au noir.

Malgré la bonne grâce des convives, le dîner m'a paru terriblement long. Cette impression ne s'est dissipée qu'à notre retour au salon; l'entrain et l'exubérance du jeune prince y ont sans doute contribué, et aussi cette nouvelle intéressante : un fonctionnaire de la cour vient avertir le maharajah qu'un tigre a été vu à quelques milles de Gwalior; une chèvre a même été dévorée la nuit précédente.

« De qui tenez-vous cette nouvelle? demande le maharajah.

— D'un *shikari* qui est venu tout exprès au palais pour nous l'apprendre.

— C'est bien extraordinaire! les tigres n'approchent guère des villes pendant l'hiver. Et pourtant, nous dit le maharajah, aujourd'hui même, j'ai tué un de ces fauves. — Je ne vous cacherai pas, continue-t-il, que j'aime à poursuivre les tigres dans la jungle. En Europe, on élève des faisans en prévision des chasses. Eh bien, nous avons ici un parc aux tigres pour y attirer et y retenir les animaux en leur donnant en pâture des chèvres vivantes. Je chasse de préférence à pied quand je poursuis le « seigneur », ainsi que nous appelons le fauve. — Donc on m'avait, comme ce soir, annoncé la présence d'un tigre dans les environs : quelques officiers et moi, nous nous lançons sur ses traces. Nous avançons prudemment au milieu des broussailles : çà

Digitized by Google

et là, des herbes brisées nous indiquent la piste du fauve, et des empreintes nous démontrent qu'il s'agit d'un tigre de belle taille. Tout à coup, au moment où nous nous y attendions le moins, l'animal bondit d'un massif et tombe en arrêt devant moi. Le hasard me favorise; j'épaule, je vise, je tire, tout cela en un instant très court, et l'animal tombe. »

Le prince ajoute en riant :

« Mes compagnons étaient assez désappointés; aussi ai-je donné la peau de ma victime au colonel du régiment. En tout cas, permettez-moi de vous inviter à assister à la chasse de demain. J'espère bien que nous pourrons inscrire encore un tigre au tableau. »

*
* *

Gwalior, le 13 février.

Ce matin, dès la première heure, nous sommes au rendez-vous. De nombreux *shikaris* ont été enrôlés; ce sont des chasseurs professionnels dont le courage est extraordinaire; on les voit traquer les fauves avec, pour toute arme, un bâton à la main!

Pour trouver les traces du tigre qu'on nous a signalé, les shikaris franchissent des fourrés d'épines, courent à travers des broussailles où rampent des reptiles et se lancent à l'eau délibérément!

Je suis les péripéties de cette battue avec anxiété du haut de mon éléphant. Lentement, nous avançons à travers la jungle, quand tout à coup nos éléphants

Digitized by Google

s'arrêtent en donnant les signes d'une vive inquiétude. Le terrain est tellement accidenté qu'il est difficile de voir le sol à cent mètres devant soi. Enfin, nos montures se décident à repartir et, quand nous atteignons le sommet d'une éminence, nous comprenons leur effroi : dévoré, un buffle gît sur le sol !

Il est décidé qu'on s'arrêtera en cet endroit, le tigre, selon toute probabilité, devant revenir pour achever son sanglant repas. Les dispositions sont prises et nous nous installons sur des affûts placés dans les arbres, tandis que les *shikaris* rabatteurs sont envoyés dans la forêt. La nuit tombe rapidement. Un grand silence pèse sur la jungle ; le moindre bruissement de feuillage nous fait tressaillir : d'un instant à l'autre, nous nous attendons à voir apparaître le tigre, qui doit rôder aux alentours.

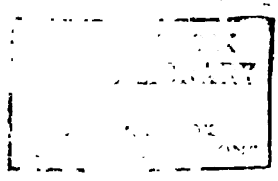
Des ombres glissent silencieusement près du cadavre étendu : ce sont des chacals qui viennent prélever leur part du festin, mais ils pressentent un vague danger, car, après quelques allées et venues, ils disparaissent. Maintenant l'ombre s'épaissit : les premières étoiles scintillent dans le ciel blafard. D'un arbre voisin, un *shikari* nous fait signe, et au même instant un léger craquement se fait entendre dans les broussailles. C'est le tigre. En vain cherchons-nous à distinguer sa silhouette ! L'ombre paraît plus opaque que jamais ! A tout hasard, nous tirons simultanément dans les fourrés ; les détonations sèches déchirent l'air, puis plus rien !

Le tigre a dû s'échapper. Les *shikaris* descendent

Digitized by Google

TÊTE D'ANTILOPE

Digitized by Google



Digitized by Google

de leurs postes et se mettent à sa poursuite accompagnés des chasseurs et de plusieurs officiers anglais.

Je me rappellerai longtemps ces mortelles heures d'attente dans la forêt pendant lesquelles pas une parole ne fut échangée.

Notre patience ne devait pas être récompensée. Le tigre était blessé, paraît-il, mais nous dûmes rentrer à Gwalior sans sa dépouille, en tremblant de fièvre et de froid. Nous ne pûmes même pas nous dédommager en tirant l'antilope; la tradition veut que, lorsqu'on poursuit le fauve, on épargne les autres habitants de la jungle. Mais les félins deviennent de plus en plus rares aux Indes; déjà, à l'époque où le prince Henri d'Orléans fit son expédition au Népaul, les chasseurs durent faire preuve de la plus grande persévérance pour poursuivre le tigre à travers la jungle. Il faut, pour réussir, se résigner à mener la vie de camp, à faire des stations prolongées à l'affût dans les herbes humides ou dans la brume froide de la nuit.

15 février.

Il est cinq heures du matin quand nous nous mettons de nouveau en route pour franchir les quatre milles qui nous séparent du rendez-vous. Une brume bleuâtre couvre la jungle et estompe l'horizon; une pluie fine tombe, obsédante. Le paysage n'a plus rien de tropical; il fait même froid, et les rabatteurs nous attendent, enveloppés de couvertures de laine.

Ayant pris place sur des éléphants, lentement, en



Digitized by Google

file indienne, nous avançons à travers les broussailles. Aucun de nous n'espère loger une balle, mais les indigènes nous rassurent par ordre du maharajah, des précautions minutieuses ont été prises pour rendre notre chasse fructueuse; les *shikaris* font des battues depuis plusieurs jours et les *blue bulls* foisonnent aux alentours.

Le *nilgau,* que les Anglais appellent aussi *blue bull,* ce qui signifie « bœuf bleu », est beaucoup plus grand que le cerf d'Europe, sa robe est d'un gris perle qui prend parfois des tonalités bleuâtres; sa tête allongée, aux grands yeux éveillés, et légèrement bombée comme celle d'un bœuf, est ornée de deux cornes acérées presque droites, qui atteignent rarement plus de 30 centimètres de longueur. Le Jardin des Plantes de Paris possède un spécimen de cette race d'antilope, animal extrêmement farouche et que l'on ne tue avec quelque chance que si l'on se trouve dissimulé. Aux abois, le *nilgau* devient dangereux : lorsqu'il se voit cerné de toutes parts, il charge avec fureur, et le chasseur surpris par la ruée d'un troupeau est fatalement renversé.

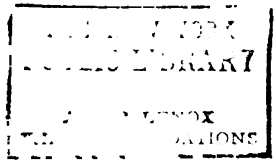
Depuis quelques instants, nous entendons les cris des *shikaris,* et tout à coup la plaine, déserte il n'y a qu'un instant, est envahie par les *nilgaus,* dont la fuite éperdue vient se heurter au cercle des rabatteurs; ils se sauvent en bondissant avec une extraordinaire légèreté.

Le pays où nous chassons est tout différent des environs de Kapurthala et de Baroda; ici, le terrain

Digitized by Google

TÊTE DE NILGAU : BLUE BULL

Digitized by Google




Digitized by Google

est rocailleux et accidenté, aussi les éléphants n'avancent-ils que lentement à travers mille obstacles ; sous leurs pieds, les herbes s'écrasent avec un bruit sec et les arbrisseaux se brisent net. Nous nous enfonçons parfois dans des terrains sablonneux couverts d'une herbe serrée qui monte jusqu'à trois mètres de hauteur et d'où s'envolent lourdement, à notre approche, des paons au plumage multicolore.

Traqués de toutes parts, ayant fait plusieurs fois le tour du cercle et cherché vainement une issue, les nilgaus se groupent maintenant pour employer leur suprême ressource, la charge. Mais cette manœuvre leur est fatale : une pluie de balles les accueille. J'en vois un qui, frappé à la tête, s'arrête court, tremble sur ses jambes minces et tombe lourdement.

Bientôt, toute la troupe passe devant nous, véritable ouragan que la fusillade arrête à peine. Je vise le nilgau qui charge en tête de l'escadron : l'animal est blessé, mais il continue sa course affolée, et c'est la balle de mon voisin, l'aide de camp du maharajah, qui le fait rouler à terre.

A la fin de l'expédition, quatre de ces antilopes géantes, percées de balles expansives, gisent étendues dans l'herbe haute, leurs grands yeux révulsés, et il y a du sang sur leur toison azurée.

L'heure est venue de rentrer à Gwalior, et ce retour de chasse ne manque pas de caractère : précédés d'hommes qui brandissent des torches, nous avançons dans la jungle. Au loin, de temps à autre, retentit l'appel du tigre ou du chacal. Les éléphants

Digitized by Google

marchent de front, édifices mouvants qu'encadrent des piétons et des cavaliers; sur des chariots à bœufs sont étendus les nilgaus; et, dans le décor majestueux de ce crépuscule oriental, nous devons ressembler aux chasseurs antiques qui, après une longue expédition à travers les forêts vierges, rentraient triomphalement au camp de la tribu.

Gwalior, le 16 février.

Le maharajah à mis à notre disposition plusieurs éléphants pour nous conduire au fort, un des meilleurs ouvrages d'art militaire que possède l'Inde.

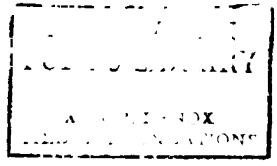
Il est situé sur un énorme rocher à pic, au sommet duquel nous arrivons par des rampes détournées et escarpées que seuls les éléphants peuvent gravir : ces animaux sont d'une telle prudence et font preuve de tant d'adresse qu'avec eux aucun danger n'est à redouter.

La principale attraction du fort est la vue merveilleuse que l'on découvre de sa terrasse. En dehors du *Man Sing Palace,* dont les décorations intérieures, émaillées de bleu, vert et or, sont assez bien conservées, les ruines les plus intéressantes du fort sont les vestiges de temples hindous et les Rock, sculptures qui passent pour uniques dans le nord des Indes, tant par leur nombre que par leurs dimensions. Taillées à même le rocher, sous les murs de la forteresse, elles sont presque inaccessibles et les idoles qu'elles représentent n'ont pas moins de dix mètres de hauteur. Partout dans l'Inde des monu-

Digitized by Google

RETOUR A GWALIOR APRÈS LA CHASSE

Digitized by Google



Digitized by Google

ments prodigieux, par le travail qu'ils ont coûté ou par la richesse de leurs matériaux, rappellent la croyance si profondément déiste de la vieille terre de Bouddha et de Brahma. Les rites n'ont pas changé depuis des siècles : d'innombrables générations ont répété ces prières qui, aujourd'hui encore, s'envolent vers les voûtes des pagodes à l'adresse des dieux farouches ou cléments.

Au retour, la descente me paraît encore plus rapide, nous sommes obligés de faire de l'équilibre sur notre *hofdah,* simple coussin duquel on glisse à chaque mouvement de l'éléphant.

Cette excursion m'a donné une nouvelle occasion de remarquer l'habileté avec laquelle les mahouts conduisent les éléphants et le soin qu'ils prennent de leurs bêtes ; c'est ainsi qu'avant le départ ils ne manquent jamais de leur donner à boire : l'éléphant aspire avec sa trompe l'eau d'un récipient, et de temps en temps il s'asperge lui-même pour se rafraîchir.

En dépit des mesures de protection, trop tardivement prises d'ailleurs, la race s'appauvrit de jour en jour. Plusieurs espèces d'éléphants sont représentées aux Indes. On peut les grouper en trois classes : les *roomeriahs,* les *dwasalas* et les *murgas*. On n'est pas encore parvenu à les domestiquer au point de vue de la reproduction ; aussi l'éléphant mort ne peut-il être remplacé que par un animal capturé à l'état sauvage. On conçoit que dans ces conditions l'avenir de la race soit très menacé. Le prix d'un éléphant varie entre

Digitized by Google

3 et 4,000 francs; s'il est destiné à la chasse, l'animal a une valeur plus grande, selon son éducation et son savoir-faire : on a vu des éléphants remarquablement dressés atteindre le prix de 20,000 francs. On choisit de préférence pour la chasse les éléphants qui ont un caractère docile et on leur adjoint deux serviteurs : le *mate,* sorte de garçon d'écurie qui se charge des travaux matériels, et le *mahout,* qui a la mission de conduire et de châtier. On trouve difficilement un bon *mahout :* cet « automédon » indigène doit pouvoir soigner efficacement sa monture, qui ne supporterait pas les soins d'un autre. Or, l'éléphant, en dépit de sa forte taille, ne laisse pas d'avoir la santé fort délicate : fatigué, il souffre de la fièvre et ses pieds deviennent d'une sensibilité extrême. Croirait-on que la hauteur totale de l'animal n'est égale qu'à deux fois la circonférence de son pied; c'est assez dire qu'il lui est bien difficile d'éviter tous les cailloux dont les chemins sont parsemés. Un exemple de la sensibilité des éléphants se trouve dans une anecdote connue aux Indes et que raconte ainsi le prince Henri d'Orléans dans un de ses intéressants ouvrages :

« C'était il y a une vingtaine d'années, dans le Mysore. Un mâle solitaire était signalé comme causant de grands dommages; il était armé d'une formidable paire de défenses et personne ne se souciait de l'approcher. Survient un petit métis d'assez chétive apparence : « N'est-ce que cela? s'écrie-t-il; « pour cent roupies, je vous livre l'animal les pieds « liés. » On convient du prix tout en raillant le petit

Digitized by Google

homme; celui-ci, à l'étonnement général, ne parle ni de batteurs ni de cordes, encore moins de fosses. Il se contente d'aller chez un marchand de ferraille et de lui acheter une poignée de chevaux de frise. Il en remplit un panier, et, ainsi muni, il part pour le bois où se tient le dangereux animal. Celui-ci, à la vue de l'homme, se met en mesure de le charger. Le métis ne perd pas son sang-froid et lance à terre une poignée de chevaux de frise. L'éléphant passe dessus, se les enfonce dans les pieds, rugit de douleur et, après de vains efforts pour avancer, chancelle et tombe... »

Cette anecdote donne une idée exacte de la faiblesse de l'éléphant devant la douleur.

Au premier examen, il semble que le chasseur installé dans la *howdah* ne coure aucun danger : il se trouve, il est vrai, dans une sorte de forteresse mouvante, mais s'il est plus en sécurité que le piéton, il n'est pas complètement à l'abri. L'éléphant est pris parfois d'épouvante subite, le *mahout* est alors impuissant à le rassurer : l'éléphant s'emballe et se lance à corps perdu dans la jungle. A Kapurthala, j'ai fait cette désagréable expérience, et j'ai conté précédemment comment mon éléphant, ayant à maintes reprises fait volte-face en présence d'un sanglier, fut très difficilement calmé par le *mahout*.

Le tigre traqué s'élance parfois sur l'éléphant; il n'atteint pas le chasseur, mais ses crocs s'implantent dans la chair de l'animal, qui s'enfuit désespérément. Une aventure de ce genre est arrivée au marquis de

Digitized by Google

Morès alors qu'il chassait au Népaul avec le prince Henri d'Orléans; effrayé par un tigre, son éléphant s'était jeté au grand galop dans la broussaille; en un instant, la *howdah* s'était brisée et M. de Morès allait être projeté sur le sol, quand l'éléphant buta, fort heureusement, contre un arbre.

Sur l'éléphant, on peut s'aventurer dans les pays accidentés; l'animal fraie la route tout en marchant d'un pas rapide. Un arbre barre-t-il le passage, il appuie son large front contre le gêneur et le brise net. Quant aux lianes, il les fauche véritablement avec sa trompe. Mais l'éléphant ne prend cette peine que s'il ne peut tourner l'obstacle ; il a horreur du travail superflu. Cet animal est aussi aux Indes un indispensable figurant dans les cortèges des princes ou des dieux. Couvert de draperies brodées d'or, surmonté de tourelles sculptées, entouré de cavaliers et de piétons, l'éléphant rappelle les fastes de l'antiquité légendaire, et, à le voir passer, majestueux et lourd, au milieu de la foule bigarrée, on songe à la lointaine époque de Xerxès ou encore de la reine de Saba.

Digitized by Google

## XXI

### UNE AVENTURE TRAGI-COMIQUE

Gwalior, le 17 février.

Une installation spéciale nous permet d'être indépendants dans le palais que le maharajah met à la disposition de ses hôtes, car, bien que Gwalior soit la capitale d'un État très important, les touristes n'y trouvent pas la plus petite hôtellerie. Comme à Kapur-

Digitized by Google

thala et à Baroda, un nombreux personnel indigène assure le service de ce caravansérail.

Au rez-de-chaussée, plusieurs hôtes du prince, parmi lesquels miss M..., quelques officiers et touristes, prennent leurs repas en commun. Et c'est dans le palais un amusant va-et-vient d'Européens et d'indigènes.

Un jour, entre dans ce cénacle une vieille miss anglaise que des lettres de personnages influents avaient recommandée à la bienveillance du prince. Qui se fût douté que cette respectable personne devait être l'héroïne d'une aventure *shocking* dont un librettiste avisé pourrait faire une opérette fort divertissante?

Cette miss Helyett, aussi rigoriste que celle d'Audran, était venue à Gwalior dans l'espoir que ses talents de peintre y seraient appréciés : elle avait des tableaux à vendre et comptait bien aussi recevoir quelques fructueuses commandes de la part des richissimes Hindous. Elle organisa donc autour de sa personne et de ses œuvres une savante publicité.

Bientôt, il n'est bruit à Gwalior que de l'artiste britannique, mais un singulier quiproquo se fait à son sujet dans l'esprit des indigènes. Ceux-ci se moquent de la peinture comme de leur premier turban; mais ils sont très amateurs du beau sexe : sa petite réclame aidant, la respectable miss ne tarde pas à soulever une curiosité générale, mais d'un genre tout spécial; elle fait l'objet de toutes les conversations et les Hindous

Digitized by Google

propagent sur son compte les propos les plus fantaisistes.

Conséquence logique : des lettres d'indigènes affluent chez elle ! Elles sont écrites en hindoustani, et les *ayas* (servantes) auxquelles l'Anglaise demande des éclaircissements ne traduisent qu'à moitié — et encore ! — les phrases pressantes des don Juan enturbannés. Une de ces lettres était, paraît-il, conçue en ces termes :

« J'ai un grand désir de vous voir ; veuillez m'écrire si je puis me présenter chez vous dans la matinée. »

« Cette fois, se dit-elle, je tiens mon amateur sérieux ! » et elle lui fixa aussitôt un rendez-vous pour le lendemain.

Sa réponse à peine remise, elle recevait du séducteur une magnifique corbeille de fruits. Et tout en se récriant sur l'amabilité de son correspondant inconnu, la brave miss ne pouvait s'empêcher de sourire à l'idée qu'elle allait entrer en affaires avec un mécène aussi généreux. Allons ! il y aurait encore de beaux jours pour la peinture anglaise !

L'entrevue du lendemain fut épique. Le pseudo-amateur d'art, le mécène rêvé, était un homme vulgaire, qui regarda — Dieu sait avec quelle indifférence ! — les tableaux dont l'artiste lui vantait en vain la qualité ; et celle-ci de se demander avec inquiétude : « *Bless me!* Ne goûterait-il pas ma peinture ? »

Cependant, le visiteur se mettait en frais de galanterie ; et la digne sujette de Sa Majesté Britannique

Digitized by Google

dut se convaincre que le riche Hindou prétendait la traiter comme une simple bayadère!

Vous entendez d'ici les cris perçants de la malheureuse artiste, dont les illusions s'écroulaient ainsi tout à coup! La police accourt, l'indigène est arrêté et conduit en prison, mains enchaînées, tandis que l'Anglaise se remet à grand'peine de l'aventure.

Au tribunal, où l'affaire vient demain, la « victime » devra — nouveau supplice — exposer ses griefs en public, devant le juge, un de ses compatriotes, que l'aventure doit bien amuser.

Et malgré le dédommagement... judiciaire, gageons que la pauvre artiste leur gardera une sérieuse dent, à tous ces Hindous qui prisent si peu ses chefs-d'œuvre, et qu'elle ne tardera pas à quitter Gwalior pour un pays où l'on soit moins exposé aux jeux de l'amour et du hasard!

Gwalior, le 25 février.

Depuis quelques jours, je n'ai pu, comme j'en avais pris l'habitude, écrire mes notes de voyage, et c'est bien involontairement que j'ai interrompu cette série de lettres écrites en cours de route. L'explication de ce silence prolongé, c'est que j'ai dû, comme tant d'autres voyageurs, payer mon tribut à la fièvre qui sévit dans ces régions.

J'aurais voulu, quand même, envoyer aux miens, à travers les continents et les mers, ces pages griffonnées à la hâte sous l'impression de spectacles inoubliables. Ces lettres, quand elles sont parties, je me

Digitized by Google

plais à les suivre par la pensée dans la longue traversée qu'elles ont à faire avant de parvenir à leur adresse.

Parfois même, je les envoie parce qu'elles vont vers ceux dont je m'éloigne de plus en plus. Et c'est ainsi que les plaisirs du voyage sont gâtés souvent par des nostalgies intermittentes contre lesquelles on ne peut toujours se défendre.

Voici une semaine que je suis alitée à Gwalior. Le temps est d'ailleurs des plus défavorables ; la saison des pluies est proche, et depuis quelques jours nous en avons la preuve : ce sont des averses continuelles, des ondées diluviennes qui voilent comme d'une brume le paysage tropical, hier encore éclatant sous le chaud soleil, et rendent le climat malsain.

Un jour, le maharajah me fait envoyer un médecin indigène. Pendant que le disciple d'Hippocrate me salue, à son entrée, de quatre ou cinq révérences, j'ai le temps de l'examiner : il a cet air à la fois sérieux et plaisant des médecins de Molière, et, bien certainement, il n'est pas plus versé que le docteur Purgon dans l'art de guérir ; cela ne l'empêche pas d'ailleurs de se composer un visage qui voudrait avoir l'air convaincu ! Il s'approche, me regarde, et ne tarde pas à se retirer sans prononcer un seul mot, mais en faisant de grands gestes de découragement. Heureusement, son diagnostic ne m'émeut guère, et je garde toute ma quiétude. Le lendemain, bien que j'eusse donné l'ordre d'éconduire ce médecin fantaisiste, il revient, muni cette fois d'une petite boîte contenant l'on-



Digitized by Google

guent magique qui, selon la légende populaire, chasse les démons de la fièvre. En tout cas, cet onguent se présente sous la forme d'une poussière grisâtre que le médecin veut à tout prix m'étendre sur le front; devant ma résistance, il se retire en débitant de longues phrases en hindoustani, auxquelles je ne comprends rien.

Dans la soirée on m'envoie un médecin anglais plein de « respectability ». Le régime qu'il m'ordonne est loin de me réjouir.

« Il vous faudra renoncer à chasser à Gwalior, me dit-il; le mieux sera même de changer d'air, de quitter cette région. » Je me promettais de faire encore quelques parties de chasse, la saison devenant favorable; il faudra renoncer à tout cela...

Je me résigne en pensant que je subis le sort de bien des Européens qui ont passé de longues journées à chasser dans la jungle, où tout concourt d'ailleurs à ébranler la santé : le soleil brûlant, l'air humide et chaud, l'eau malsaine, les piqûres d'insectes, l'évaporation des miasmes délétères que l'on respire à l'heure matinale où l'on se met en route pour gagner le rendez-vous de chasse. A l'aube, il fait si froid qu'il m'est arrivé de m'envelopper de fourrures; dès que le soleil paraît, on se découvre, mais lentement et progressivement jusqu'à midi, moment où l'on peut à peine supporter un léger costume de khaki. A la fin de la journée, il faut recommencer à porter des couvertures et des fourrures. De pareils changements de température ont vite raison des santés les plus robustes. Bizarre

Digitized by Google

contraste, les Hindous sont aussi éprouvés sous notre climat que nous-mêmes sous le leur : les rajahs m'ont souvent dit qu'ils subissaient des attaques de fièvre quand ils arrivaient en Europe.

La fièvre est la rançon des plaisirs du voyage en Orient : elle n'attend pas, ne pardonne pas, et guette les étrangers dans les palais de marbre comme dans les faubourgs misérables ; elle est despotique et cruelle, démolit les projets, interrompt les excursions, change les itinéraires.

. . . . . .

Demain, nous nous séparerons du maharajah de Gwalior, qui, pendant tout notre séjour, a été si aimable, si prévenant ; le prince nous a fait espérer que nous le reverrions en Europe à l'époque du couronnement du roi Édouard VII.

Digitized by Google

BÉNARÈS : LES BORDS DU GANGE

## XXII

### BÉNARÈS

Bénarès, le 26 février.

Nous voici à Bénarès, la ville hiératique et mystérieuse qui condense entre ses murailles tout le pittoresque et tout le mysticisme de la religion hindoue. La civilisation a fait des conquêtes dans l'Hindoustan, mais elle n'a pu transformer les conditions de la vie d'une grande partie de l'élément indigène, son action s'est arrêtée aux portes de Bénarès, et Bénarès a gardé l'aspect extérieur et l'état d'âme qu'elle avait au temps où les rajahs étaient seuls maîtres de la vieille terre hindousta-

Digitized by Google

nique. Le voyageur européen peut aujourd'hui descendre les marches de marbre qui se perdent dans les eaux lustrales du Gange; il peut approcher des antiques pagodes, où des millions de fidèles sont venus prier; mais s'il s'est cru quelque peu chez lui à Bombay ou à Calcutta, il sent ici que tout un monde le sépare de ce peuple de brahmanes et de pèlerins. On voit avec quel respect les indigènes ont gardé les traditions du passé : les siècles se sont écoulés, les peuples d'Europe ont été bouleversés par les révolutions, la science à projeté sa lumière dans tous les domaines, et Bénarès est restée la ville de légende, l'Isis voilée de mystère qu'interroge en vain le voyageur. Cette cité ancestrale est une Jérusalem par son caractère profondément religieux, une Rome par la richesse de ses monuments et la grandeur de ses souvenirs. Elle mirait déjà ses pagodes dans le Gange lorsque naquirent Chékès et Babylone; elle avait vingt-cinq siècles quand les Pharaons commencèrent à édifier les pyramides.

Le bizarre personnage qui nous sert de guide est vêtu d'une longue robe blanche : il fait circuler à l'aide d'un bâton les badauds qui ne se garent pas sur notre passage, et cette façon de se frayer un chemin doit paraître toute naturelle, car elle ne soulève aucune réclamation. Ce guide s'est imposé à nous dès notre arrivée; ici, discuter avec lui eût été inutile, puisqu'il ne connaît que quelques mots d'anglais! Je comptais sur notre serviteur indigène pour nous « piloter » dans la ville sainte, mais, n'écoutant que

Digitized by Google

sa ferveur, ce fidèle disciple de Brahma est allé dès l'arrivée faire ses ablutions dans le Gange.

Étrange puissance de Bénarès! Notre serviteur était sceptique autant que l'on peut l'être; il allait jusqu'à manger de la viande — c'est-à-dire jusqu'à commettre un sacrilège — sans souffrir du moindre remords. Quelques heures avant d'arriver ici, nous l'avons vu se transformer presque subitement : il marmottait des prières, implorait la clémence des dieux, en un mot, donnait l'exemple d'une piété parfaite. Il doit être maintenant au milieu des brahmanes, dans l'eau sacrée; mais il lui faudra plusieurs ablutions pour effacer tous ses péchés!

Nous traversons de larges avenues, des faubourgs, et nous pénétrons dans la ville indigène, où les rues sont si étroites que l'on ne peut y circuler qu'à pied. Bénarès ne renferme que des boutiques et des temples. Les bazars sont approvisionnés d'objets pieux, sortes d'ex-voto que les fidèles vont religieusement déposer au pied des idoles. J'y cherche en vain des spécimens artistiques : ce ne sont que statuettes, amulettes, bijoux de cuivre grossièrement sculptés.

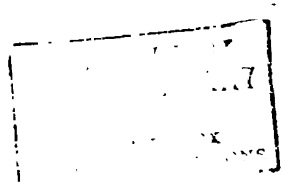
Les pièces de choix sont envoyées en Europe, car si Bénarès est mystique, elle ne manque pas non plus de sens pratique. Et puis les « marchands du temple » ne sont-ils pas les parasites habituels de toutes les villes saintes!

Avec ses rues tortueuses aux dalles disjointes, ses maisons qui s'affaissent comme pour mieux montrer

Digitized by Google

BÉNARÈS : LES BORDS DU GANGE

Digitized by Google



Digitized by Google

leur ornementation peinturlurée par de pieux mais naïfs décorateurs, ses quinze cents temples hindous et ses trois cents mosquées, Bénarès transporte vraiment le visiteur au milieu des anciens âges : sanctuaires solennels où se renouvelle sans cesse la foule des croyants, chapelles obscures au fond desquelles, à la clarté tremblotante du lumignon qu'entretient un brahmane, on aperçoit la grimace d'une idole; puits sacrés dont l'eau possède mille vertus médicales ou psychiques, mosquées aux minarets aigus, mendiants hideux et fakirs aux regards étranges.

Mais c'est sur les rives du Gange que se concentre la vie religieuse de Bénarès. L'eau du saint fleuve purifie les âmes les plus souillées, elle efface tout, petites fautes et grands crimes; et quand il sort du fleuve — son corps bronzé ruisselant de l'onde sacrée — le fidèle pourrait comparaître devant Vishnou sans rien avoir à craindre des représailles divines.

Du haut d'un escalier de marbre dont les gradins descendent jusqu'à l'eau vénérée, je regarde pendant quelques instants, avant de monter en barque, le paysage qui se déroule devant mes yeux. La rive opposée est déserte et morne, mais devant elle, au delà des flots rapides du fleuve, s'étend sur une longueur de quatre à cinq kilomètres une ligne de pagodes, de temples aux architectures compliquées. Au pied de ces édifices sont étagés des escaliers de marbre, les *ghauts*, que divisent des ba-

Digitized by Google

lustrades sculptées. Cette rangée de sanctuaires reflétés dans l'eau rappelle un peu le *Canale Grande* de Venise.

Nous prenons passage sur une barque qui descend le fleuve. Quelle animation le long des ghauts! Les gradins sont envahis par la foule; dans l'eau se

BÉNARÈS : LES FIDÈLES SE BAIGNANT DANS LE GANGE

baignent d'innombrables fidèles dont les prières se confondent en un murmure incessant : ici un fakir, dont la face se convulse dans un rictus de dément, verse sur son front l'eau purificatrice; plus loin, un brahmane avance respectueusement dans le fleuve avec une crainte visible de perdre pied; des enfants trop jeunes pour comprendre le caractère sacré de leurs ablutions font jaillir l'eau autour d'eux en poussant des cris aigus; et voici mêlée aux baigneurs une

Digitized by Google

Hindoue qui, pudiquement voilée, descend hiératique l'escalier de marbre.

La plupart des maharajahs de l'Inde se font un devoir d'aller chaque année en pèlerinage à Bénarès; plusieurs d'entre eux ont des palais au bord du Gange, et, pour obtenir le pardon de leurs fautes, ils font comme le dernier des *soudras* (1) leurs ablutions dans l'eau trouble.

Nous mettons pied à terre pour aller voir le puits de *Gauri,* où réside en esprit la femme de Siva; le *Charanapadriya,* où l'on vous montre l'empreinte du pied de Vishnou, qui, d'après la légende, demeura longtemps à cette place, à laquelle il daigne, paraît-il, réapparaître de temps à autre. Ce puits, creusé par Vishnou lui-même, a été rempli, dit la légende, par la transpiration du dieu! Un dieu qui transpire, quelle concession à la pauvre humanité!

Cet autre temple est placé sous l'invocation de la déesse Ampourna, la patronne des mendiants : la meilleure façon de protéger ses fidèles serait peut-être de partager entre eux ses inutiles richesses.

Voici l'image d'un dieu qui donne la santé et la force aux enfants; des ablutions dans cet autre réservoir donnent la connaissance de l'avenir : plongez-vous dans son eau douteuse, et vous pourrez devenir un sérieux concurrent pour Mme de Thèbes!

Non loin de là se trouve un des plus célèbres sanctuaires de Bénarès, le *Monkey Temple,* élevé en

(1) Homme de caste inférieure.

Digitized by Google

l'honneur de la déesse Durga, la sanguinaire épouse de Siva, à laquelle chaque jour on immole une chèvre. Au moment où nous arrivons, on apporte une nouvelle victime : un prêtre l'étend sur une pierre, rouge encore du sang versé la veille, et un brahmane lui

BÉNARÈS : LE TEMPLE DES SINGES

plonge un couteau d'or dans la gorge : Durga doit être satisfaite.

Ce temple, qui a la forme d'une pagode, est entouré de piliers de grès rouge et domine un lac. Il est surnommé le « Temple des Singes » à cause du grand nombre de ces quadrumanes auxquels il donne l'hospitalité : les arbres voisins en sont couverts. Bientôt, gambadant et criant, ils arrivent par douzaines, descendent des toits, glissent le long des murs, se laissent tomber des branches et forment cercle autour

Digitized by Google

de nous, partagés par la crainte et le désir de quelque friandise.

Ils servent de commissionnaires en portant aux brahmanes les offrandes des fidèles ; et pour récompense ils reçoivent du grain grillé. Nous leur en distribuons, ce qui nous vaut le spectacle d'une bataille héroï-comique.

Toutes ces promesses de miracles, dont nous n'avons énuméré qu'une partie, suffiraient pour attirer à Bénarès d'innombrables fidèles ; mais en outre le croyant est tenu de visiter, au moins une fois dans sa vie, le temple de Siva. C'est une construction couronnée de coupoles dorées auxquelles elle doit son surnom de « Temple d'or ». Dans une chapelle se dresse le *lingam ;* les hommes lui marquent leur vénération en le couvrant de fleurs et de riz ; les femmes l'arrosent d'eau et de beurre fondu.

On ne peut pénétrer dans ce temple sans éprouver un réel dégoût. Les restes des animaux sacrifiés et les présents en nature apportés par les fidèles se décomposent dans une atmosphère fétide. Les Hindous marchent pieds nus dans une boue épaisse, à laquelle des fleurs rouges donnent une couleur sanguinolente. Ce temple est ainsi transformé en une sorte de marécage en décomposition. Ce cadre convient d'ailleurs parfaitement aux cérémonies étranges de cette religion primitive et cruelle. Des brahmanes chantent des mélopées barbares que scandent les sons retentissants des gongs et des cymbales ; les fidèles semblent en proie à un délire mystique, ils poussent

Digitized by Google

des cris rauques en se prosternant devant les idoles. Étrange puissance de cette doctrine de Brahma, qui provoque chez les âmes simples une véritable folie fanatique! Dans ces temples au sol ensanglanté, à l'atmosphère écœurante, les fidèles arrivent à force de foi à élever leurs âmes vers la divinité.

Digitized by Google

BÉNARÈS : LA CRÉMATION AU BORD DU GANGE

## XXIII

### LE FLEUVE DES MORTS

Bénarès, le 27 février.

Les dogmes de Brahma sont faits pour la foule naïve et crédule et n'admettent pas de discussion ; il faut y croire sans réserve, sans réflexion. Les plus étranges de ces superstitions ont leur asile à Bénarès. Ainsi, à côté du temple de Siva, dont j'ai déjà parlé, se trouve un puits dans lequel les fidèles jettent des fleurs ; celles-ci se décomposent dans l'eau, dont les fidèles boivent quelques gorgées sans sourciller : c'est à croire que la foi, si elle rend aveugles les trop crédules Hindous, leur enlève également l'odorat.

Digitized by Google

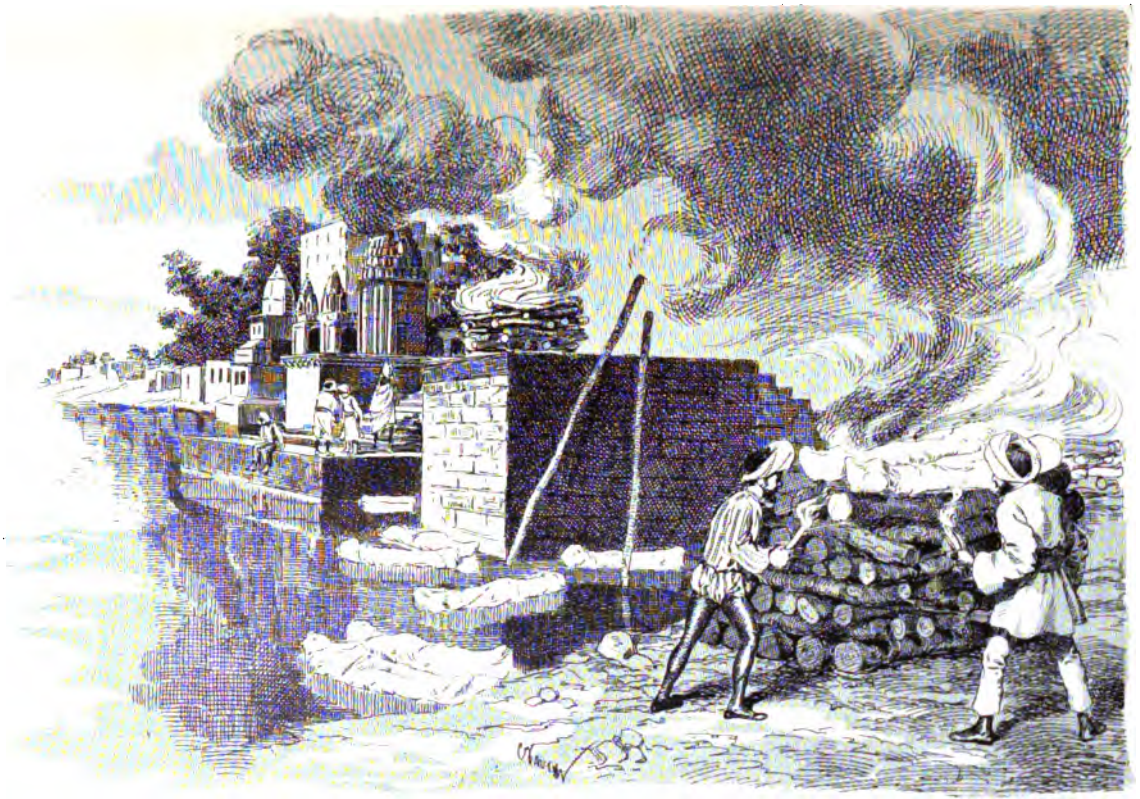
Cette mixture répugnante a, paraît-il, la propriété miraculeuse de faire oublier les fatigues d'un long voyage.

Quel contraste entre les deux rives du Gange! D'un côté, c'est l'exubérance orientale, le tapage, la couleur, la vie; on y est assourdi par un bruit incessant de gongs et de cloches, aux sonorités tristes, presque lugubres. En face : le désert, et je pense que cela est bien ainsi, et que Bénarès la mystique devait contempler éternellement l'infini de la mort.

Nous sommes remontés dans notre barque, qui maintenant glisse le long de l'interminable escalier de marbre en se dirigeant vers la *Cremation ground.* Au loin, nous apercevons des nuages de fumée qui montent en spirales; nous allons assister à un des rites les plus anciens de la religion hindoue. A mesure que nous approchons du *Burning ghaut,* où se dressent les bûchers funéraires, la brise nous apporte l'odeur âcre de ce *columbarium* en plein air, et à ma curiosité se mêle l'appréhension d'assister à un macabre spectacle.

Mais quelles sont ces masses allongées et blanchâtres, enveloppées d'une sorte de toile, qui flottent sur le Gange? Ces épaves sont des cadavres qui font les dernières ablutions! La berge exhaussée forme en cet endroit une sorte de baie : nous apercevons des bûchers, dont quelques-uns achèvent de se consumer lentement; des Hindous descendent vers la rivière et retirent de l'eau un cadavre : le corps est entouré de bandelettes comme une momie. Un

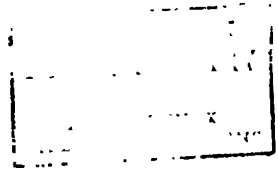
Digitized by Google



BÉNARÈS : LA CRÉMATION AU BORD DU GANGE *(BURNING GHAUT)*



Digitized by Google



Digitized by Google

indigène dévoile la tête du mort et verse quelques gouttes d'eau sacrée sur ses lèvres, puis recouvre ce visage contracté dont les yeux ne s'ouvriront plus. Le fils du défunt s'approche et fend d'un coup de marteau le crâne de son père, afin que l'âme de celui-ci s'envole plus vite vers le ciel. Notre guide nous affirme que c'est là une coutume très répandue aux Indes.

Quand la famille vit avec une certaine aisance, elle a recours au ministère d'un brahmane, qui fait plusieurs fois le tour du cadavre au milieu des assistants recueillis et priant avec ferveur les bras levés vers le ciel : les uns, tournés vers le soleil, psalmodient des invocations, tandis que leur visage s'illumine, comme extasié; les autres, au contraire, le front dans la poussière, implorent la clémence de leur dieu. Ne cherchez pas cependant une expression de douleur sur ces faces de fanatiques; leur émotion est toute religieuse. La mort est pour eux non pas l'aveugle puissance qui fait verser des larmes, mais l'instrument de la colère divine; elle ne fait pas pleurer, mais prier. D'ailleurs, le sort du fidèle qui meurt à Bénarès et dont le cadavre peut être pendant quelques instants immergé dans le Gange est à envier et non à plaindre.

Mais le bûcher est prêt; un brahmane y place le cadavre et le recouvre de fagots : si le bois est d'essence précieuse, les dieux sont satisfaits et le défunt sera heureux dans le royaume des élus. Le prêtre se dirige vers une petite chapelle où brûle un feu sacré qui, selon la légende, a été allumé par Brahma lui-

Digitized by Google

même ; il enflamme une torche et en quelques instants le bûcher est embrasé. Lorsque tout est consumé, le brahmane réunit les cendres et les jette dans le fleuve ; c'est un peu de poussière noirâtre qui s'éparpille dans l'eau fuyante, les vestiges d'une créature humaine à laquelle Vishnou fera grâce de ses fautes parce qu'elle lui arrive par la voie sacrée, le Gange.

Il y a quelques années, me dit notre guide, le gouvernement anglais prit l'initiative de faire construire certains appareils crématoires, permettant aux Hindous de respecter la tradition en même temps que les lois de l'hygiène ; avec ces appareils, les rites étaient observés sans que l'air fût contaminé par une fumée nauséabonde. Mais c'était mal connaître le caractère hindou que d'escompter le succès d'une pareille innovation ! Et cependant, comme il serait à souhaiter que l'adoption des fours crématoires ne se fît pas attendre à Bénarès, où la peste vient de faire une fois de plus son apparition !

Nous voyons flotter sur le Gange des petits cadavres décomposés, des cadavres d'enfants. Les Hindous, en effet, ne brûlent pas les enfants morts : ils les attachent sur une planche et les jettent dans le fleuve avec des pierres destinées à les empêcher de remonter à la surface. Mais à la longue la corde se rompt, les pierres tombent et le cadavre ne tarde pas à flotter, dépouille lamentable que le courant charrie vers l'océan.

Nous passons à côté d'une autre masse, énorme celle-ci, véritable flot que caressent les vagues : c'est

Digitized by Google

une vache du temple, animal vénéré, qui s'en va à la dérive, ballotté par le fleuve saint.

Ce Gange est un véritable cimetière mouvant; la mort ne règne pas seulement le long de ses rives bordées de palais, elle habite dans les profondeurs glauques de son eau sacrée!

Et le courant toujours roule des cadavres, sans que rien ne l'arrête, ni les incantations des prêtres, ni les pleurs des parents et des amis; aussi le Gange est-il un symbole éloquent de la vie qui, se renouvelant sans cesse, brave les forces destructrices.

Digitized by Google

LES FAKIRS

## XXIV

### LES FAKIRS

**Bénarès, le 27 février.**

Notre guide nous conduit à travers une foule étrange, où le luxe voisine avec la misère, mais où la piété semble dominer, et parmi cette foule recueillie, qui prie ou se baigne dans le fleuve, il nous montre des martyrs volontaires que le délire religieux semble avoir soustraits aux lois de la nature : les fakirs !

Digitized by Google

L'un d'eux tient un bras élevé au-dessus de sa tête; à première vue, pareil geste n'a rien d'extraordinaire; mais ce bras est desséché, la main est exsangue, avec des ongles démesurément longs. Depuis six ans, le fakir conserve cette attitude, et il la conservera toute sa vie. Aujourd'hui, il ne doit plus souffrir, son bras est devenu insensible, comme mort.

Cet autre, assis sur une planche couverte de clous qui pénètrent dans sa chair, prie avec ferveur, sans que son visage révèle aucune souffrance, tandis que des Hindous le contemplent respectueusement et lui jettent des fleurs. Ces hommes semblent avoir dompté la nature. Une de leurs plus extraordinaires expériences est assurément celle qui aux Indes porte le nom de *samadhi* : le fakir devient un « mort vivant » et peut rester enterré pendant plusieurs mois.

De nombreux savants ont contrôlé cette expérience, parmi lesquels on peut citer le physiologiste allemand Preyer, le docteur E. Sierke, de Vienne; le naturaliste Hœckel, sir Claudius Wade, ministre résident anglais à Lahore, et le docteur autrichien Honigberger, qui ont assisté à l'enfouissement, puis au réveil du fakir.

Le docteur Honigberger, qui fut témoin des faits, nous a transmis un récit détaillé extrêmement curieux, touchant le rappel à l'existence, après un séjour de deux mois dans la terre, d'un fakir dont toutes les fonctions vitales, y compris la respiration, avaient été complètement suspendues.

Au bout de six semaines, dit le savant autrichien,

Digitized by Google

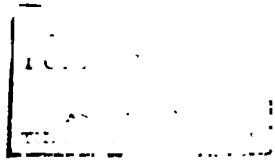
une affluence de curieux accourut sur le lieu de l'expérience; le rajah fit enlever la terre glaise qui murait la porte du caveau et reconnut que son cachet, qui la fermait, était intact. La porte fut ouverte, et on constata que les scellés apposés sur le cercueil n'avaient pas été touchés. Le docteur fit la remarque que le linceul était couvert de moisissures, ce qui s'expliquait par l'humidité du caveau. Le corps du fakir, toujours enveloppé du linge, fut appuyé contre le couvercle, puis, sans le découvrir, on lui versa de l'eau chaude sur la tête. Enfin, on le dépouilla du suaire qui l'enveloppait : le fakir était dans la même attitude que le jour de l'ensevelissement, seulement la tête reposait sur une épaule. La peau était plissée, les membres raides et tout le corps froid, à l'exception de la tête, qui avait été arrosée d'eau chaude. Le pouls ne pouvait être perçu; l'auscultation du cœur n'indiquait pas autre chose que le silence de la mort; la paupière soulevée ne laissait voir qu'un œil vitreux et éteint comme celui d'un cadavre. Les disciples et les serviteurs lavèrent le corps et frictionnèrent les membres. L'un d'eux appliqua sur le crâne du *yoghi* une couche de pâte de froment chaude que l'on renouvela plusieurs fois, pendant qu'un autre disciple enlevait les tampons des oreilles et du nez et ouvrait la bouche à l'aide d'un couteau. Haridès, — c'était le nom du *yoghi*, — semblable à une statue de cire, ne donnait aucun signe indiquant qu'il allait revenir à la vie.

Après lui avoir ouvert la bouche, le disciple lui prit

Digitized by Google

BÉNARÈS : UN GROUPE DE FAKIRS

Digitized by Google



Digitized by Google

la langue et la ramena dans sa position normale, où il la maintint. On frictionna les paupières avec de la graisse et une dernière application de pâte chaude fut faite sur la tête. A ce moment, le corps de l'as-

LE FAKIR HARIDÈS
(Un an après l'expérience du « samadhi ».)

cète fut secoué par un tressaillement : ses narines se dilatèrent, une profonde respiration s'ensuivit, son pouls battit lentement et ses membres se détendirent.

Après cette scène pénible, dont l'issue paraissait douteuse, les yeux reprirent tout à coup leur éclat. La

Digitized by Google

résurrection du *yoghi* était accomplie : il avait fallu une demi-heure pour le ranimer.

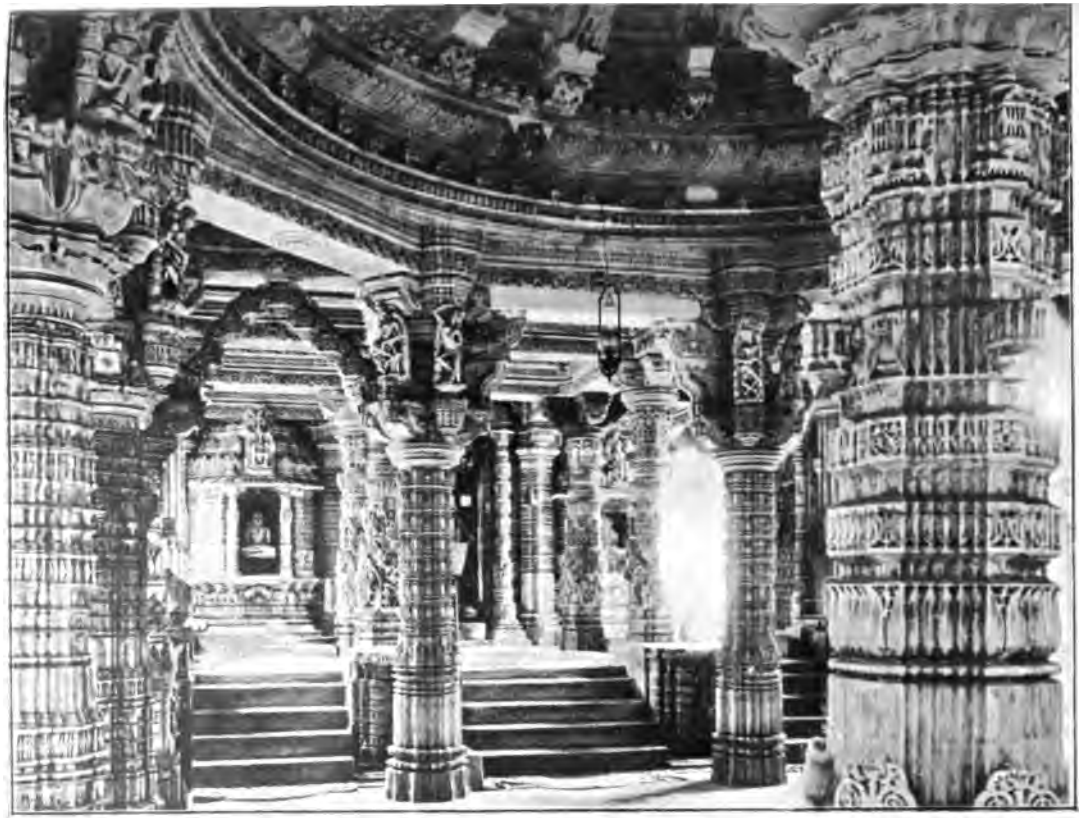
La science peut-elle expliquer de pareilles dérogations aux lois de la vie? Et quels pouvoirs mystérieux possèdent-ils donc, ces hommes, pour pouvoir suspendre les battements de leur cœur pendant de longues semaines?

J'ai pu photographier à Bénarès plusieurs fakirs; j'en ai vu s'enfoncer dans les chairs des poignards à lame aiguë : ces malheureux, couverts de blessures dont le sang ruisselle, ne paraissent pas se douter qu'ils mettent leur vie en danger, et il est peu de spectacles aussi affreux que celui de ces fanatiques aux yeux révulsés, se meurtrissant avec une sorte de rage mystique.

Les fakirs se complaisent dans ces souffrances volontaires. Il en est qui, couverts de cendre, se jettent sur le sol et se laissent piétiner par la foule. D'autres prennent soudain la résolution de ne plus s'asseoir, et trente ans après sont encore debout; pour dormir, ils se suspendent simplement à des bretelles.

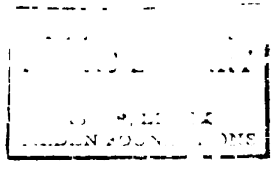
J'ai vu un fanatique qui supportait une douleur particulièrement horrible. Trois pieux étaient enfoncés dans la terre, au-dessus d'une excavation où une sorte de brasier était allumé. L'Hindou se faisait attacher à ces pieux, et, suspendu par les pieds au-dessus du feu, il résistait pendant de longues heures aux suppliciantes caresses des flammes, le visage affreusement congestionné et le corps agité de frissons convulsifs. Et pendant que les fidèles admiraient ce martyr bénévole, il

Digitized by Google



INTÉRIEUR D'UN TEMPLE HINDOU

Digitized by Google



Digitized by Google

murmurait d'une voix entrecoupée une psalmodie mystique.

Ces spectacles surexcitent la foule : des pèlerins poussent des cris inarticulés et se déchirent la poitrine avec les ongles ; un délire contagieux gagne tous les fidèles, qui finissent par avoir des allures de déments. Et au milieu de cette foule hurlante, la statue de Kali se dresse, couverte de serpents visqueux.

Mais les fakirs ont à compter avec les sceptiques, et, à en croire notre guide, ces suppliciés volontaires ne se servent que de poignards tout spéciaux dont les blessures ne peuvent jamais être dangereuses, et il ajoute : « D'ailleurs, ces fanatiques ont soin de ne pas frapper aux endroits par trop sensibles ! »

Aussi bien leur charlatanisme — si charlatanisme il y a — n'enlève-t-il rien au caractère répugnant de semblables spectacles. Même superficielles, il est impossible que de pareilles blessures ne fassent pas souffrir. Les fakirs restent impassibles, et si leur visage perd un moment sa fixité, c'est pour exprimer une béatitude infinie, en présence de laquelle on se demande quel doit être l'état d'âme de ces pauvres êtres volontairement estropiés ou meurtris ? A quel prix ils achètent les joies de l'au-delà !

Digitized by Google

BÉNARÈS : LE PALAIS DU MAHARAJAH SUR LES BORDS DU GANGE

## XXV

### LE MAHARAJAH DE BÉNARÈS

Bénarès, le 28 février.

Nous remontons le courant du Gange, dans la direction du palais qu'habite le maharajah de Bénarès : notre barque, un radeau plat jonché de coussins, est halée au moyen de cordages par des Hindous presque nus qui courent sur la rive en s'encourageant mutuellement et sans paraître se soucier des rayons du soleil. D'autres, placés à l'extrémité du bateau, en régularisent les mouvements à l'aide de longues rames. Évidemment ce mode de locomotion n'a pas changé depuis des siècles : il y a mille ou deux

Digitized by Google

mille ans, des barques en tous points semblables à la nôtre étaient tirées par des indigènes pareillement vêtus — ou dévêtus — et nous sommes seuls à mettre une note imprévue dans ce décor archaïque. Mais le modernisme en marche finira bien par avoir raison de Bénarès elle-même, et, quelque jour, des bateaux de touristes, des bateaux de l'agence Cook, fendront sans doute les eaux sacrées du Gange !

La barque accoste à un quai rudimentaire formé d'une unique planche : nous sommes devant le palais du maharajah, qu'une épaisse muraille entoure et dont la façade principale baigne dans le fleuve. Quand on pense aux luxueuses résidences des autres princes indiens, cette demeure seigneuriale semble d'une simplicité toute spartiate : c'est qu'à Bénarès toutes les œuvres d'art sont consacrées à la divinité.

Nous gravissons une pente rapide à l'extrémité de laquelle se trouve une maison construite avec des branches d'arbres : c'est la loge du gardien. Elle abrite plusieurs indigènes, qui nous regardent avec curiosité, tandis que deux vaches se promènent paisiblement, broutant une herbe rare et sèche. Bien que ce décor semble indiquer un « laisser aller » peu compatible avec l'étiquette, tout se passe très protocolairement. Un Hindou de haute stature nous fait décliner nos noms et qualités, puis, comme le maharajah, prévenu de notre visite, a donné l'ordre de nous recevoir, nous pénétrons dans le palais. Toute une escorte attend le prince, qui ne tarde pas à faire son entrée; il vient nous serrer la main et nous



Digitized by Google

dire combien il se félicite de recevoir des Français.

Le souverain de Bénarès est âgé de trente-huit ans; sa physionomie est agréable, très expressive, enveloppée d'un voile de mélancolie : c'est bien ainsi que nous nous imaginions le souverain de cette ville sur laquelle flotte une semblable atmosphère de religiosité, où le scepticisme coudoie l'extase, mais où tout semble s'unir — cloches, gongs, invocations, prières et jusqu'au murmure du Gange — pour chanter la splendeur des dieux et leur toute-puissance.

Le prince nous pose quelques questions sur notre voyage. Les étrangers qui se dirigent sans cesse vers de nouveaux pays doivent paraître bien extraordinaires à ce souverain qui passe sa vie dans l'ombre d'un palais silencieux. Le parfait bonheur n'est-il pas à Bénarès, dans la ville élue par Brahma? Le reste du monde importe si peu!

« Je mène, il est vrai, une vie très retirée, nous dit le maharajah, mais je serais volontiers sorti de ma retraite pour vous offrir une partie de chasse. »

Nous ne pouvons accepter cette invitation, car il nous faudrait pour cela prolonger notre séjour à Bénarès, ce qui nous est impossible.

Parlant « chasse », on vient naturellement à parler « tigres », et le maharajah me montre, en face du palais, un tigre royal du Bengale qui tourne sans se lasser autour d'une large cage : cet animal à l'allure souple, aux yeux striés d'or, a été capturé tout petit et n'a nullement cet air affaissé des fauves que l'on voit dans les muséums européens; il diffère du tigre

Digitized by Google

des montagnes par sa forme plus allongée et sa coloration plus claire.

« L'Inde est la terre classique du tigre, me dit le maharajah, et l'on peut diviser en trois catégories ces fauves, dont les goûts d'alimentation sont très différents : le *game killer* est un grand amateur de gibier, le *cattle lifter* ne s'adresse qu'aux bestiaux, le *man eater,* seul, ose s'attaquer à l'homme. Le *man eater* n'est d'ailleurs pas très courageux : il a au moins aussi peur de l'homme que l'homme a peur de lui; mais, blessé ou souffrant de la faim, il devient terrible. Cette dernière catégorie compte beaucoup moins de représentants que les deux premières. »

En nous quittant, le maharajah nous engage encore à prolonger notre séjour à Bénarès et nous offre même l'hospitalité dans son palais. Mais nous devons décliner cette offre aimable, en raison des exigences de notre itinéraire.

« Tout au moins, nous recommande le prince, ne manquez pas d'aller visiter les prisons; c'est une des curiosités de la ville. »

L'aide de camp de Son Altesse nous accompagne jusqu'à notre barque, et nous sommes déjà loin que nous le voyons encore debout au bord du fleuve, nous adressant un salut cérémonieux.

*
* *

C'est en dehors de la ville, au milieu de vastes jardins, à l'abri de la poussière des routes, que s'élève la

Digitized by Google

prison de Bénarès. Ceux qui s'y trouvent sont certes moins à plaindre que les habitants de certains quartiers de la ville sainte. Pareille remarque pourrait être faite au sujet des prisons européennes. Le « locataire » d'une des cellules de Fresnes n'est-il pas mieux logé, mieux nourri que tel pauvre hère vivant dans une masure de Grenelle ou de Belleville?

Au moment où nous pénétrons dans la principale cour, tous les prisonniers sont assis sur le sol. Devant eux se trouve une cruche d'eau et une écuelle contenant du grain.

On rencontre dans cette prison des types très différents. En dehors des Hindous coupables de méfaits divers, on nous montre de nombreux Birmans prisonniers de guerre qui seront renvoyés dans leurs foyers en 1902. En attendant la date de leur libération, ils se livrent à de menus travaux où leur habileté professionnelle peut se donner carrière. Nous parcourons de vastes ateliers où ils sculptent le bois, cisellent le cuivre, tissent des étoffes, des tapis, des nattes, avec beaucoup d'adresse.

Le gardien nous montre un homme de haute taille, fort occupé à polir une soucoupe de cuivre.

« C'était un des chefs de l'insurrection, nous apprend-il. Il est doué d'une certaine instruction et parle même quelque peu l'anglais. »

Nous approchons du Birman, et nous lui adressons en anglais quelques paroles bienveillantes; mais, devinant la curiosité qui se mêle à notre intérêt, il reste taciturne.

Digitized by Google

Celui-là n'a pas désarmé, il n'écoute pas le gazouillis des oiseaux et, sous des sourcils froncés, ses yeux brillent de colère concentrée. Mais cet éclair ne dure que quelques secondes, et le prisonnier, patiemment, se remet à ciseler sa coupe de cuivre.

. . . . . .

Ce soir, nous quitterons Bénarès, la ville sainte, où le caractère grandiose des rites contraste si étrangement avec la laideur des murailles lépreuses et des temples en ruine; Bénarès, la cité mystérieuse qui rêve et prie, depuis des siècles, sur les bords du fleuve sacré.

Digitized by Google

PAYSAGE HINDOU

## XXVI

### CALCUTTA

2 mars.

Il règne à Calcutta une chaleur accablante ; nous approchons, il est vrai, de la saison des pluies, qui oblige les Européens à quitter la ville et à se réfugier sur les hauteurs de l'Himalaya. Cette cure d'air leur est absolument nécessaire après plusieurs mois de vie active sous le soleil débilitant des tropiques.

Beaucoup de nos colonies françaises ne sont pas mieux partagées au point de vue du climat, et de

Digitized by Google

plus les fonctionnaires ne jouissent pas des avantages accordés à ses agents par le gouvernement anglais. Les représentants de Sa Majesté Britannique reçoivent des appointements bien plus élevés que les agents français. Un lieutenant gouverneur touche 8,133 roupies par mois. Il est vrai qu'en retour les frais de déplacement pour raison de congé sont entièrement à leur charge. Ces fonctionnaires ont droit à quatre années de congé sur vingt-cinq années de service; mais ils ne peuvent quitter leur poste une première fois qu'après huit années de séjour.

Nous resterons le moins longtemps possible à Calcutta, et, afin d'éviter tout prétexte à prolonger notre séjour, je n'utiliserai pas la lettre d'introduction qui nous a été remise pour le vice-roi des Indes, lord Curzon.

Je retrouve dès mon arrivée le comte R. Massilia, consul d'Italie, et M. Cumfort, consul d'Amérique. Pendant le dîner, nous échangeons nos impressions de voyage, puis nous nous rendons à l'*Eden garden*.

Il n'est personne qui ne connaisse le rigorisme mondain des Anglais; nulle part cette étiquette n'est aussi intransigeante que dans la capitale de l'Inde. Aussi les clubs de Calcutta reçoivent-ils seulement les Anglais qui relèvent du gouvernement, les fonctionnaires n'entretenant avec leurs compatriotes commerçants ou industriels que des relations peu amicales : c'est cependant cette industrie et ce commerce qui font la prospérité de la colonie et qui sont la raison d'être des fonctionnaires !

Digitized by Google

Quant aux Hindous, ils peuvent être l'objet de vexations de la part des Anglais : c'est ainsi que l'*Eden garden,* grand square où se donnent des concerts publics, n'est que très difficilement ouvert aux indigènes; pour un peu, on leur demanderait leur généalogie avant de les autoriser à entrer.

Nous avons assisté à l'un de ces concerts : les musiciens exécutent un programme où des gigues irlandaises alternent avec des airs de grands opéras. Les auditeurs se promènent gravement, accompagnés de *misses* aux toilettes criardes. La grâce n'est pas le propre des Anglaises de Calcutta; c'est en vain que l'on cherche dans cette foule une note d'élégance véritable. A la fin du programme, les musiciens jouent le *God save the King*, que les Anglais écoutent avec un respect religieux : dans toutes les colonies britanniques, d'ailleurs, les fidèles sujets de Sa Majesté entendent toujours debout et découverts leur air national; dès les premières notes, toutes les différences sociales disparaissent : il n'y a plus que des Anglais.

Les membres de la haute société ne descendent pas de voiture pendant le concert : leurs équipages sont arrêtés devant le square. C'est ainsi que nous apercevons la charmante silhouette de lady Curzon dans une calèche attelée de deux chevaux australiens et entourée de quatre cavaliers. Elle doit quitter Calcutta demain pour se rendre en Angleterre.

L'architecture de certains quartiers de Calcutta est d'une grande richesse, mais d'un goût douteux. A

Digitized by Google

Chonringly, par exemple, on remarque des habitations de style gréco-romain qui s'élèvent au milieu des jardins. Ici, un Européen ne peut décemment aller à pied : il lui faut prendre une voiture ou un palanquin ; la bicyclette est autorisée, mais depuis peu.

D'aucuns prétendent que ces lois mondaines sont d'une intransigeance exagérée : ils ont tort. Cette étiquette ne déplaît nullement aux Anglais : ils affectionnent au contraire ces usages, parce que ce sont autant d'indices que la société dans laquelle ils vivent n'est pas une société toute provisoire. Cette transplantation des mœurs de la métropole sous le ciel tropical rappelle un peu la patrie à ces « déracinés ». Quelle différence avec certaines de nos colonies où quelques fonctionnaires et colons semblent se plaire à mener une sorte de vie de bohème! Certes, il n'y a rien d'extraordinaire à ce qu'on souffre bientôt du « mal du pays » dans les régions où n'existe aucun groupement sérieux de compatriotes, où ne se retrouvent ni la correction, ni le bon ton, ni le souci de plaire qui règnent en France.

Au cours de cette promenade avec M. C..., je remarque, mêlés à la foule, des oiseaux grands comme des hommes. Ces étranges bipèdes au crâne dénudé, qui se promènent gravement au milieu des passants et dardent le regard aigu de leurs petits yeux ronds et rouges, possèdent un bec pointu, énorme, agrémenté d'une sorte de poche violacée, où les aliments s'accumulent (un poulet y tiendrait aisément tout entier) avant de s'engager dans le col de l'animal.

Digitized by Google

J'étais intriguée, je l'avoue, par ces oiseaux aux allures de philosophes. Ces *argilahs,* adjudants ou cigognes à bec, — les noms ne leur manquent pas, — sont les plus précieux auxiliaires des hygiénistes : ils remplissent, comme les chiens de Constantinople, l'office de balayeurs, sans qu'il en coûte un denier à l'administration. Tout disparaît comme par enchantement dans leur large bec. Les *argilahs* sont si utiles qu'il est interdit de les molester sous peine d'une amende de 125 francs : ce détail montre mieux que tout autre en quelle estime ils sont tenus.

C'est là la moindre des curiosités de la capitale de l'Inde anglaise. Que de choses à voir à Calcutta : les bains mystiques du Gange, le quartier chinois, où grouillent les plus invraisemblables « magots » du Céleste-Empire, etc.! Mais déjà l'heure du départ va sonner, et nous quitterons demain cette ville, pour nous diriger vers les pics de l'Himalaya.

Digitized by Google

JEUNE FILLE THIBÉTAINE

## XXVII

### AU PIED DES MONTS HIMALAYA

3 mars.

J'étais curieuse de pénétrer dans le Sikhim; ce petit royaume, si intéressant au point de vue religieux, est aujourd'hui le refuge de cette religion bouddhique, qui, après avoir régné dans tout l'Hindoustan, n'est plus aujourd'hui pratiquée que par de rares fidèles.

Digitized by Google

Il faut changer trois fois de train et une fois de bateau pour atteindre Darjeeling.

Nous traversons le Gange en steamer, à sept heures du soir, et il ne faut pas moins de vingt minutes pour atteindre l'autre rive. Le lendemain matin, nous prenons un chemin de fer à voie étroite, un véritable tramway, composé de wagons minuscules, dont les compartiments de première classe sont découverts afin de permettre aux voyageurs de jouir de la vue, qui est incomparable. Nous traversons ainsi un pays de marécages : çà et là des bouquets de bambous et d'arbres divers forment une voûte de verdure. Le train ne tarde pas à escalader une pente très accidentée. La voie court le long des ravins, et c'est par moments, entre les touffes de fougères, la vision rapide d'un précipice ; la voie décrit un cercle presque complet, et nous repassons à quinze mètres au-dessus de l'endroit que nous venons de quitter. Puis, ce chaos fait place à un paysage plus calme : nous entrons dans une région cultivée où des plantations de thé s'étendent à perte de vue.

A mi-chemin, le train s'arrête quelques minutes à Kurseong, village situé à 4,800 mètres d'altitude, et dont les habitants, qui vivent au milieu des nuages, sont souvent des jours entiers sans voir le soleil. Les indigènes de Kurseong, où la culture du thé est devenue extrêmement importante, n'ont déjà plus le type hindou : ils appartiennent à la race thibétaine, qui n'a rien d'esthétique. Un visage jaune et aplati, un nez camus, des yeux fendus à la chinoise,

Digitized by Google

tel est le portrait du Thibétain. Les femmes ne sont pas mieux partagées par la nature. Elles ont une bouche énorme, des dents noires ou rouges, — c'est la mode, — des yeux très écartés et si étroits qu'ils n'ont plus rien d'humain. Leur seul « avantage » serait peut-être leur chevelure abondante, si elles ne l'enduisaient pas d'une sorte de graisse poisseuse. Elles se couvrent les pommettes de sang caillé en guise de fard ; on juge si ce maquillage est fait pour atténuer leur laideur.

En continuant à monter, nous passons à Shum, village situé à 7,000 pieds : ici, les plantes des tropiques ont disparu pour faire place à des essences septentrionales, et nous retrouvons le chêne, le laurier, le hêtre.

Enfin, à six heures du soir, nous arrivons à Darjeeling, point terminus de la ligne. Il y a quelques années, cette station n'était qu'une bourgade à demi sauvage ; aujourd'hui, elle compte plus de dix mille habitants indigènes, et, à chaque saison, de nombreux Anglais viennent y faire une cure d'air et de fraîcheur. Sa prospérité date du jour où le gouvernement du Bengale en fit sa résidence d'été.

C'est un village composé de cottages disséminés dans la montagne : ces habitations ressemblent aux bungalows de la plaine, avec cette seule différence qu'elles possèdent des cheminées. En effet, certaines soirées sont froides et les Anglo-Indiens ne sont pas habitués à ces brusques soubresauts de la température. La principale rue de Darjeeling est celle qui aboutit

Digitized by Google

à la gare; elle est bordée de boutiques où l'on vend des objets de fabrication thibétaine. A l'extrémité de cette rue, s'élève une chapelle catholique qui paraît bien modeste quand on se rappelle les somptueux sanctuaires hindous. Au sommet d'une colline, se dresse un vaste édifice, le *Sanatorium*.

Ce Chamounix himalayen n'est qu'une oasis de civilisation relative suspendue au flanc de la plus gigantesque chaîne de montagnes du monde. Dès notre arrivée, nous organisons une expédition en vue de faire l'ascension des monts Sinchul (8,400 pieds) et Tiger Hill (8,600 pieds), simples collines cependant à côté du mont Everest, qui atteint près de 28,000 pieds!

Il est quatre heures et demie du matin lorsque nous partons, en compagnie de guides indigènes. Le froid est piquant, et dans la nuit noire ce départ ne laisse pas d'être impressionnant. J'ai pris un palanquin que portent des Thibétains. Vers cinq heures, une clarté vague commence à envahir le ciel; les nuages qui nous entourent se déchirent, la brume qui flotte autour de nous disparaît, et le soleil se lève, colorant d'or les cimes que nous entrevoyons à travers les branches. Après avoir, deux heures durant, gravi des pentes abruptes, le long de précipices, nous arrivons au sommet du mont Sinchul, puis du Tiger Hill. C'est de cet observatoire que nous embrassons toute l'étendue du Sikhim, avec ses vallées profondes, ses contreforts cyclopéens, ses cimes couronnées de neiges éternelles.

Digitized by Google

Dans une harmonie de couleurs se mêlent les jeux capricieux de l'ombre et de la lumière, et tandis que les rayons du soleil frôlent les sommets, la nuit habite encore les régions inférieures et couvre de son voile les vallons, les forêts, les déchirures de rochers où grondent les torrents. Par-dessus la

ASCENSION DU TIGER HILL

crête des Singalelahs, s'érige le mont Everest; non loin, voici le Kinchinehinga. Douze pics dépassent 20,000 pieds d'altitude et sept atteignent la hauteur de 22,000 pieds! Cependant la perspective rapetisse l'Himalaya : le mont Everest semble proche de l'endroit où nous nous trouvons, et son sommet ne paraît pas nous dominer, tandis qu'en réalité soixante kilomètres, à vol d'oiseau, nous séparent de cette montagne, la plus haute du monde.

Digitized by Google

3 mars.

Voulant atteindre la frontière thibétaine, cette région fermée aux Européens, nous quittons Darjeeling à six heures du matin, à cheval, escortés de six indi-

LA MER DES NUAGES
(Vue prise du mont Sinchul.)

gènes. Douze hommes nous accompagnent avec les objets nécessaires à notre campement et six autres sont chargés des provisions. Aujourd'hui, nous devons accomplir un trajet de trente-deux milles à travers des montagnes escarpées. Nous suivons un sentier assez bien entretenu que surplombent des chênes, des châtaigniers, des fougères arborescentes, hautes de plusieurs mètres.

La vallée de la grande Rungit est un océan de verdure que notre caravane traverse lentement. Les

Digitized by Google

parties basses des montagnes sont couvertes de plantations de thé, mêlées de figuiers, de bananiers, de palmiers. Le bruit du torrent qui jaillit dans la vallée nous annonce un prochain obstacle : bientôt en effet nous nous trouvons au bord d'une

LA ROUTE CONDUISANT A LA FRONTIÈRE DU THIBET

rivière au lit couvert de galets. Sur ce torrent, une passerelle faite de tiges de bambou réunies par des lianes. Nous nous risquons sur ce pont primitif; des craquements se font entendre, des lianes desséchées se brisent. Enfin nous voici tous passés sans accident, y compris les chevaux, qui ont traversé la rivière à la nage.

La grande Rungit est un torrent qui sépare l'Inde anglaise du Sikhim, région qui constitue en quelque sorte un État vassal de la Chine. La situation des



Digitized by Google

Sikhimis est assez fausse entre les Anglais, qui veulent avoir l'accès du Thibet, et les Thibétains, qui, d'après un mot d'ordre venu de Pékin, défendent de la façon la plus formelle l'entrée de leur pays aux Anglais. Mais un jour, prochain sans doute, le Sikhim et le Thibet s'ouvriront au commerce européen, et l'on pourra de Darjeeling aller retrouver le fleuve Jaune en passant par Lassah, la ville sainte du bouddhisme, tentative où Savage Landor, l'intrépide explorateur, vient d'échouer, après avoir enduré toutes les tortures imaginables et miraculeusement échappé à la mort.

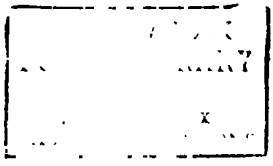
Après six heures de marche, nous arrivons à la jonction des rivières et notre camp est rapidement installé dans une clairière jonchée d'arbres renversés. Un déjeuner a été apporté par des femmes thibétaines, et, installés sur des couvertures au bord de la rivière, nous sommes au seuil de la mystérieuse Asie centrale, à quelques kilomètres « des régions interdites ».

Vers trois heures, nous nous remettons en marche; il nous faut maintenant gravir la montagne par des chemins escarpés, et j'admire l'énergie avec laquelle nos porteurs résistent à la fatigue. On ne peut imaginer la force de ces indigènes, qui, pendant des heures entières, suivent des sentiers presque impraticables. A un tournant, nous les voyons courir précipitamment vers une éminence couverte de pierres et entourée de pieux enfoncés dans le sol : les uns ramassent des cailloux et les jettent en poussant de grands cris, tandis que leurs compagnons enfoncent leur poignard

Digitized by Google

UN PONT DANS L'HIMALAYA

Digitized by Google



Digitized by Google

dans le sol. Que signifie ce rite étrange? Et pourquoi lapider et poignarder un simple monticule de terre? Le mot de l'énigme nous est bientôt donné : c'est qu'à cet endroit réside un mauvais esprit.

Le lendemain, un incident devait marquer mon retour à Darjeeling. Mes compagnons, montés à

LA JONCTION DES RIVIÈRES A LA FRONTIÈRE DU THIBET

cheval, me précédaient à environ deux cents mètres, — car il est difficile de maintenir les chevaux au pas des hommes, — quand tout à coup mes porteurs, une vingtaine d'individus à faces patibulaires, déposent le palanquin et tiennent un conciliabule mystérieux.

Nous sommes dans une sorte de village, amas de huttes dont les habitants ne tardent pas à venir me regarder d'un air peu sympathique. Je vois les Thibétains s'emparer de nos provisions et se verser, avec

Digitized by Google

abondance, des boissons variées; ces gens, qui ne prennent jamais d'alcool et qu'un verre de vin suffit à griser, seront, après avoir bu, complètement égarés.

J'en étais là de mes réflexions, quand mes compagnons, ne me voyant pas arriver, revinrent sur leurs pas. Dès qu'ils les aperçurent, les porteurs abandon-

UN PONT SUR LA GRANDE RUNGIT

nèrent les provisions avec la précipitation d'écoliers pris en faute, et l'ordre se rétablit. Le pittoresque est, dit-on, la bonne fortune du voyageur : il arrive cependant qu'il n'ait rien d'agréable. J'en ai fait pour ma part l'expérience : mais *all is well, that ends well!*

4 mars.

Après avoir atteint la frontière de Chine, notre petite caravane prend le chemin du retour. Les sen-

Digitized by Google

tiers disparaissent sous de véritables dômes de verdure, que traversent difficilement les rayons du soleil; le paysage a un caractère sauvage, et c'est lentement que nous avançons à travers cette nature capricieuse et tourmentée.

Un incident en cours de route : un rugissement retentit, répercuté par tous les échos voisins, et soudain la silhoutte d'une panthère apparaît au sommet d'un talus boisé. A notre approche l'animal disparaît dans un bond prodigieux. Nos porteurs sont émus : il est rare en effet qu'on se trouve ainsi face à face avec un fauve. A cinquante mètres, les indigènes nous précèdent, armés de nos carabines, et instinctivement la caravane accélère sa marche. Nous approchons de Darjeeling.

*
* *

Le programme de notre expédition comporte une visite aux lamas, prêtres bouddhistes qui seuls observent encore les rites d'une religion déchue.

Le Bouthia Temple est situé à quelques milles de Darjeeling, sur la route du Sikhim. C'est un édifice en bois, précédé d'une véranda et divisé en trois compartiments; au fond du chœur, dans une vitrine, se trouve une grande statue de Bouddha.

Les lamas ne paraissent nullement s'apercevoir de notre présence : ils jouent des cymbales, du gong, et l'un d'eux scande ce vacarme infernal en tirant d'une conque marine des sons assourdissants. Ils portent

Digitized by Google

de longues robes serrées à la taille par une ceinture massive ; pour les cérémonies du culte, ils s'affublent de coiffures remarquablement baroques que je ne manque pas de photographier.

La doctrine bouddhique n'est en somme qu'une vague philosophie : les dieux sont aussi peu divins que possible ; ils payent leur tribut à la souffrance et à la mort tout comme de simples créatures, ils subissent les lois de la métempsycose et peuvent, s'ils ont plus de vices que de vertus, redescendre l'échelle des êtres. Les bouddhistes croient à un enfer, dont les peines sont temporaires et toutes physiques : les lamas, qui ont l'ingéniosité cruelle des Chinois, les décrivent avec une impressionnante éloquence.

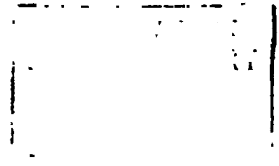
Ces moines bouddhistes ne sont pas d'une grande ferveur ; ils récitent leurs litanies avec ennui en égrenant des chapelets. Ils ont même inventé un perfectionnement qui ne sera sûrement jamais adopté à Rome : c'est le moulin à prières ! Le pieux instrument simplifie étrangement le culte des dieux : en tournant il procure au fidèle les mêmes faveurs que si celui-ci prenait la peine de prononcer lui-même les paroles sacrées. Quelque jour sans doute, la civilisation moderne ayant pénétré dans les monastères bouddhiques, ces moulins seront mis en mouvement par l'électricité !

Ainsi, tout se modernise, même la religion de Bouddha. Mais il ne faudrait pas sourire des rites singuliers de ce culte, car ce cérémonial, ces costumes, cette musique barbare, sont des vestiges du plus loin-

Digitized by Google

LA DANSE DES LAMAS A BOUTHIA TEMPLE

Digitized by Google



Digitized by Google

tain passé. Le bouddhisme est une des plus anciennes croyances de l'Inde : il fut un temps où toute l'Asie orientale adorait la divinité aux incarnations multiples.

Mais les dieux vieillissent. Leurs temples sont peu à peu désertés, et le jour viendra où il n'y aura pas plus de fidèles devant le trône de Bouddha qu'il n'y en a aujourd'hui devant l'autel de Pallas Athéné.

Calcutta, le 5 mars.

Le 5 mars, nous nous embarquions à Calcutta à bord de l'*Oriental,* de la compagnie P. O. en destination de Colombo. En raison des nombreux cas de peste et d'autres maladies constatés à Bombay, les bateaux qui arrivent en rade ne sont admis à laisser descendre leurs passagers qu'après un stationnement de plusieurs jours en vue de Ceylan. Pour éviter ce contretemps, les autorités de Calcutta font passer un examen médical à tous les voyageurs qui doivent s'embarquer. Le rendez-vous était à sept heures du matin, mais, arrivés en retard, nous n'avions pu prendre place sur le canot de l'*Oriental.* Il nous fallut donc rebrousser chemin et traverser tous les faubourgs de Calcutta pour parvenir, après une heure de trajet, à l'endroit où se trouvait notre navire sur l'Hougly. Mais les oscillations de l'*Oriental* nous annoncent que l'ancre est levée! On nous a aperçus : sur une sorte de radeau, deux indigènes nous conduisent jusqu'au navire. A bord, je retrouve plusieurs amis anglais : Mme A..., M. L..., avec lesquels nous avons déjà voyagé aux Indes.

Digitized by Google

Les rives de l'Hougly sont très cultivées; nous passons devant l'île de Sangjor. L'*Oriental* augmente sa vitesse; à mesure que nous approchons de l'Océan, le fleuve s'élargit et les vagues s'accentuent : à cet endroit, la navigation est rendue assez dangereuse par des bancs de sable qui ont contribué à allonger sensiblement la liste des catastrophes maritimes.

Vers cinq heures, l'ancre est jetée, et nous ne tardons pas à apprendre que nous devrons rester à l'embouchure du fleuve jusqu'au lendemain 6 mars pour attendre la marée.

La soirée et la nuit s'écoulent mélancoliquement : la chaleur est extrême et les punkas ne peuvent nous donner l'illusion de la fraîcheur. Depuis que le bateau est immobile, pas la moindre brise ne passe sur le pont, et, pour comble de désagrément, des légions de moustiques envahissent les cabines.

6 mars.

L'*Oriental* a repris sa marche; il fend maintenant les eaux de l'océan Indien, et déjà les côtes du continent hindoustanique ont disparu à l'horizon.

Digitized by Google

TISSEURS CYNGHALAIS

## XXVIII

### COLOMBO

10 mars.

Les côtes de Ceylan sont signalées...

Tous les passagers montent sur le pont, chacun braque sa lorgnette vers la terre déjà proche. Quelques tours d'hélice, et nous passons devant une baie bordée de cocotiers, entre lesquels apparaissent des habitations; puis, après avoir doublé un long promontoire, nous arrivons en rade de Colombo.

Cette rade est une des principales escales de la grande route de l'Extrême-Orient. De nombreux

Digitized by Google

navires sont ancrés au moment où arrive l'*Oriental* : nous en remarquons trois qui portent le pavillon français, et parmi eux *le Sidney,* des Messageries maritimes, qui fait le service de Marseille à Bombay et a dû venir faire escale à Colombo à la suite d'avaries graves. Depuis deux mois, il est ici en réparation : on imagine l'état d'âme des passagers, qui se sont vus dans la nécessité d'attendre l'arrivée d'un autre paquebot des Messageries maritimes pour pouvoir — enfin ! — atterrir à Bombay !

A bord de l'un des navires de la compagnie P. O., qu'un brise-lame protège, sont internés des prisonniers boers, et c'est avec tristesse que je regarde cette prison flottante où sont enfermés des êtres qui n'ont commis d'autre crime que celui de défendre leur patrie.

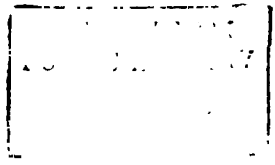
Dès son arrivée, l'*Oriental* a été assailli par toute une flotte de canots montés par des indigènes. Ces embarcations ont une forme très originale, leur instabilité évidente est atténuée par un balancier et des poutres fixées à deux mètres environ du bord, reliées à l'avant et à l'arrière par des bambous. Malgré toutes ces précautions, de telles barques sont peu engageantes ; cependant la chronique enregistre rarement d'accidents, qui seraient mortels, les requins étant très nombreux dans ces parages.

Nous prenons place dans une de ces pirogues, conduite par une demi-douzaine d'indigènes qui nous font accoster quelques minutes plus tard en face de l'*Oriental Hotel.*

Digitized by Google

GROUPE DE JEUNES CYNGHALAISES

Digitized by Google



Digitized by Google

Des coolies nous entourent avec des *rickshaws,* petites voitures à deux roues qui font l'office de fiacres; d'autres viennent s'offrir pour porter nos bagages et nous mener à l'hôtel.

L'*Oriental Hotel* nous avait été recommandé comme le plus central et le meilleur de la ville. C'est une immense construction, où des corridors obscurs s'entre-croisent en tous sens et dans laquelle nous trouvons, comme à Bombay, des chambres séparées les unes des autres par de minces cloisons blanchies à la chaux. Comme ameublement, un lit surmonté d'une cage de mousseline, une table et une chaise. Le luxe suprême consiste à avoir au plafond de sa chambre, en guise de lustre, un ventilateur électrique qui vous envoie un peu de fraîcheur. Et ceci est d'autant plus appréciable que le thermomètre marque ici des températures assez élevées : nous subissons une moyenne de 30 degrés à l'ombre! On vit dans un continuel bain de vapeur : toute énergie disparaît, on se lasse même de penser.

Ce qui frappe tout d'abord à Ceylan, c'est le costume des habitants. Les Cynghalais et les Cynghalaises ne se distinguent pas à première vue : vous voyez arriver une créature humaine, vêtue d'une tunique et d'un jupon, portant un chignon dans le cou et maniant l'ombrelle avec dextérité, et cependant c'est bien un Cynghalais que vous avez devant vous. Les « demi-castes », c'est-à-dire les métis, sont vêtus de costumes mi-européens, mi-indigènes; ils portent un veston sur un jupon à fleurettes criardes. Nous remar-



Digitized by Google

quons quelques femmes assez gracieuses avec leurs tailles fines et leurs yeux sombres.

Les marchands ont beau s'habiller à l'européenne et s'installer dans des magasins *à l'instar* de Paris, ils ont tous les travers des mercantis orientaux : ils vendent des objets d'ivoire, d'ébène, des bijoux grossièrement montés et, comme pierres précieuses, les célèbres saphirs de Ceylan. On ne peut faire un pas dans la rue sans entendre :

« Moussi! madame!... cent roupies, ce joli saphir! Un saphir qui ferait honneur à un trésor de maharajah. »

Leur ténacité égale celle des marchands de Delhi. Les occasions sont d'ailleurs fort rares, car les plus belles pierres sont envoyées en Europe, et on ne trouve guère à Ceylan que des gemmes imparfaites.

Colombo est une admirable cité coloniale, avec ses larges rues bordées de villas et de jardins. La vie y est très animée, très colorée.

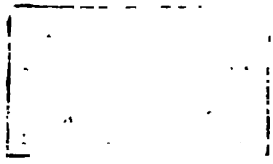
Parmi les indigènes, il faut signaler ceux qui, remplissant l'office de poneys trotteurs, traînent avec une rapidité vertigineuse de petites voitures à deux roues, principaux véhicules mis à la disposition des Européens. Ces coureurs exercent leur pénible métier en plein soleil, par une chaleur torride, et malgré cela ils dépassent, dans leur élan continuel, les rares voitures attelées de chevaux qui circulent dans les rues.

Notre hôtel a une clientèle toute cosmopolite : Européens, Hindous, Chinois, Japonais, Australiens vont et viennent, transformant cet établissement en

Digitized by Google

UN ÉLÉPHANT DE CEYLAN

Digitized by Google



Digitized by Google

une autre tour de Babel. Les pavillons de toutes les nations du monde flottent sur la rade du grand port cynghalais.

Colombo, le 11 mars.

Sur l'autel de marbre incrusté d'or et de bronze, se dresse une statue colossale de Bouddha, taillée dans

LES « PONEYS TROTTEURS » DE COLOMBO

le roc. C'est bien là l'image d'une divinité aveugle et cruelle : le dieu a une expression terrifiante, avec ses yeux d'émeraude qui brillent dans l'ombre du temple.

Sans cesse les fidèles s'approchent et déposent, en se prosternant devant le dieu, des présents de toute sorte. Ce Bouddha est très vénéré à Colombo, et les bonzes ne se plaignent pas de cette affluence de cadeaux dont ils profitent sans se soucier du dieu auquel ces munificences sont destinées!

Digitized by Google

Ce temple est situé sur la route qui mène à Mont-Lavinia.

De chaque côté du chemin se déploie la splendeur de la nature tropicale. Cette flore, dont l'Inde est presque entièrement privée, est d'une vivacité extraordinaire. C'est un fouillis de troncs, de branches, de lianes entrelacées. Les cocotiers, les bananiers, les palmiers atteignent des proportions inconnues ailleurs; on nous montre aussi l'*aucas catechu,* au tronc lisse et très haut, espèce de palmier dont on mélange la noix au bétel, cet étrange bonbon qui donne aux dents des Hindous une couleur rougeâtre si peu esthétique.

Mont-Lavinia est une sorte de plage à la mode. Nous y retrouvons de nombreux natifs aux traits efféminés, des coolies qui traînent en courant de légères voitures, des indigènes à la chevelure épaisse et longue, enduite d'huile de coco. Des pêcheurs tirent leurs filets sur la plage; des baigneurs, hommes et femmes, barbotent dans la mer, avec des cris joyeux, et des enfants, vêtus de leur seule innocence, se roulent dans le sable doré. N'étaient les costumes, ou plutôt l'absence de costume, on pourrait se croire dans une station balnéaire d'Europe.

Au sommet du tertre entouré de trois côtés par la mer et qui a donné à cette station le nom de Mont-Lavinia, les Anglais ont construit un hôtel européen. Cet établissement est un but d'excursion : le *manager,* prévenu de notre arrivée, a fait préparer pour nous et nos amis un dîner indo-européen.

Digitized by Google

A la fin de la soirée, nous nous mettons en route pour regagner Colombo. Nous rencontrons des indigènes porteurs de torches dont les grandes flammes projettent une lumière rougeâtre. Mais peu à peu les torches s'éloignent et s'éteignent; nous rentrons dans la civilisation, et voici briller à un détour du chemin les lumières de Colombo...

Digitized by Google

UN TEMPLE A COLOMBO

## XXIX

### L'ANCIENNE CAPITALE CYNGHALAISE

12 mars.

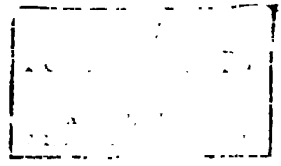
Le 12 mars au matin, nous prenons le train qui conduit à Candy, l'ancienne capitale des souverains de Ceylan : il faut environ cinq heures pour accomplir les 120 kilomètres qui nous séparent de cette cité. Les trains cynghalais marchent plus lentement encore que les trains de l'Inde, vu les accidents de terrain qu'ils ont à franchir. Candy est situé à 500 mètres d'altitude.

Pendant la première partie du trajet, nous traver-

Digitized by Google

UNE ROUTE DANS L'ILE DE CEYLAN

Digitized by Google



Digitized by Google

sons une plaine marécageuse. C'est le pays des fougères : un naturaliste pourrait enrichir ici ses collections avec nombre de spécimens inconnus en Europe. C'est aussi le pays du riz, récolté en abondance en cette région, que son humidité constante rend des plus fertiles. Bientôt le paysage se transforme : nous retrouvons la jungle monotone, puis nous entrons dans une forêt qui, à quelques mètres de la voie, est déjà inextricable. On ne peut se faire une idée de la richesse et de la variété des couleurs qui frappent l'œil dans ce pays; la plupart des plantes semblent inconnues, et les arbres auxquels on peut donner un nom étonnent par leurs dimensions; les lianes, qui s'accrochent à toutes les branches, pendent en stalactites de verdure.

Les chasseurs s'aventurent parfois dans ce dédale, où ils se frayent une route à coups de hache. L'un de nos amis a pu inscrire en quelques jours au tableau deux éléphants, quatre buffles et plusieurs antilopes.

Ce pays serait la terre promise des voyageurs en général, sans la fièvre qui, implacablement, punit les moindres imprudences. Prendre quelques instants de repos, c'est se condamner à la maladie. Les indigènes eux-mêmes sont exposés à être atteints par le fléau. Pendant la construction de la ligne de Candy, que de travailleurs furent terrassés par la fièvre! La partie que nous traversons a même été surnommée *the valley of death,* la vallée de la mort, et cette appellation semble d'une ironie étrange et cruelle dans ce pays où tout vous séduit.

Digitized by Google

L'une des montagnes bleues que nous entrevoyons est le pic d'Adam : ce nom était tout indiqué dans une région où se trouvait, croit-on, le Paradis terrestre. Il paraît que, près de la cime du pic, on peut voir, dans une cavité, l'empreinte d'un pied gigantesque : de là à dire que ce pied était celui d'Adam, il n'y avait qu'un pas. Mais les brahmanes déclarent que la fameuse empreinte est celle de Siva; les bouddhistes assurent qu'elle est de Bouddha; les Chinois attestent que Pô seul est passé par là... Sept villes grecques se disputaient l'honneur d'avoir donné le jour à Homère : quoi d'étonnant que toutes les religions revendiquent l'empreinte du pic d'Adam!

Quel minéralogiste se décidera à prouver que cette empreinte est tout simplement une excavation des plus naturelles?

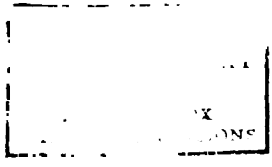
Mais pourquoi détruire une légende qui a son pittoresque et sa poésie?

Maintenant, la ligne du chemin de fer s'engage dans une région montagneuse et gravit des pentes qui retardent sensiblement la marche du train. De toutes parts se dressent des monts rougeâtres semés de touffes de verdure; à quelques mètres de la voie se creusent de profondes et riches vallées que traversent de multiples filets d'eau, et où l'on cultive la cannelle, le café et le thé, qui constituent les principales richesses de Ceylan. Notre train s'engage entre deux rochers, descend le long d'un torrent et arrive finalement en gare de Candy.

Digitized by Google

PARDENIA GARDEN

Digitized by Google



Digitized by Google

Candy, le 13 mars.

Ce qui tout d'abord impressionne agréablement à Candy, c'est la fraîcheur relative de l'atmosphère. L'ancienne capitale cynghalaise jouit d'une température moyenne de vingt-deux degrés, alors qu'à Colombo le thermomètre atteint le plus souvent quarante.

La population offre une grande diversité : voici des métis portugais, hollandais, — on les appelle des Burghers, — des Hindous, des Malais, des Cynghalais, des Européens. Au milieu de cette foule, s'avancent gravement des moines bouddhistes, accompagnés d'un novice qui porte leur ombrelle comme une relique ou les évente avec une feuille de palmier.

Candy est la résidence d'été des fonctionnaires de Ceylan; on y trouve, outre les pagodes bouddhistes, plusieurs temples hindous, deux églises protestantes, une église catholique et diverses mosquées. Ceylan jouissait d'ailleurs d'une entière liberté de conscience dès le IV^e^ siècle avant notre ère : combien de pays civilisés, ou prétendus tels, ignorent encore ce bienfaisant régime!

La ville de Candy est célèbre dans tout le monde bouddhique pour son temple, où l'on conserve... une dent de Bouddha! Cette précieuse canine est déposée dans le sanctuaire élevé au milieu de l'enceinte du vieux palais des rois de Candy. Une fois par an, les indigènes sont admis à la contempler : elle se trouve au centre de l'édifice, sous une cloche de cristal que supporte un socle d'or. Les Européens qui ont pu

Digitized by Google

la voir ont été frappés par ses dimensions extraordinaires : elle a plutôt l'air d'avoir fait partie de la mâchoire d'un bœuf que de celle d'un homme. Il est vrai que Bouddha était un personnage surhumain!

Cette dent, au sort de laquelle la superstition populaire lie le sort de Ceylan, a eu des aventures nombreuses et son odyssée a été tour à tour dramatique et plaisante. Elle fut retirée par un disciple du bûcher sur lequel venait de disparaître la dépouille mortelle de Bouddha : d'abord adorée à Dantapoura, ce qui veut dire la Ville de la Dent, elle fut jetée au feu par les brahmanes jaloux. On la vit alors s'élever au-dessus des flammes sur une feuille de lotus. Ce miracle ne désarma pas les brahmanes, qui la lancèrent au fond d'un égout : aussitôt cet égout se transforma en réservoir d'eau transparente. Une troisième épreuve fut tentée; les brahmanes firent appel à un forgeron.

« Tu vois cette dent, lui dirent-ils; il s'agit de l'écraser entre ton marteau et l'enclume. Peux-tu le faire? »

Le forgeron brandit son marteau et le lance à toute volée sur la dent... Et quelle est sa stupeur, son épouvante, aussitôt partagées par tous les témoins de cette scène, lorsqu'il voit que la canine s'est incrustée, intacte, dans l'enclume!

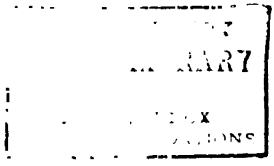
Le roi du pays, qui avait secondé les brahmanes, ordonne aussitôt qu'on rende la dent aux bouddhistes. Mais un prince voisin envahit Dantapoura pour s'em-

Digitized by Google

LES ÉLÉPHANTS REGAGNANT LA RIVE



Digitized by Google


Digitized by Google

parer de la relique, que la fille du rajah emporte dans sa fuite, cachée dans son chignon. Depuis lors la dent a éprouvé bien d'autres mésaventures. Ravie par les Portugais, elle fut, par ordre de l'Inquisition, pilée et jetée dans la rivière de Goa. Rien n'y fit ; au moment même où, poussière impalpable, elle disparaissait dans l'eau, elle reprenait sa place dans le sanctuaire de Candy.

L'Angleterre eut soin, au début de sa suzeraineté à Ceylan, de se réserver la garde de la dent de Bouddha : cette sorte d'otage lui permettait de faire entendre raison, sans délai, aux rebelles. Qui donc eût osé exposer la canine de Bouddha à de nouvelles vicissitudes !

Nous demandons à voir la vénérable relique, que le peuple est admis à contempler une seule fois par an ; des prêtres viennent nous regarder avec attention ; ils semblent se concerter, hésiter ; finalement, ils s'éloignent à petits pas, hochant la tête en signe de refus.

. . . . . .

Non loin de là se trouve le jardin de Pardenia. On y voit, synthétisée, toute cette admirable végétation tropicale. Au centre d'une avenue, on nous montre deux arbres dont les dernières branches sont à plus de cent pieds du sol ! Ils sont solidement arc-boutés sur des racines qui jaillissent de terre jusqu'à une hauteur de plusieurs pieds et s'entrelacent comme des serpents dans un rayon de plus de quarante mètres. Nous voyons aussi le *banyan* ou *ficus indica,* célèbre

Digitized by Google

à Pardenia, car, d'après les traditions indigènes, il compte déjà un grand nombre de siècles. Cet arbre a la propriété de laisser tomber de ses branches des racines qui atteignent le sol, s'y implantent et bientôt deviennent à leur tour des troncs qui soutiennent la branche mère, en projetant de nouvelles tiges et de nouvelles racines. Il est considéré aux Indes comme le roi des forêts, et, d'après les légendes populaires, ses feuilles servirent de vêtements aux premiers hommes et ses branches leur inspirèrent l'idée de construire des habitations.

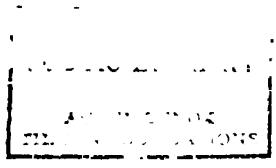
Sortant du jardin par la porte opposée, nous nous engageons sur une route qui nous conduit au bord d'une rivière où sont réunis des éléphants. Dès notre arrivée, j'aperçois les énormes bêtes entièrement recouvertes d'eau, et dont la trompe seule s'élève au-dessus du courant. Sur un signe de leurs gardiens, ils regagnent pesamment la rive, puis ils se livrent à quelques exercices vraiment surprenants : c'est ainsi qu'ils enlèvent des troncs d'arbres sous lesquels fléchiraient plusieurs robustes percherons. Ces animaux n'ont cependant pas l'air de dépenser une bien grande énergie musculaire et manient ces pièces de bois avec la plus grande facilité. Les éléphants de Birmanie sont encore plus remarquables, et si intelligents qu'après un apprentissage assez court ils peuvent rendre de réels services en transportant des matériaux de construction, soit par terre, soit par eau, en poussant les embarcations avec leur trompe.

La race des éléphants tend à disparaître; aussi

Digitized by Google

ÉLÉPHANT PORTANT UN TRONC D'ARBRE

Digitized by Google



Digitized by Google

s'est-on décidé, trop tard peut-être, à la protéger. La chasse de ces pachydermes est interdite à Ceylan, sauf cependant dans une certaine région où, moyennant un droit de cent roupies, on acquiert le droit de tuer un éléphant.

Les chasseurs rapportent comme souvenir les défenses d'ivoire et les pieds, que d'habiles spécialistes transforment en boîtes à cigares. Ironie de la destinée! Ces pieds qui ont librement foulé les hautes fougères des forêts tropicales finissent... sur une cheminée!

Digitized by Google

LE CAMP DES BOERS

## XXX

### LE CAMP DES BOERS

14 mars.

Ceylan, l'île heureuse, a un coin de tristesse, de désespoir : c'est le camp de Diyatalawa, où l'Angleterre a interné une partie de ses prisonniers boers.

Nous sommes allés les voir, ces héros rustiques qui ont forcé l'admiration du monde. Pour atteindre Diya-

Digitized by Google

talawa, nous passons par Niouara Ellia, le grand sanatorium de l'Inde, situé dans une région escarpée dont l'accès est des plus difficiles.

Le pays ressemble beaucoup aux environs de Candy; les montagnes sont peut-être plus élevées et l'aspect général plus sauvage.

C'est à peu de distance de ce sanatorium, à Diyatalawa, que se trouve le camp des Boers.

Ils sont là cinq mille prisonniers, parqués en commun sous la surveillance de nombreuses sentinelles. Les voyageurs obtiennent non sans peine l'autorisation de traverser le camp. La semaine dernière encore, l'entrée en était sévèrement interdite, car une épidémie de fièvre typhoïde faisait de terribles ravages parmi les Boers.

Ce n'est pas sans émotion que l'on pénètre dans cette « cité dolente » de Diyatalawa. Le courage de ces paysans leur a valu la sympathie du monde entier, et en Angleterre même ils sont nombreux, ceux qui ne se défendent pas d'un sentiment d'admiration pour les héros de Spion's kop et de la Modder river.

Il est difficile de parler des prisonniers de Ceylan sans signaler les privations qu'ils endurent.

Entre autres vexations, nous mentionnerons la défense, sous peine de punition sévère, de posséder plus de 25 cents (40 centimes) en monnaie ordinaire. Toute somme dépassant ce chiffre doit être déposée entre les mains des autorités anglaises; ces dernières délivrent en retour, et jusqu'à concurrence de quinze

Digitized by Google

roupies, des bons n'ayant cours que dans le camp même.

Une autre mesure tout aussi arbitraire est la taxe de 1 cent (1 centime 2/3) dont chaque lettre est frappée à son arrivée au camp, taxe que le destinataire est obligé de payer sous peine de voir la remise de son courrier renvoyée aux calendes grecques. Comme raison, on invoque la nécessité de trouver des fonds pour payer les employés du bureau postal du camp de Diyatalawa!

La censure fonctionne dans toute sa rigueur. Aussi des incidents ont éclaté, récemment des bagarres entre policiers et mécontents se sont produites, qui laissent entrevoir un état d'âme assez inquiétant. A ces occasions, la garde prend les armes et les « Maxims » sont mis en batterie. Puis tout rentre dans le calme, après que quelques-uns des plus exaltés ont été mis en lieu sûr.

« Les coupables, dit un prisonnier, sont envoyés à la prison militaire de Candy ou à la prison civile de Walikadé (Colombo). Et ceci m'amène à parler des peines disciplinaires en vigueur aux camps. En général, ce sont les mêmes que celles en usage dans l'armée anglaise. La punition peut se subir au camp même (corps de garde), si elle ne dépasse pas quelques jours, mais pour une plus longue durée le prisonnier est expédié sous escorte soit à Candy, soit à Colombo, où il est traité en forçat, étant obligé de casser des cailloux ou de décortiquer des noix de coco pour en obtenir le brou *(husk beating)*. Il n'est pas

Digitized by Google

rare de voir le prisonnier tomber malade au bout de quelques jours d'un travail excessivement dur et d'une nourriture fort peu substantielle.

« Les prisonniers qui essaient de s'évader sont tous envoyés à Colombo, où toutefois ils ne sont astreints à aucun travail. Ils peuvent réintégrer le camp après quelques semaines de prison de forteresse, s'ils donnent leur parole de ne plus tenter d'évasion.

« Ce traitement constitue une véritable punition, car les détenus sont soumis à certaines restrictions, comme, par exemple, la défense de fumer. »

Il arrive aussi que les prisonniers punis se rebellent à nouveau. L'un d'eux a été condamné à six mois de travail forcé *(hard labour)*. Envoyé à Colombo pour subir sa peine, il fut placé parmi les détenus de droit commun, les indigènes, et mis au *treadmill* (moulin actionné par les jambes des forçats); mais les Anglais avaient compté sans leur hôte : le nouveau *convict* refusa de fournir le moindre travail et fut en conséquence menacé du chat à neuf queues, espèce de lanières de cuir, dont on fait grand usage ici. Avant d'en venir là, le directeur de la prison jugea prudent d'en référer au gouverneur de l'île, sir West Ridgeway. Ce dernier, en désespoir de cause, ne put que gracier le récalcitrant, qui n'en passa pas moins quelques mauvais moments.

Ce qui frappe le visiteur, c'est l'air énergique des prisonniers. La captivité ne les a pas abattus, les vieux burghers qui ont connu d'autres épreuves,

Digitized by Google

moins dures cependant que celle-ci, les adultes condamnés à se croiser les bras alors que là-bas leurs frères continuent la lutte.

Prisonniers, les Boers obéissent encore à leurs officiers, qui ne diffèrent d'ailleurs en rien des « soldats ». Ce sont les même visages martelés, hâlés par le soleil; le même costume élimé, veston et pantalon de toile, chemise de couleur, large chapeau de feutre. Ils vivent ainsi en commun, mêlant leurs regrets et leurs aspirations.

Ils habitent de petites cabanes grossièrement construites : une table, quelques sièges meublent ces huttes, où les hommes valides voisinent avec des malades atteints d'affections contagieuses ; les malades sont à peine visités par les médecins, qui reculent devant l'énormité de la besogne.

On a dit que les prisonniers boers de Sainte-Hélène étaient l'objet de la sollicitude du gouvernement britannique; ceux de Diyatalawa ne sont pas aussi privilégiés.

Mais il n'y a pas que des Afrikanders parmi les internés de l'île de Ceylan : près de Colombo se trouve un autre camp, où des hommes robustes, entraînés à toutes les privations, sont parvenus jusqu'à présent à résister malgré le régime qu'on leur faisait subir : ce sont des Français, des Allemands, des Italiens, des Belges, qui, pris le fusil à la main, confondus avec les Boers, ont été envoyés au camp de Colombo, où ils sont traités comme leurs compagnons d'armes, les prisonniers de Diyatalawa. Pas de médi-

Digitized by Google

caments, pas de linge, pas d'eau; on conçoit que, dans de telles conditions, les épidémies éclatent facilement et fassent de nombreuses victimes parmi ces hommes que la vie européenne n'avait pas préparés à pareille existence et qui en souffrent doublement.

« Au camp de Dagamès, près de Colombo, on a transporté depuis quelques mois les prisonniers de tous pays, anciens volontaires du Transvaal, qui étaient auparavant internés avec les Boers à Diyatalawa : il n'y a pas moins de vingt-cinq nationalités différentes représentées parmi eux.

« Le camp est gardé par des sentinelles en faction tout autour, de vingt en vingt mètres. La surveillance ne se relâche même pas la nuit, facilitée d'ailleurs par de nombreuses lampes à pétrole allumées dès que le jour tombe. Mais où les geôliers ont montré vraiment une ingéniosité bien raffinée, c'est en tendant au pourtour de l'enceinte un treillis métallique dans lequel courent six fils électriques superposés reliés à des sonneries. C'est un réseau infranchissable absolument, que cette barrière de deux mètres de hauteur, car, à la moindre brèche dans le treillage, l'éveil serait donné dans tout le camp et l'évadé n'irait pas loin. »

Cette description est d'une exactitude absolue, et voici bientôt onze mois que ces malheureux vivent dans ces conditions déplorables : ils sont anémiés, malades, et n'ont guère d'autre distraction que la visite des passagers faisant escale à Colombo.

Aussi est-ce avec un pénible serrement de cœur

Digitized by Google

que le voyageur quitte la cité des prisonniers, qui n'a pas même comme cadre la végétation tropicale, puisqu'elle se trouve entourée de montagnes rocheuses sur lesquelles le soleil darde ses rayons torrides.

Au *Woodlands Hotel,* où nous étions descendus à Candy, nous avons rencontré trois officiers français prisonniers sur parole : à la suite de fièvres contractées à Colombo, ils ont obtenu une permission de quelques jours, et c'est avec une satisfaction bien compréhensible qu'ils ont quitté le camp.

Ces officiers, qui ont renoncé à la sécurité et au confort de la vie française pour mettre leur épée au service d'une noble cause, supportent philosophiquement leur situation.

« Nous n'avons pas le droit de nous plaindre, me disait l'un d'eux, les balles nous ont épargnés et nous voici — pour peu de temps, il est vrai — hors de l'enfer! Nous espérons d'ailleurs que les autorités anglaises nous laisseront vivre *librement* dans la montagne jusqu'au jour où les portes du camp nous seront définitivement ouvertes.

Colombo, le 17 mars.

Le 15 mars, au matin, nous étions de retour à Colombo, à l'Oriental Hotel, et le 17 nous nous embarquions à bord du *Sobraon,* de la *Peninsular Oriental,* à destination de la Chine. En quittant Ceylan, nous quittons l'Inde, cette terre à laquelle l'histoire et l'art ont donné un incomparable attrait. Nous y

Digitized by Google

laissons beaucoup d'amis qui ont rivalisé de courtoisie et d'amabilité.

Demain nous appareillerons pour Penang, Singapoor, et pour cette Chine où s'éternisent des traditions séculaires, mais que la civilisation européenne bat chaque jour en brèche; en ce moment même la lutte contre la féodalité chinoise est plus ardente que jamais et les drapeaux des alliés flottent sur les murs de Pékin.

Digitized by Google

LE DÉBARCADÈRE A PENANG

## XXXI

### L'ILE DE PENANG

17 mars, à bord du *Sobraon*.

Pour atteindre le bâtiment anglais de la Compagnie P. O. qui doit nous transporter en Chine, nous avions pris place dans un canot cynghalais. Dès le départ, l'embarcation fut inondée d'eau de mer, et une averse diluvienne se mit à tomber. Avant d'arriver à l'escalier du bord, il nous fallut passer par-dessus plusieurs bateaux chargés de marchandises et des radeaux couverts de sacs de charbon. En voyage, on

Digitized by Google

ne tarde pas à acquérir une philosophie spéciale, faite à la fois de fatalisme et de bonne humeur.

Nous retrouvons ici plusieurs passagers anglais que nous avons connus à bord de *l'Égypte* et de l'*Oriental;* les relations se nouent facilement et rapidement entre les touristes qui voyagent en des pays éloignés ; après avoir passé quelques journées à bord du même navire, il semble qu'on se connaisse de longue date, et, si les nécessités du voyage interrompent, puis rétablissent à nouveau ces rapports cordiaux, on se félicite de se retrouver, sans songer que le jour viendra où l'on se séparera définitivement.

Le temps nous favorise, l'Océan est absolument calme, le navire va droit devant lui, sans trépidations, sans roulis, comme sur un lac. Le soir, nous voyons la mer devenir d'une blancheur opaline : on la dirait éclairée intérieurement. Le paquebot laisse derrière lui un long sillage bouillonnant. La ligne d'horizon a disparu : bientôt la nuit se fait, une nuit transparente où brille la Croix du Sud.

22 mars.

Le 22 mars, à dix heures du matin, nous jetons l'ancre devant Penang, île située du côté ouest de la péninsule malaise. En raison de sa position géograghique, les habitants de Penang ignorent les variations de température et leur thermomètre se maintient à trente degrés presque toute l'année. De temps en temps, il est vrai, des orages violents éclatent : ce sont alors des pluies diluviennes qui font comprendre



Digitized by Google

la nécessité de construire les maisons sur pilotis; au surplus, l'eau n'effraye pas les habitants de Penang, qui élèvent leurs demeures en pleine rivière, sur d'é-

UNE « RICKSHAW » A PENANG

normes poutres pouvant résister aux courants les plus impétueux.

De fragiles pirogues malaises nous conduisent au

Digitized by Google

rivage; dès que nous accostons, nous sommes entourés par des indigènes qui nous proposent d'une façon fort bruyante de louer leurs *rickshaws*. Ces charrettes, au nombre de deux mille à Penang, ne ressemblent en rien à celles qu'on voit aux Indes et à Colombo : spacieuses, élégantes, elles sont recouvertes de laque avec des décorations représentant des fleurs, des papillons ou des dragons. Les dragons nous annoncent la Chine prochaine; les coolies ont d'ailleurs le type « céleste » très accentué : leur visage large, aux pommettes saillantes, aux yeux bridés; leur crâne rasé soigneusement autour d'une longue tresse de cheveux, tout leur donne l'aspect de parfaits Chinois. Quand on est en *rickshaw,* on est tenté de saisir cette tresse de cheveux en guise de rênes, ce qui serait faire un grave affront à son propriétaire, car toute atteinte à la natte d'un Chinois a le caractère insultant d'un soufflet! Ces traîneurs de *rickshaws* sont aussi plus alertes, plus courageux encore que leurs confrères de Colombo. A aucun prix, ils ne consentent à se laisser dépasser par une voiture quelconque, fût-elle attelée d'un cheval.

Nous cherchons un gîte; ce n'est pas sans difficulté que nous faisons comprendre à nos coureurs que nous n'avons pas déjeuné. Ils finissent par nous déposer devant une maison de bois qui a l'apparence d'une auberge. Des domestiques chinois nous servent un repas sommaire composé d'un poulet étique, — de la grosseur d'un poulet européen, — mort de spleen, et de riz... à discrétion. Passe encore pour

Digitized by Google

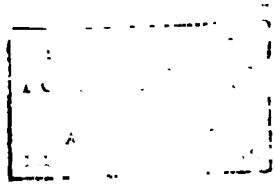
le poulet, mais le riz est assaisonné de telle façon que nous préférons ne pas y toucher. Il nous est presque impossible de nous faire comprendre de ces Chinois, qui nous écoutent gravement, s'inclinent en souriant, puis ne font rien de ce que nous leur avons demandé. Ils sont six ou sept à tourner autour de nous et s'agitent en se communiquant des ordres sans pouvoir faire convenablement le service d'une table de deux couverts. Les plus baroques hôtelleries où passe Don Quichotte sont des établissements sérieux à côté de l'hôtel de Penang !

Ce maigre repas terminé, nous montons dans une voiture attelée de deux poneys malais qui nous conduit à cinq mille de Penang, jusqu'à la cascade située à l'entrée du jardin botanique. La route que nous suivons est bordée de bungalows genre hindou et de curieuses habitations chinoises dont les façades sont couvertes de dessins vermillon et or ; des lanternes de papier ornées de monstres se balancent au-dessus de la porte d'entrée, et cet éclairage donne le soir à ces habitations un caractère assez original. A Penang se rencontrent la civilisation hindoue et la civilisation chinoise, mais elles ne se fondent pas plus que les deux races. Les habitations ne se ressemblent qu'en un point ; elles sont presque toutes bâties sur pilotis, comme je l'ai dit précédemment. Le sol est en effet d'une humidité malsaine ; l'air est lourd, imprégné d'une forte odeur de végétation, et l'atmosphère d'étuve que l'on respire nous donne l'impression de traverser une immense serre.

Digitized by Google

MAISONS SUR PILOTIS DANS L'ILE DE PENANG

Digitized by Google



Digitized by Google

Les Célestes sont très laborieux : on s'en rend compte dès qu'on a pénétré dans une cité chinoise. Penang ne fait pas exception. L'eau semble abonder ici, mais on respire dans les rues une écœurante odeur : la Chine dégage un parfum caractéristique difficile à définir, et quoique Penang ne soit pas encore la Chine, cette ville donne, au point de vue de l'odorat, un avant-goût très exact de l'empire du Milieu.

Les habitants confectionnent des boîtes d'étain qu'ils expédient à Singapoor, des souliers, des chaises, des voitures, des étoffes curieusement décorées de fleurs et d'animaux fantastiques. Les ouvriers travaillent avec ardeur, malgré le climat, et cette activité étonne le voyageur qui vient de l'Inde, où la paresse est traditionnelle chez les indigènes. Les habitants de Penang n'ont pas une physionomie avenante, et on ne peut s'empêcher de trouver quelque ressemblance entre leurs yeux étroits et brillants et ceux des dragons qu'ils vénèrent dans leurs temples.

Nous rencontrons des Birmans et des Birmanes. Les Birmanes sont presque jolies : elles portent de coquets *sarris* de soie, des colliers pesants, et paraissent aimer les fleurs, car elles en piquent dans leur chignon haut et luisant. On m'a raconté que les romans entre Européens et Birmanes n'étaient pas rares : l'Anglais, qui méprise l'Hindou et n'accorde pas un regard à la fille d'un rajah, s'éprend facilement de la Birmane et l'épouse. Elle a d'ailleurs de grandes qualités d'intelligence et de cœur : elle se met très rapidement au

Digitized by Google

courant des usages européens, et certaines femmes de fonctionnaires deviennent, bien que nées en Birmanie, des femmes du monde qui tiennent parfaitement leur rang.

*
* *

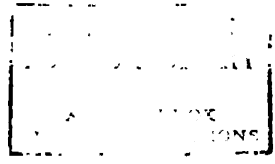
Dans l'artère principale de Penang, une maison à façade peinturlurée, ayant l'aspect d'un restaurant, attire notre attention. Un personnage, vêtu de soie à grands ramages, vient s'enquérir de ce que nous désirons prendre. Le goûter terminé, notre amphitryon nous fait parcourir son établissement : ce restaurant est tout simplement une fumerie d'opium.

On sait qu'il existe des fumeries d'opium à Paris, et l'on m'a décrit avec quel luxe elles étaient installées. Les Européens qui s'adonnent à ce vice étrange, importé d'Orient, tiennent à s'entourer d'un décor digne des rêves que leur procure le suc du pavot somnifère. Mais les Chinois sont plus simplistes. Dans des recoins obscurs, nous voyons étendus sur des sofas délabrés des Célestes à demi nus aux yeux ternes, aux joues creuses. L'un d'eux est en train de faire chauffer une boulette d'opium : couché sur le côté, il la tourne et la retourne avec délice, puis, quand elle est grillée, il la place dans une pipe au fourneau microscopique et aspire avec volupté la fumée, qu'il refoule par les narines. L'ivresse commence : les mains tremblantes du fumeur laissent échapper le *in-chou,* ses yeux se ferment et s'entr'ou-

Digitized by Google

PENANG : UNE FUMERIE D'OPIUM

Digitized by Google



Digitized by Google

vrent, l'expression de son visage fait supposer qu'il est sous le charme d'un rêve enchanteur, bien court du reste, car, au bout de quelques minutes, la respiration du malheureux devient plus difficile; ses traits se contractent, et il s'affaisse inanimé. Il dort maintenant d'un sommeil léthargique, et un rictus singulier crispe ses lèvres. A ses côtés, un autre Céleste, qui vient sans doute de se réveiller, reprend difficilement contact avec la réalité et nous suit de son regard morne.

On a dit que les fumeurs d'opium étaient des poètes auxquels la vie était à charge et qui recherchaient l'illusion dans les rêves provoqués par la plante mystérieuse. C'est une aberration étrange que de prêter le moindre caractère poétique à un tel vice! Ceux qui s'y adonnent ne sont pas des artistes du rêve, mais des malheureux comparables à nos buveurs d'absinthe; ils ont les mêmes tares physiques, la même débilité intellectuelle; le teint blafard, le corps amaigri, les mains tremblantes, ils offrent un lamentable spectacle de misère morale. Notre *cicerone* nous disait que la plupart de ses clients ne pouvaient se tenir debout et passaient des journées entières dans un état de prostration absolue.

Le fumeur d'opium fait un apprentissage comme le fumeur de tabac : le petit Chinois qui, en cachette, allume la pipe paternelle et en aspire la fumée âcre éprouve des nausées comparables à celles qui punissent le collégien coupable d'avoir « grillé » une cigarette.

Digitized by Google

Pendant de longues semaines, le Céleste s'obstine, malgré sa répugnance, à fréquenter les fumeries. Il arrive enfin à s'habituer au narcotique et entre dans la deuxième période, celle où l'opium lui procure l'excitation cérébrale désirée. Après avoir fumé, il éprouve une sensation de bien-être, il devient loquace et gai, mais bientôt il se sent pris de sommeil et s'endort. Les rêves du fumeur d'opium, nous dit notre guide, sont délicieux : « Il goûte aux joies du paradis de Bouddha, vole comme un oiseau au milieu d'une végétation merveilleuse, respire des parfums enivrants; » bref, son bonheur est parfait. Quand il a allumé sa première pipe, il était assailli par des préoccupations multiples, il voyait la vie en noir : l'opium le ravit à la réalité, le transporte en plein mirage. Ce n'est qu'un mirage, en effet; au réveil, tout s'évanouit : le fumeur se retrouve dans la petite salle obscure où il s'est endormi, et à sa déception s'ajoute un abattement extrême.

Pendant quelques années, le Céleste peut résister à cet ébranlement nerveux, mais il abuse du poison et ses rêves deviennent des cauchemars : il se croit entouré de dragons grimaçants, de crapauds, de bêtes hideuses. Le paradis de Bouddha s'est transformé en un enfer d'où le fumeur ne peut s'évader, car son vice l'y retient prisonnier. Alors, il devient hâve, d'une manière effrayante, et dans ses yeux s'allume la flamme de la folie.

On s'étonne, en Europe, que l'opium puisse faire

Digitized by Google

de tels ravages dans les populations de race chinoise. Mais l'Europe n'a-t-elle pas aussi ses vices? Aux victimes du suc de pavot, on peut opposer les victimes de l'alcool, de la morphine, de l'éther, de la cocaïne, de la nicotine. Que la nation qui ignore ces produits jette la première pierre aux Chinois!

Quelques utopistes se plaisent à dire que les Célestes sont doux et pacifiques et que notre civilisation est plus barbare que la leur. L'histoire des Taïpings et des Boxers nous a édifiés sur la douceur des mœurs chinoises. On m'a affirmé à Penang que les fils de l'empire du Milieu faisaient volontiers disparaître les enfants en bas âge, les filles de préférence; ils les font bouillir pour les vendre dans la ville sous forme de tranches minces, comme cochon de lait! Notre guide nous a donné le fait comme exact, en ajoutant que de nombreux Chinois subissaient encore des condamnations pour avoir commis des crimes semblables. Pareille assertion m'a laissée sceptique, je l'avoue, mais je n'ai pu m'empêcher de songer à l'adage : *il n'y a pas de fumée...*

Les mœurs orientales sont d'ailleurs naturellement cruelles. Les Chinois surtout sont des artistes de souffrance, et ils méprisent la mort autant pour eux-mêmes que pour leurs ennemis; la Chine est restée aussi mystérieuse pour les Européens qu'à l'époque où Marco Polo, le légendaire explorateur vénitien, visitait le pays des mandarins.

. . . . . .

Digitized by Google

Le soir même de notre arrivée, nous reprenions la pirogue malaise qui nous attendait et, en quelques minutes, nous nous retrouvions sur le pont du *Sobraon*. A cinq heures, nous levions l'ancre, nous dirigeant vers Singapoor.

Digitized by Google

SINGAPOOR : LE QUARTIER CHINOIS

## XXXII

### L'ILE DE SINGAPOOR

24 mars.

Singapoor est à peu de distance de Penang, et cependant nous avons mis deux jours à franchir ces quelques centaines de kilomètres. Nous avons à bord, depuis Penang, un compatriote, M. de L..., qui possède une propriété en Annam et qui revient de Penang, où il s'était rendu pour voir les plantations de cannes à sucre, qui sont remarquables, et sa conversation, pleine de détails vécus sur ces pays, nous a considérablement abrégé les longues heures

Digitized by Google

de traversée. A plusieurs reprises, nous avons parlé ensemble de cette question coloniale qui passionne tant les esprits français.

Les étrangers se plaisent à répéter que nous ne sommes pas colonisateurs, que nous sommes terriens, sédentaires, et que, pour nous, le bonheur n'existe qu'à l'ombre du clocher.

Notre histoire prouve pourtant que les Français aiment à voyager, nous n'avons pas peur de l'inconnu, nous l'aimons, au contraire; nous sommes épris du progrès, nous avons de belles colonies, des capitaux, l'appui d'une marine puissante. Pourquoi sommes-nous donc de si mauvais colonisateurs? Parce que la colonisation n'est pas assez considérée en France comme une carrière en tout point semblable aux autres. Le Français, en général, ne songe à s'établir colon que s'il lui est tout à fait impossible de rester en France. Aller cultiver du riz, du thé en Extrême-Orient, c'est déchoir!

« Il y a heureusement quelques exceptions, nous dit M. de L..., mais je dois vous avouer que je ne vois guère arriver en Annam, au Tonkin et ailleurs que des désillusionnés. Comment ces « déracinés », qui ont échoué en France, c'est-à-dire dans un milieu propice, pourraient-ils réussir dans des pays où il y a tout à créer et où les conditions atmosphériques, hygiéniques, sociales, sont essentiellement défavorables? Quand la France enverra dans ses colonies des hommes qui ne seront pas des « déçus » en quête d'une revanche, nous pourrons tirer un parti vraiment

Digitized by Google

efficace des immenses territoires ouverts à notre initiative et à notre activité. »

M. de L... est de ceux-là. Il nous décrit ses intéressantes occupations. Certes, il a eu à lutter, mais aujourd'hui, après les semailles difficiles, il récolte. Et je pense que s'il y avait parmi les colons français beaucoup d'hommes faisant preuve d'autant d'énergie, et si notre système administratif était mieux organisé, nos possessions d'outre-mer seraient infiniment plus florissantes.

24 mars.

Hier soir, le thermomètre marquait 38 degrés centigrades ; la plupart des passagers ont transporté leurs couchettes sur le pont. Nous avancions lentement dans le détroit de Malacca, et ce matin, au lever du soleil, le *Sobraon* s'arrêtait en rade de Singapoor.

Un charivari assourdissant nous annonce que nous sommes arrivés. A peine notre bateau a-t-il accosté le long du quai, que de nombreux Chinois commencent aussitôt à remplir, à l'aide de paniers, nos soutes à charbon. Ces Célestes, sous le ciel ardent, vont et viennent sans cesse, ployant sous leur lourde charge. Ils reçoivent un salaire très minime, un dollar (5 fr.), par mille paniers de combustible qu'ils apportent jusqu'au bâtiment. Le vacarme qu'ils font et la poussière de charbon qui flotte autour du navire nous décident à descendre à terre pour visiter l'île de Singapoor, centre commercial des plus importants.

Les nouvelles constructions européennes, les rues



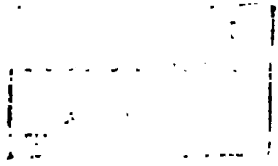
Digitized by Google

de la cité native, où l'on déploie une grande activité; les marchés chinois, la rivière encombrée de bateaux, sur lesquels habite une partie de la population; les nombreux Japonais, Javanais, Siamois, Chinois, Cynghalais, Malais et Hindous que l'on y rencontre, tout cela contribue à faire de Singapoor une véritable Babel. Singapoor est, comme Colombo, une des grandes stations de la route de l'Extrême-Orient; au point de vue commercial, ce port, si heureusement situé à la pointe de la presqu'île de Malacca, a dépassé Batavia; la température y est d'ailleurs moins élevée que dans le port hollandais. Singapoor est un petit Calcutta : de tous côtés, on construit des maisons européennes; dans la ville, on se presse, on se bouscule, et les voitures, en passant à grande vitesse, manquent à chaque instant d'écraser les piétons : signe infaillible de prospérité commerciale et de civilisation! Nous suivons une avenue parallèle à la plage, à l'extrémité de laquelle se trouve le *Raffel's Hotel*. Sous la véranda, des Anglais sont étendus nonchalamment dans les *rocking chairs*. Quel contraste avec l'activité des Chinois! On nous vante toujours l'ardeur avec laquelle travaillent les fils d'Albion, sous les cieux les moins favorables : nous sommes obligés de reconnaître que les Anglais de Singapoor font exception à la règle; ils ne se rendent à leurs occupations que vers onze heures du matin, et ils n'ont qu'un désir lorsqu'ils sont dans leurs bureaux, celui de retourner *at home* le plus tôt et le plus souvent possible. Quoi qu'il en soit, l'Angleterre possède là

Digitized by Google

LES PALMIERS ÉVENTAILS DE SINGAPOOR

Digitized by Google



Digitized by Google

encore de superbes colonies : Penang et Singapoor sont pour elle des sources de revenus importants. D'ailleurs, les Anglais ont des représentants dans tous les États natifs de la Malaisie et exercent ainsi une influence complète sur cette région. Un habitant du nord de Bornéo répondait un jour à un Anglais qui lui parlait de la domination que l'Angleterre exercerait un jour ou l'autre sur son île :

« Lorsque l'un de vous quitte l'Angleterre, il lui faut tout un village pour lui procurer le confort et ce qu'il désire. »

C'est un peu vrai : au cours de notre voyage aux Indes, nous avons eu maintes fois l'occasion de faire pareille remarque, en voyant le nombre invraisemblable de serviteurs attachés à la personne de chaque fonctionnaire ou officier. Il faut ajouter que les domestiques reçoivent des gages très minimes ; en outre, ce n'est pas les distraire d'un travail utile, puisque le plus souvent les Hindous vivent dans un état de paresse complète.

A Singapoor, comme dans toutes les villes orientales, la visite du jardin botanique est classique. C'est à quelques milles de l'hôtel, dans un espace assez restreint, que se trouvent ces jardins, où l'on remarque les « palmiers éventails ». Non loin de là, se trouve une ménagerie où l'on nous montre un tigre du Bengale et un orang-outang qui, âgé à peine de deux ans, est déjà d'une taille exceptionnelle. A côté de ce quadrumane géant, nous voyons un *cynopithecus niger ;* c'est un singe absolument sauvage et qui ne

Digitized by Google

paraît pas devoir s'habituer facilement à cette claustration forcée. Cet animal, haut de trois pieds, se précipite, dès qu'on l'approche, sur les barreaux de sa cage et les secoue avec fureur; je l'ai même vu ramasser des noix et les jeter à la tête des visiteurs.

En dehors du *Botanical garden,* on visite également le *Raffel's Museum,* du nom du fondateur, de sir Stanford Raffel, dont la statue s'élève sur l'esplanade principale. En bifurquant à gauche, on arrive sur une hauteur d'où l'on découvre une belle vue sur la campagne environnante. Sur cette éminence, s'élève le palais du maharajah de Johore : ce palais ne nous rappelle en rien les somptueuses demeures des princes hindous; ici le souci d'art ne se manifeste aucunement, ni dans l'ensemble, ni dans les détails. Par un grand escalier de marbre, nous arrivons au salon de réception, orné de draperies et de broderies japonaises. Il faut avouer que les Orientaux nous égalent, s'ils ne nous surpassent, dans l'art de tisser les étoffes de luxe. Certains de leurs produits — on a pu le voir lors de la dernière Exposition universelle — sont des chefs-d'œuvre de coloris et de finesse. Le sens artistique, et particulièrement le sens de la couleur, est très développé chez les Orientaux.

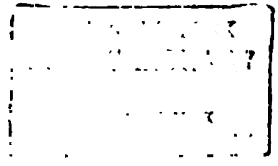
Sur la muraille du salon voisin, sont accrochées des défenses d'éléphants de Ceylan; les unes sont sculptées à même l'ivoire; les autres sont couvertes d'incrustations de vermillon et d'or représentant des fleurs, des oiseaux et des ornements.

En redescendant vers la ville, nous nous arrêtons

Digitized by Google

SINGAPOOR : UN GROUPE D'INDIGÈNES

Digitized by Google



Digitized by Google

à un temple chinois très renommé à Singapoor. C'est une sorte de pagode au toit couvert de sculptures représentant des scènes religieuses, parmi lesquelles nous remarquons, synthétisés avec un réalisme impressionnant, les châtiments que les damnés subissent dans l'autre monde.

A l'intérieur, le temple est divisé en deux parties semblables; de chaque côté de l'entrée, se trouvent des bas-reliefs sculptés à même la pierre. L'un représente un dragon; sur l'autre, un tigre aux yeux d'émeraude semble bondir hors de la muraille; le « Barye » chinois qui a fait jaillir de la pierre ces deux animaux symboliques ne manquait pas d'imagination. Tous deux sont révérés à l'égal des dieux et les fidèles se prosternent avec un respect épouvanté devant ce dragon et ce tigre; on leur fait des sacrifices d'animaux vivants : c'est ainsi que nous voyons, entassées dans une cavité, une cinquantaine de tortues condamnées à avoir la tête coupée en l'honneur du tigre aux yeux d'émeraude.

A ce propos, on me raconte une histoire qui donne une idée exacte de l'esprit superstitieux et naïf des Célestes. Un vieux tigre commettait depuis longtemps des ravages dans les environs; non content de dévorer les bestiaux, il s'attaquait aux habitants, et déjà plusieurs de ceux-ci avaient été dévorés par le solitaire.

Les Chinois ont beau vénérer le tigre, il arrive quelquefois que l'instinct de la conservation l'emporte chez eux sur le respect des préceptes religieux : ils

Digitized by Google

se décidèrent donc à capturer l'animal. Un jour, on annonça dans le pays que le tigre était pris. Aussitôt la foule de se porter au-devant des chasseurs pour contempler leur prisonnier. Mais quelle ne fut pas la consternation des Célestes en constatant que le tigre capturé n'était pas le vieux solitaire. On vit alors cette scène extraordinaire : les Chinois entourèrent l'animal, et, après l'avoir supplié à genoux de leur pardonner leur erreur, ils le remirent en liberté, ce bon tigre, ce brave tigre, qui n'avait fait de mal à personne! Et c'est pour conjurer la colère céleste que ce jour-là les fidèles immolèrent des tortues en grand nombre devant le dieu-tigre du temple!

Dans une salle voisine, s'élève un sanctuaire renfermant la statue de Bouddha, ce dieu qui, chassé de l'Inde par Brahma, s'est réfugié dans les pagodes chinoises.

Le bouddhisme s'est d'ailleurs notablement déformé en passant en Chine par les monastères du Thibet : ce n'est plus aujourd'hui qu'une vague philosophie où les préceptes de l'apôtre Nirvanah se mêlent aux maximes de Kong Tou Tsu. Le respect de la vieillesse et la vénération des morts, voilà les deux grandes bases de la philosophie chinoise.

Les Célestes sont très superstitieux; avant de faire ses invocations, le fidèle jette en l'air deux morceaux de bois de forme ovale, arrondis d'un côté et creusés de l'autre; s'ils tombent tous deux le côté creux contre terre, c'est signe de bonne chance; sinon, l'on recommence l'opération jusqu'à ce qu'elle réussisse!

Digitized by Google

Une autre particularité : les fidèles agitent dans un cornet des baguettes sur lesquelles sont inscrites des prières; c'est un système moins perfectionné cependant que les « moulins à prières » des lamas.

Pendant que nous visitons le temple, je remarque plusieurs Célestes qui nous suivent pas à pas en faisant brûler des morceaux de papier. Ce manège m'intrigue. Est-ce là un rite spécial? Le guide me répond que ces papiers qui se consument sont couverts de textes de prières spéciales et que leur fumée purifie le temple visité par des impies. C'est un usage établi.

En quittant le temple, nous croisons sur la route deux cortèges composés de gens frappant sur des cymbales, chantant et dansant; tous paraissent en proie à une vive exaltation : ce sont des convois funèbres.

Ils défilent devant nous. Certains figurants, en guise de vêtements, sont peints des pieds à la tête de dessins bleus et blancs; d'autres sont affublés de masques grimaçants. Ils portent leurs morts au cimetière chinois, qui se trouve à l'extrémité de la ville.

Les Chinois de Singapoor se considèrent ici absolument comme chez eux, et l'on peut s'en rendre compte en allant à Bling Bayar, où ils fabriquent tout ce dont l'Européen peut avoir besoin. Ils sont très actifs; ce sont de bons ouvriers qui vivent au besoin de quelques poignées de riz arrosées d'eau claire. Nous rencontrons beaucoup de femmes chinoises; la plupart sont de petite taille, mais aucune d'elles n'a le « petit pied »; elles sont coiffées avec le plus grand

Digitized by Google

soin, et ainsi que les Hindoues elles ont l'habitude de mâcher ce bétel qui teinte leurs dents de rouge.

. . . . . .

Vers quatre heures et demie, nous nous dirigeons du côté du quai d'embarquement, en ayant soin de nous arrêter chez le médecin anglais chargé du service sanitaire.

On avait affiché ce matin dans le salon du *Sobraon* un avis annonçant que tout passager descendant à terre devait se soumettre à un examen médical avant de revenir à bord, de nombreux cas de peste ayant été signalés à Singapoor. Cette mesure me parut plutôt singulière, car les symptômes de cette maladie, en admettant qu'on en soit atteint, ne peuvent apparaître aussi rapidement, et tous les passagers descendus à terre auraient pu hospitaliser les bacilles de la peste, que le docteur Yersin lui-même ne s'en serait pas aperçu. Nous nous présentons cependant, par acquit de conscience, chez le médecin désigné, mais comme c'est dimanche l'homme de l'art est en villégiature, et, sur la pancarte apposée à sa porte, on peut lire cette phrase lapidaire : *Pas d'examen aujourd'hui, vous allez bien et pouvez remonter à bord.*

La visite aurait été passée, que la sécurité des passagers, au point de vue sanitaire, n'en eût pas été plus certaine! Nous n'avions plus qu'à suivre l'avis du médecin si zélé, et vers cinq heures nous étions à bord du *Sobraon,* appareillant pour la Chine.

Digitized by Google

UNE RUE A HONG-KONG

## XXXIII

### L'ILE DE HONG-KONG

29 mars.

Notre entrée dans la mer de Chine est saluée par un roulis et un tangage des plus désagréables; le froid est assez vif et notre navire doit lutter contre un orage violent. La plupart des cabines de première classe sont inoccupées; en revanche, une centaine de Chinois venant de Penang et Singapoor sont installés à l'avant du navire. L'un d'eux est étendu sur une natte; à ses côtés, se trouve un plateau contenant le *in-chou,* l'inséparable pipe à opium;

Digitized by Google

comme bagages, un traversin de cuir, une boîte de fer-blanc, un *iechi sin,* ou éventail, et le *inché,* ou parasol en papier.

Plusieurs chaudrons de riz sont apportés à l'heure des repas ; les Célestes manœuvrent avec agilité leurs deux bâtonnets en guise de fourchettes : en quelques minutes leur dîner est terminé.

Ils ne sont pas admis à circuler sur le navire, pas plus que leurs femmes, d'ailleurs, auxquelles une partie de l'avant a été réservée.

Le *Sobraon,* qui marchait lentement entre Penang et Singapoor, s'est réhabilité : nous avons fait 354 milles dans la journée, ce qui constitue presque un record pour un bateau de la compagnie P. O.

Le 29 mars, nous entrons en rade de Hong-Kong. Dans le port, plusieurs navires de guerre battant pavillon anglais sont à l'ancre ; à côté, de nombreux sampans, sur lesquels habite une population bruyante d'indigènes. Comme fond à ce spectacle animé, des montagnes aux lignes capricieuses, au milieu desquelles le pic de Hong-Kong s'élève majestueusement, dominant la ville.

L'histoire de l'occupation de Hong-Kong par les Anglais est assez curieuse : c'est même un des épisodes les plus caractéristiques de la lente conquête des principaux ports d'Extrême-Orient par la Grande-Bretagne. Un nommé Lin avait été envoyé par l'empereur de Chine avec tous pouvoirs pour aplanir les difficultés élevées entre l'empire du Milieu et l'Angleterre. Le choix de ce mandataire devait avoir des con-

Digitized by Google

séquences peu heureuses pour les Anglais, car Lin représentait le type même du Chinois barbare, astucieux et pénétré de cette idée que le Fils du Ciel est le premier monarque du monde. Il ne vint donc pas dans un but de conciliation, mais avec la ferme intention d'imposer les volontés impériales aux Anglais, c'est-à-dire d'empêcher ceux-ci d'exercer librement leur commerce et leur industrie, et même d'interdire au représentant du gouvernement britannique de correspondre sur un pied d'égalité avec les autorités de Canton. Ce Lin ne doutait de rien; il se mit à traiter les Anglais et leur représentant avec un dédain insultant, et leur fit entendre que le seul privilège qui leur était accordé était celui de négocier avec les marchands du Céleste-Empire. Lin voulut atteindre les Anglais dans leurs intérêts immédiats : comme il était persuadé que la vente de l'opium était la branche principale du commerce britannique à Canton, il se proposa de faire détruire les cultures et d'interdire sévèrement l'introduction de l'opium en Chine. Il alla plus loin : il fit cerner les étrangers dans leurs manufactures à Canton et les tint prisonniers pendant six semaines, du 18 mars au mois de mai 1839. On imagine les angoisses des Anglais : à cette époque, les communications étaient lentes, et d'ailleurs Lin avait mis ses otages au secret. Ceux-ci, désespérant d'être secourus, durent accepter les conditions des Chinois, heureux encore de s'en tirer à si bon compte. Mais cette expérience leur avait suffi : ils comprirent bientôt que désormais ils ne

Digitized by Google

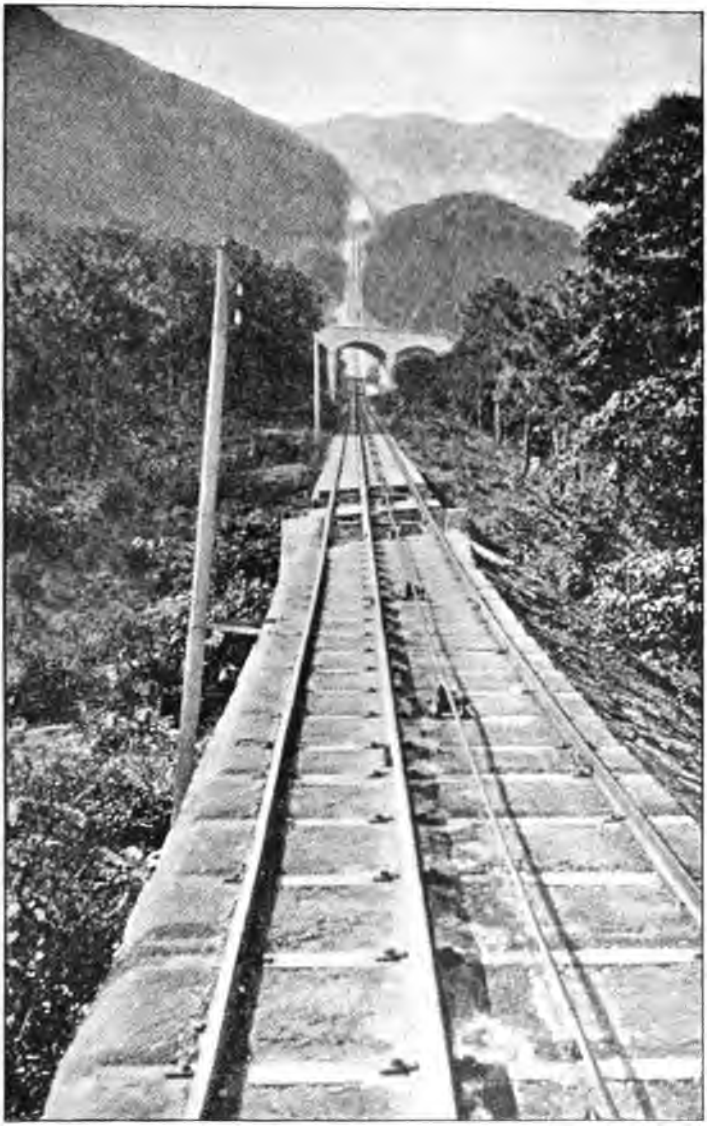
pourraient plus exercer à Canton leur commerce avec liberté et sécurité, et, à la stupéfaction des Chinois, ils abandonnèrent leurs manufactures. Les deux mille Européens de Canton s'embarquèrent et se réfugièrent à Hong-Kong, où ils disaient avoir toutes facilités pour communiquer avec les nations étrangères. Ils s'y installèrent et attendirent les événements.

A cette époque, Hong-Kong était une île désolée, habitée par des pirates qui infestaient les mers : elle avait une population de deux mille Chinois environ, tous très pauvres, illettrés et vivant exclusivement du produit de leur pêche. Trois ans après, en 1842, à la suite de pourparlers souvent orageux, l'île de Hong-Kong était cédée aux Anglais. Sur l'emplacement de l'ancien village indigène, s'élève aujourd'hui la florissante *Victoria Town,* qui compte une population mêlée, en partie chinoise, s'élevant à deux cent cinquante mille habitants, y compris les troupes de terre et de mer!

Une barque nous amène devant le *Hong-Kong Hotel,* où nous prenons des chaises en bambou, portées par quatre indigènes, pour visiter la ville.

Une grande animation règne dans l'artère principale. Européens et Célestes vont et viennent, très affairés. Queen's road est une large avenue bordée de nombreuses boutiques anglaises et chinoises; elle est le centre, le « boulevard des Italiens » de la ville. Les *rickshaws* y circulent avec rapidité, traînées par des Chinois infatigables; des coolies portent des *sedan chairs,* dans lesquelles sont mollement étendus des

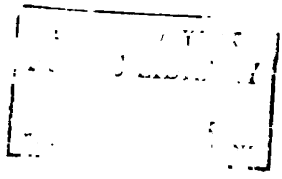
Digitized by Google



LE CHEMIN DE FER CONDUISANT AU PIC DE HONG-KONG



Digitized by Google



Digitized by Google

Européens ou des Célestes en costume de soie brochée. Au milieu de cette agitation se promènent gravement les *policemen punjab* en uniformes sombres et coiffés de turbans écarlates; avec leurs yeux noirs étincelants, leur visage osseux aux traits heurtés, ces *policemen* ont l'air très énergique; et s'ils paraissent

UNE « RICKSHAW » A HONG-KONG

avoir le plus grand mépris pour les Chinois, il faut reconnaître que leurs chefs européens ne leur donnent pas l'exemple de l'aménité. Les indigènes ne paraissent d'ailleurs pas attacher grande importance à la façon dont on observe avec eux les lois de la « civilité puérile et honnête ». Leur sens des affaires, leur activité, leur souplesse, sont autant d'éléments de succès dans une ville commerciale comme Hong-Kong, où nombre des leurs ont fait fortune.

Digitized by Google

Pendant la saison d'été, la chaleur est grande à Victoria Town : l'air est chargé de vapeurs qui accablent même les indigènes. Pour trouver un peu de fraîcheur, les Européens ont fait construire sur le Pic des habitations où ils résident la plus grande partie de l'année.

Nous avons fait l'ascension de cette montagne en tramway électrique. Au premier abord, on éprouve la sensation de monter lentement, graduellement, sans secousse; mais bientôt le tramway se redresse brusquement et, bien que la côte soit très rude, il monte avec rapidité; on ressent pendant ce voyage une impression désagréable. De plus, le système de traction n'est pas à crémaillère : qu'un accroc se produise, et nous sommes précipités en bas et pulvérisés! Nous arrivons sans incident au sommet, d'où une vue admirable se déroule à nos yeux : au premier plan, la ville de Victoria apparaît, avec ses nombreuses constructions et ses rues soigneusement entretenues; au loin s'étend la baie de Hong-Kong, nappe bleue sur laquelle se détachent en blanc les navires de guerre et les paquebots, et où nos yeux suivent le manège incessant des sampans, huttes flottantes, sur lesquelles naissent, vivent et meurent des milliers d'indigènes.

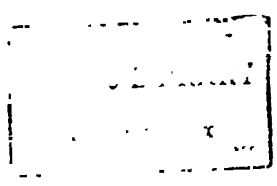
En pénétrant dans les rues étroites de Hong-Kong, on a l'illusion d'entrer dans une ville perdue au centre de la Chine.

Ici, les Célestes ont gardé toutes leurs coutumes et paraissent ignorer la civilisation qui règne à côté d'eux. Les maisons sont construites en bois, couvertes

Digitized by Google

LA RADE DE HONG-KONG
(Vue prise du sommet du pic.)

Digitized by Google



Digitized by Google

de bariolages et d'inscriptions; des lanternes de papier s'agitent à l'extrémité de tiges flexibles, et de longues bandes d'étoffes suspendues, recouvertes de signes bizarres, annoncent la spécialité de l'ouvrier ou du commerçant installé dans l'habitation.

Les Célestes ont l'air intelligent, mais leurs faces jaunes et luisantes, amaigries par l'opium, les vices ou la misère, sont plutôt déplaisantes. Et en voyant ces indigènes aux yeux brûlés de fièvre, je songe aux Boxers, aux membres de ces sectes fanatiques et cruelles contre lesquelles, en ce moment même, les troupes européennes luttent dans l'empire du Fils du Ciel. Mais les Chinois de Hong-Kong sont calmes et pacifiques; les nouvelles de la guerre ne parviennent même pas jusqu'à eux, et il leur est indifférent que leur mère patrie tente un suprême effort contre les étrangers envahisseurs.

Les Chinois de Hong-Kong, comme ceux de Penang, mangent des aliments à moitié décomposés et respirent nuit et jour une atmosphère nauséabonde; par contre, s'ils doivent faire une course en ville, ils revêtent des robes de soie précieuse.

En Europe, les cafés et restaurants abondent dans les rues : en pays chinois, ce sont les pâtisseries, et j'en vois tout le long des voies que nous suivons. On me montre des gâteaux aux pastèques, des tartelettes de nids d'hirondelles au sucre, des graines de melons noirs que les Chinois seuls savent ouvrir, des olives, des mangos, espèce de fruit qui ressemble au melon sans en avoir le parfum, et des morceaux de canne à

Digitized by Google

sucre arrangés si habilement qu'ils attirent les regards brillants de convoitise des Célestes.

En quittant le quartier chinois, nous redescendons à Queen's road, où nous prenons le chemin de *Happy Valley,* la Vallée heureuse, promenade favorite des Européens. Nos coolies trottent à qui mieux mieux, et nous nous trouvons bientôt sur une route bordée de prés verdoyants. A droite, s'étend le cimetière européen, qui, au premier abord, semble un vaste parc où les arbres et les fleurs ont été plantés à profusion. Mais, dans la verdure, nous ne tardons pas à apercevoir les tombes : modestes ou somptueuses, elles couvrent les victimes de cette grande bataille qui s'appelle la colonisation, et ce n'est pas sans mélancolie que nous lisons quelques-uns des noms inscrits sur ces pierres. On imagine aisément quelle fut la vie de ces disparus : ils étaient partis de chez eux avec l'espoir de débarquer dans un pays merveilleux où, en échange d'un travail minime, la fortune leur prodiguerait ses faveurs. Quelle désillusion ! Ils sont arrivés dans une région riche sans doute, mais où l'initiative et l'effort personnel sont nécessaires plus que partout ailleurs. Bientôt le découragement est venu, puis la maladie. Ils se sont trouvés seuls dans un pays où tout est nouveau pour l'Européen. Le mal n'a pas tardé à accomplir son œuvre : « les chercheurs d'or » sont morts sans avoir découvert le filon rêvé, et maintenant ils dorment dans ce cimetière exotique, bien loin de la terre qu'ils n'auraient jamais dû quitter. Voilà pourquoi, malgré le

Digitized by Google

charme du décor qui entoure les tombes, on respire ici une atmosphère de tristesse. Personne ne vient déposer des fleurs sur ces pierres abandonnées; aucune silhouette endeuillée ne s'agenouille devant ces croix fléchissantes. L'oubli règne sur ce cimetière situé — ironie amère — dans la Vallée heureuse!

Digitized by Google

UN « SAMPAN » SUR LA RIVIÈRE DES PERLES

## XXXIV

### SUR LA RIVIÈRE DES PERLES

Nous nous sommes embarqués aujourd'hui à bord du *Fatsham,* steamer qui fait journellement le service de Hong-Kong à Canton. Nous passons à côté de milliers de jonques chinoises gréées pour la pêche; ces embarcations, dont beaucoup sont armées de canons, servent de refuge aux pirates, qui sont nombreux en cette région. A notre gauche, des îlots reflètent dans l'eau tranquille leurs verdures, que n'agite pas la moindre brise.

Le *Fatsham* traverse un étroit chenal surnommé

Digitized by Google

*Lap sui mou pass,* entre l'île de Sautau et l'île de Mah Wau; les rives de *Pearl River*, ou Rivière des Perles, sont boisées par endroits, et nous apercevons à l'horizon des montagnes arides qui s'estompent dans la brume. Lentement, la nuit tombe; le ciel est d'un vert profond; les couleurs se dégradent, les lignes s'effacent, tout se fond dans une obscurité transparente. Nous quittons le pont minuscule du petit vapeur pour rentrer dans la salle qui sert à la fois de salon et de salle à manger. A bord du *Fatsham,* les cabines, le salon et la salle à manger sont tapissés de haches, de sabres, de fusils : et l'on comprend l'utilité de toutes ces armes, quand on regarde les jonques armées qui circulent sur la Rivière des Perles et dont la plupart sont montées par de véritables bandits. Ces précautions ont été prises à la suite d'un incident qui eut des conséquences terribles. L'année dernière, un steamer faisant le service entre Hong-Kong et Canton fut assailli par une multitude de jonques chinoises qui lui envoyèrent des balles et des obus. A ce signal, de nombreux pirates qui s'étaient embarqués à Hong-Kong à bord du steamer, à titre de passagers, massacrèrent à l'aide de revolvers et de coutelas les officiers et les passagers qui tentaient de se défendre et livrèrent le navire à leurs complices.

Depuis cette agression, des soldats accompagnent chaque navire; les Chinois sont enfermés à l'arrière du steamer et gardés par de nombreuses sentinelles qui ont l'ordre de faire feu à la moindre tentative de rébellion.

Digitized by Google

Le salon était désert et la plupart des passagers endormis, quand un appel du capitaine retentit dans la nuit : « Tout le monde sur le pont! »

En un instant, les passagers ont quitté leurs cabines.

Des cris déchirants retentissent, et, comme nous nous penchons sur le bastingage, cherchant à percer de nos regards la nuit, qui est devenue d'un noir d'encre, nous entendons le capitaine ordonner :

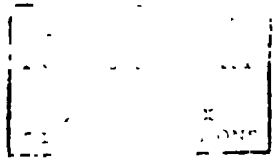
« Une barque à l'eau... et six hommes! »

Et pendant que les matelots, en hâte, descendent l'embarcation à l'aide de poulies, les cris deviennent plus pressants, plus douloureux. Des corps que nous ne pouvons voir se débattent dans l'eau, et des appels de femmes et d'enfants nous arrivent. Notre bateau s'est éclairé : nous voyons la barque de sauvetage mise à flot et le capitaine donner des ordres brefs. A la lueur rougeâtre que les torches jettent sur le fleuve, nous pouvons enfin distinguer une barque cantonaise complètement retournée; des rames flottent sur l'eau ainsi que quelques objets, mais d'êtres humains nous ne voyons pas trace : un bouillonnement de l'eau noire indique seul la place où viennent de disparaître les victimes de l'accident. Et l'on commence à comprendre : la barque indigène a été heurtée par notre vapeur; peut-être même une manœuvre maladroite l'a-t-elle dirigée contre le navire. Nous ne devions connaître l'importance de cette catastrophe que le lendemain : l'embarcation contenait une famille de douze personnes. En Europe, pareil drame

Digitized by Google

CANTON : LES « SAMPANS » SUR LA RIVIÈRE DES PERLES

Digitized by Google



Digitized by Google

soulèverait une émotion considérable; ici, il n'impressionne que les passagers, les étrangers. Le capitaine n'avait guère qu'une préoccupation : celle de faire le silence sur cette triste aventure, de crainte qu'on ne nous réservât un désagréable accueil à notre arrivée à Canton. Rien n'en a d'ailleurs transpiré pendant notre séjour dans la région.

Ces sortes d'accidents sont heureusement très rares, bien que la rivière où circulent les vapeurs soit encombrée d'innombrables barques indigènes. Mais quel étrange pays que celui où douze personnes peuvent disparaître sans que nul n'en sache rien, en dehors des auteurs irresponsables de la catastrophe!

Pendant cette nuit agitée, le navire franchit les soixante-dix milles qui séparent Hong-Kong de Canton, et, à six heures vingt du matin, nous jetons l'ancre devant l'immense cité chinoise.

Canton, le 30 mars.

Cette fois, nous sommes en Chine; ici, l'Européen ne règne plus en maître : c'est le Fils du Ciel, ou plutôt cette figure énigmatique, l'Impératrice, qui exerce l'autorité suprême.

La Chine! Ce seul mot évoque des paysages étranges où se dressent des maisons bariolées aux toits recourbés, des tours de porcelaine, avec des salles mystérieuses peuplées de personnages vêtus de soie, de mandarins à plumes de paon, de femmes mal équilibrées sur des pieds ridiculement petits. C'est aussi le pays tragique où sont morts dans les

Digitized by Google

pires supplices tant des nôtres, c'est la terre qu'ensanglantent les révoltes meurtrières, c'est l'immensité habitée par quatre cents millions d'individus, merveilleux réservoir de vie, qui un jour peut-être se déversera sur le monde occidental.

En mettant le pied sur le sol de cette Chine légendaire, nous nous remémorons les terribles événements de Pékin, le siège des légations, la lutte désespérée contre le flot montant des barbares. En ce moment, les troupes européennes campent au pied des tombes impériales, et les incendies de la capitale chinoise ne sont pas encore éteints.

Dès son arrivée, le *Fatsham* a été entouré par une vingtaine de sampans, embarcations chinoises aux proues effilées; presque toutes sont dirigées par des femmes qui viennent chercher leurs maris à notre bord. Ceux-ci sont étendus dans une partie réservée du steamer, où la plupart fument des pipes d'opium. Pendant toute la nuit, ces Célestes ont conversé, et comme la causerie la plus amicale est, chez eux, un prétexte à cris aigus, on imagine les agréments d'un pareil voisinage. Inutile de dire que leurs femmes les ont reçus avec des démonstrations aussi bruyantes que possible; ce ne sont qu'exclamations, appels, éclats de rire! Pour débarquer leurs marchandises, les Chinois se dépensent également en paroles et en gestes inutiles.

On peut diviser Canton en deux villes très distinctes : le vieux Canton, entouré de ses anciennes murailles, ayant près de dix kilomètres de tour, et la

Digitized by Google

ville flottante, sur la Rivière des Perles, dont les habitants ne frayent pas avec les terriens. Les hôtes de ces pirogues remontent les rivières jusqu'au cœur de la Chine, transportant pour un prix très minime des denrées de toutes sortes. Mais la plupart jouissent d'une détestable réputation à Canton, et c'est pour leur inspirer une crainte salutaire qu'on a installé sur la rive le champ d'exécution.

Nous avons assisté du pont de notre vapeur à une petite scène très « couleur locale », qui se déroulait sur un large sampan amarré à côté de nous. La famille était réunie pour le repas du matin; il y avait là des représentants de trois générations : les vieux au visage strié de mille rides, les adultes et les enfants. Les plus âgés étaient assis autour d'un plat de riz fumant, que le cadet — il peut avoir trois ans — s'amuse à retourner avec ses baguettes. De crainte d'accident, on a attaché l'enfant avec une corde fixée à l'extrémité du bateau. Nos voisins nous regardent attentivement et se montrent fort mécontents de ce que la fumée du vapeur soit rejetée par le vent dans leur direction : les imprécations qu'ils nous adressent à ce sujet ne doivent pas être des plus aimables. C'est avec curiosité que j'étudie ces Chinois, à demi amphibies, si l'on peut dire, et dont les figures plates, aux maxillaires très développés, impressionnent désagréablement. Leur sampan est une véritable maisonnette recouverte d'un toit en bambou et divisée en plusieurs compartiments; dans une niche enfumée, un Bouddha, dans l'attitude de la prière, est entouré



Digitized by Google

de bâtons d'encens; une lanterne en papier huileux, ornée de dragons, éclaire l'intérieur de l'embarcation. Les bateliers sont vêtus d'une longue blouse grise et d'un pantalon jaune; leurs pieds sont recouverts de pantoufles brodées et leurs cheveux, très noirs, tombent en une lourde tresse jusqu'à la taille. On se rend compte que de tels individus, avec leur physionomie peu avenante et leur regard haineux, ne doivent pas reculer devant un acte de brigandage et peuvent pousser l'audace jusqu'à tirer sur les navires qui passent à leur portée; et l'on comprend qu'en prévision de pareilles attaques les bateaux qui remontent les rivières chinoises soient pourvus d'un véritable arsenal.

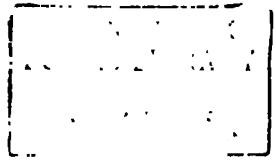
D'ailleurs, il ne faudrait pas être le moins du monde psychologue pour ne pas sentir l'antipathie que les Européens inspirent aux Célestes. Canton a beau être aux portes de la Chine, c'est-à-dire dans un cercle où l'influence européenne se fait encore vivement sentir, ses habitants partagent à notre égard les sentiments de leurs compatriotes de Pékin et de Tien-Tsin. De temps en temps, ici même, éclatent des révoltes partielles, n'ayant d'autre mobile que la haine des étrangers. Peu de temps avant notre arrivée, des voleurs armés ont mis à sac des boutiques et les autorités chinoises ont tardé volontairement à intervenir.

En prévision d'attaques de ce genre, incidents qui pourraient mettre le feu aux poudres et provoquer un soulèvement en masse, des canonnières sont presque continuellement à l'ancre en rade de Hong-Kong.

Digitized by Google

UNE RUE DE LA « VILLE FLOTTANTE » A CANTON

Digitized by Google



Digitized by Google

Les événements de Takou, Tien-Tsin et Pékin sont mal connus de la plupart des Chinois, surtout des habitants du sud, mais dans tout l'empire flotte une atmosphère d'inquiétude où de terribles orages se développeraient facilement. Heureusement, la Chine manque de cohésion nationale; si elle avait le sentiment de sa force matérielle et l'unité de direction, comme elle écraserait facilement les corps expéditionnaires des armées alliées, véritables colonnes de fourmis lancées à l'assaut d'un colosse.

Digitized by Google

UNE RUE A CANTON

## XXXV

### UNE CAPITALE LITTÉRAIRE

Le plus célèbre des guides de Canton est le vénérable A Cum senior, père d'A Cum I^er^ et d'A Cum II, une dynastie de *ciceroni* !

Il se présente à nous en brandissant la dépêche que je lui ai adressée la veille. C'est un personnage très cérémonieux, au regard intelligent, et qui, fréquentant les Européens de longue date, parle un langage où l'on retrouve de l'anglais, du français et de l'allemand, le tout agrémenté de chinois.

Des chaises à porteurs ont été retenues, et nous

Digitized by Google

nous mettons en route vers huit heures du matin, précédés d'A Cum senior, qui se prélasse dans un palanquin porté par quatre coolies. En général, les guides chinois sont de pauvres hères qui tiennent du mendiant, mais A Cum exerce honorablement sa profession; il a « piloté » des personnages illustres, des voyageurs princiers, et il jouit d'une certaine aisance.

Notre programme est bien chargé, si chargé même que je crains de ne pouvoir le suivre exactement. Mais A Cum nous rassure. « Ayez confiance en moi, je vous ferai tout voir, j'en prends l'engagement. »

Le cortège que nous formons avance lentement dans l'immense cité fourmillante de monde. Les rues sont tellement étroites que les rayons du soleil ne pénètrent pas entre les maisons, et cela donne à la ville l'aspect d'une seule et immense toiture qui recouvrirait des galeries sans nombre dans lesquelles circule une foule bariolée. Aux cris de *ha! ha!* tout le monde se presse et s'écrase pour faire place à un gros mandarin qui apparaît, gravement assis dans une chaise portée par huit hommes. Les promeneurs s'arrêtent et se prosternent; on nous oblige à nous garer pour faire place au seigneur, qu'une dizaine de Chinois précèdent, les uns brandissant des drapeaux, d'autres jouant des cymbales, et que suivent des soldats armés de piques, de parasols et d'éventails.

Chaque maison est ornée d'une longue planche suspendue à l'entrée et couverte d'inscriptions en

Digitized by Google

caractères d'or, qui indiquent généralement le nom et la profession de chacun : à voir toutes ces pancartes, il semble que les rues ont été pavoisées. On n'aperçoit ni charrette ni voiture; tout est porté à dos d'homme. Dans cette ville habitée par trois millions de Chinois, nous n'avons pas rencontré de toute la journée un seul Européen.

Le pittoresque est gâté par la malpropreté et la laideur des habitants ; les rues sont curieuses, avec leurs couleurs éclatantes, leur animation continuelle, leurs mille scènes imprévues; mais le charme de cet ensemble ne suffit pas à me faire oublier l'odeur écœurante qui règne partout.

Ici, la vie n'est pas divisée, cloisonnée, comme en Europe : la plus grande promiscuité règne dans ces maisons, dont beaucoup n'ont pas même de portes.

Canton est la capitale du sud de l'empire chinois ; elle est la résidence officielle du vice-roi et des hauts mandarins, dont l'autorité s'exerce sur de nombreuses et vastes provinces. C'est aussi la ville littéraire par excellence, et l'on sait à quel point ce peuple, si arriéré à certains points de vue, se préoccupe avec passion des choses de l'esprit. La classe élevée, celle des mandarins, n'est d'ailleurs composée que de lettrés. Les Chinois ont au moins cette qualité d'accorder les honneurs et les places non pas seulement aux privilégiés de la naissance ou de la fortune, mais à ceux qui s'en montrent dignes par des qualités plus personnelles. Li-Hung-Chang, qui, en raison des

Digitized by Google

circonstances, fut à un moment en fait, sinon en titre, le véritable empereur de Chine, est le fils d'un pauvre scribe de Ngan Hoei.

Certains de nos moralistes trouvent qu'en Europe la lutte pour les diplômes tient trop de place dans la vie. Que diraient-ils s'ils étaient Chinois? Dans l'empire du Milieu, on ne peut arriver à une situation qu'en se résignant à subir de multiples examens : c'est à croire qu'une moitié de la population est chargée d'interroger l'autre. Au point de vue théorique, ce système peut paraître excellent : il permet au plus humble des Célestes d'avoir de l'ambition, de briguer la plume de paon ou le bouton jaune du mandarinat; mais, au point de vue pratique, pareille organisation de la vie développe à un degré inouï le fonctionnarisme et l'amour des sinécures.

Tous les trois ans, le professeur impérial — sorte de ministre de l'instruction publique — vient à Canton pour faire subir les examens de Ku-Jin. On peut imaginer l'importance de pareille cérémonie quand on pense que huit mille étudiants se présentent et que le nombre des élus est infime! Aussi l'émulation atteint-elle un degré incroyable parmi les Célestes, dont la carrière dépend de l'issue de cette épreuve.

Nous sommes allés visiter la salle des examens, qui est une des curiosités de Canton : elle n'offre d'ailleurs aucun point de ressemblance avec les locaux de la Sorbonne. Nous pénétrons par une arcade désignée sous le nom de Porte du Dragon, dans une immense cour pavée, à chaque côté de laquelle viennent

Digitized by Google

aboutir de petites rues divisées en compartiments. Ces cellules, qui sont au nombre de six mille, mesurent environ deux mètres de large; elles sont dans un état d'abandon indescriptible : une herbe desséchée leur sert de tapis et des insectes variés les traitent en pays conquis. C'est dans ces réduits que les étudiants doivent passer deux jours et deux nuits à composer un poème sur un sujet donné : il faut avoir le feu sacré de la poésie pour pouvoir travailler dans de tels taudis; mais les concurrents sont si absorbés qu'ils font bon ménage avec la vermine, à laquelle la vie chinoise les a d'ailleurs depuis longtemps habitués.

A l'extrémité de la cour, sont installés, dans une maison au toit recourbé, des appartements pour le professeur impérial, les deux chefs et les dix examinateurs, ainsi que pour le vice-roi et le gouverneur de la province, qui tous deux doivent être présents pendant toute la durée de l'épreuve. Les examinateurs, qui viennent de Pékin, sont reçus solennellement à leur arrivée à Canton : on les entoure de prévenances, les plus haut fonctionnaires se plaisent à leur rendre hommage.

Une surexcitation extraordinaire règne pendant la période des examens. De toute la province, viennent les étudiants qui ont déjà été admis à un premier concours et espèrent prendre un grade plus élevé. Ces milliers d'hommes, qui ne sont pas tous jeunes, étudient depuis des années les textes anciens : ils connaissent la philosophie des sages et peuvent réci-

Digitized by Google

ter d'interminables poèmes qui célèbrent la grandeur et la gloire des héros mystiques et légendaires. Leur instruction est exclusivement littéraire : ils ignorent tout ou presque tout des sciences exactes. Cet enseignement est une des raisons principales pour lesquelles la plupart des mandarins s'intéressent si peu

CANTON

(La « salle des examens » et les six mille cellules des candidats.)

aux progrès de la civilisation moderne. Aux questions de fait, ils répondent en s'inspirant des fables enfantines qui constituent pour eux la base de la science humaine.

Tous les étudiants, riches ou pauvres, peuvent prendre part aux examens : ils sont traités sur un pied de parfaite égalité. Sont cependant exclus, les prison-

Digitized by Google

niers et les coiffeurs! Les « figaros » sont traités avec mépris par les Célestes, et, il faut bien le reconnaître, ils justifient amplement par leur immoralité la détestable réputation qu'on leur fait.

Pour obtenir une situation officielle, il est nécessaire d'avoir passé les examens avec succès. Certains « recalés » peuvent cependant se faire une carrière dans l'armée et devenir mandarins militaires. Mais ils ne peuvent atteindre les hautes situations qui sont réservées aux mandarins civils; en tout lieu, ceux-ci prennent le pas sur leurs collègues de l'armée.

Canton est un grand centre pour trouver une situation officielle : patiemment des milliers de lettrés attendent leur nomination. Nulle part les carrières administratives n'ont autant de candidats qu'en Chine; mais si chez nous on voit des bacheliers devenir cochers de fiacre ou garçons de café, jamais au Céleste-Empire les lettrés ne consentent à déchoir. Leur misère est « noire », mais digne. Lorsqu'ils sont pourvus d'un emploi, ils se dédommagent largement des privations passées; aussi du haut en bas de l'échelle administrative règnent l'orgueil et la vénalité. Les mandarins se préoccupent beaucoup moins des intérêts généraux que de leurs intérêts particuliers : le petit fonctionnaire prélève une dîme légère sur les sommes qu'il se trouve avoir à recouvrer; son successeur immédiat accentue le prélèvement, et ainsi de suite jusqu'au chef, auquel est réservée la part du lion. Si le haut mandarin n'est pas satisfait, il ne se gêne pas pour pressurer direc-

Digitized by Google

tement ses subalternes. L'argent est le seul argument qui puisse émouvoir un fonctionnaire chinois, et il avait raison, le diplomate qui disait :

« Nous obtiendrons beaucoup plus des dignitaires de l'empire du Milieu en payant leur concours qu'en les intimidant avec des déploiements de forces militaires. »

*
* *

Trois millions de Célestes habitent dans les rues tortueuses et sombres de Canton, des rues si étroites que deux chaises ne s'y croisent que très difficilement. Cette grande cité, une des plus vivantes et des plus riches de la Chine, est entourée de murailles épaisses. Bien qu'elle reçoive beaucoup de visiteurs européens, elle a gardé toute son antipathie pour les blancs : elle est restée farouchement chinoise.

La plus grande prudence est en effet de rigueur au milieu d'une populace qu'un rien suffirait à exaspérer. Les Cantonais ont gardé un amer souvenir des leçons que leur ont infligées Français et Anglais réunis; et quoiqu'il y ait nombre d'années que l'orgueil chinois ait été ainsi rabaissé, la blessure est toujours vive. Les Européens qui ont séjourné en Chine savent combien la rancune des jaunes est tenace : ils subissent le joug tant qu'ils ne peuvent faire autrement, mais que l'occasion de relever la tête se présente, et ils brandissent l'étendard de la révolte. C'est cet état d'âme qui explique les soulèvements des Taïpings et

Digitized by Google

des Boxers. Actuellement, l'empereur et l'impératrice ont déserté Pékin, les troupes européennes campent dans la cité sacrée, les tombeaux des Mings sont aux mains de nos soldats, la Chine semble matée : elle s'incline, en effet, mais elle n'oublie pas. Et qui sait si quelque jour, proche peut-être, les fanatiques ne recommenceront pas à persécuter nos ingénieurs et nos missionnaires et à détruire, par le fer et par le feu, l'œuvre de la civilisation européenne? L'Inde, peuplée elle aussi de centaines de millions d'hommes, accepte la suzeraineté de l'Angleterre parce que ses habitants sont indolents et mystiques. La Chine, en revanche, est industrieuse, ardente, jalouse de ses libertés et, qui plus est, très orgueilleuse : elle ne reconnaît en rien notre supériorité; au contraire, elle nous considère comme des barbares.

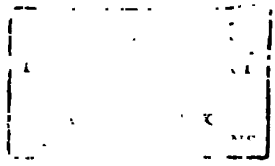
Et ce sont là autant de raisons décourageantes à opposer à ceux qui rêvent de conquérir la Chine pour la partager, telle un gâteau, entre les avides puissances d'Europe.

En général, les Cantonais n'ont pas l'aspect malingre et souffreteux de la plupart de leurs compatriotes : ils ont l'air robuste, et certains ont même une taille dépassant la moyenne, chose rare chez les Chinois, dont la stature est plutôt petite. Le Cantonais est fier et turbulent : il se sait citoyen de la ville qui, dans la Chine méridionale, a l'importance d'une capitale intellectuelle. Très habile en affaires, il aime les grandes opérations commerciales, dans lesquelles son esprit ingénieux et pratique peut déployer ses res-

Digitized by Google

CANTON : MANDARINS EN COSTUME OFFICIEL

Digitized by Google



Digitized by Google

sources. Aussi un certain nombre de Cantonais possèdent-ils de très grosses fortunes. Le Chinois a la réputation d'être un homme d'affaires émérite. Dans maintes régions de nos colonies de l'Annam, du Tonkin, de la Cochinchine, il a en main le commerce du riz, le plus important avec le commerce de l'opium.

A Cum nous conduit aux principaux temples qui ont la réputation d'exercer une heureuse influence sur la vie des fidèles. Le temple de la Fortune devrait être très fréquenté dans ce pays, où le veau d'or est, plus que partout ailleurs, debout. Or, phénomène curieux, il n'y a pas grand monde dans ce sanctuaire! Un autre temple, qui devrait s'appeler le temple d'Hippocrate, est visité par les malades, qui espèrent y recouvrer la santé : on y vend du thé médical et diverses panacées sans autre vertu que celle d'enrichir leurs débitants.

Je remarque une Chinoise qui, si j'en juge par le luxe de sa toilette, doit être une dame de distinction. Son abondante chevelure, qu'un produit graisseux fait miroiter, est ornée de fleurs dont l'odeur est si pénétrante qu'elle parvient jusqu'à moi. Mais ce qui attire mon attention, ce sont ses pieds, des pieds exagérément petits, qui eussent pu chausser sans peine les pantoufles de Cendrillon.

Comment, avec des extrémités aussi réduites, une femme peut-elle arriver non seulement à se tenir debout, mais surtout à marcher? C'est là évidemment un tour de force qui tient de l'acrobatie et doit coûter



Digitized by Google

bien des souffrances, péniblement dissimulées sous un sourire résigné.

Pareille mode martyrise des millions de femmes. Ces malheureuses doivent même se priver de toute promenade à pied et renoncer à mener une vie active,

CANTON : UN GROUPE DE DAMES CHINOISES

puisque chaque pas leur est une souffrance. Toutes les Chinoises ne sont pas soumises à cette loi cruelle; c'est ainsi que l'impératrice de Chine elle-même a les pieds normalement faits. Il est vrai qu'ancienne servante parvenue au faîte du pouvoir par une série de chances extraordinaires et d'habiletés machiavéliques,

Digitized by Google

elle a pu échapper au supplice, — les femmes de condition inférieure ignorant les douleurs du « petit pied ».

La compression des pieds commence lorsque la fillette est âgée de sept à huit ans. Pour obtenir le résultat désiré, on n'écoute ni les pleurs ni les cris de l'enfant : on serre chaque jour les bandages qui entourent les pieds et ne tardent pas à écraser les orteils, et, pendant des années, la victime souffre sans que personne la plaigne, puisqu'on ne fait que suivre à son égard une coutume vieille de neuf siècles. Enfin l'œuvre se termine : le pied est réduit à sa plus simple expression, et la Chinoise, oubliant les maux passés et ceux qu'elle subit encore chaque jour, se montre aussi fière de ses moignons qu'une Européenne de sa taille fine.

Quel inquisiteur de la coquetterie inventa ce mode de torture? C'est, paraît-il, une femme, la belle P'an-Fei, célèbre sous la dynastie des Ts'y et qui était très aimée du roi. Un jour qu'elle dansait devant le monarque, celui-ci s'écria :

« Chacun de ses pas fait éclore un lis ! »

Soit dit en passant, il est probable que P'an-Fei n'avait rétréci ses pieds que dans des proportions raisonnables, car, s'il en eût été autrement, comment aurait-elle pu danser?

Mais les Chinois eux-mêmes sont loin d'être d'accord sur l'histoire de cette coutume barbare, et voici, à ce propos, une autre légende qui ne manque pas d'originalité :

Digitized by Google

Au IX^e^ siècle de notre ère, un Fils du Ciel, l'empereur Hian-Tsung, fit un rêve. Il se trouvait en compagnie de trois beautés incomparables, mais ce qui charmait en elles, ce n'étaient ni leurs regards profonds et caressants, ni la pureté de leurs lignes, ni l'élégance de leurs costumes : il était en extase devant l'extrême petitesse de leurs pieds. Et lorsque le jour dissipa le mirage et que disparurent ces « trois grâces » chinoises, Hiang-Tsung désolé voulut qu'à travers les siècles ce songe se trouvât réalisé. Il fit convoquer les plus hauts mandarins de la cour et leur ordonna de prendre les mesures nécessaires pour que désormais les pieds des Chinoises ne fussent pas d'une pointure supérieure à celle qu'il avait entrevue en rêve.

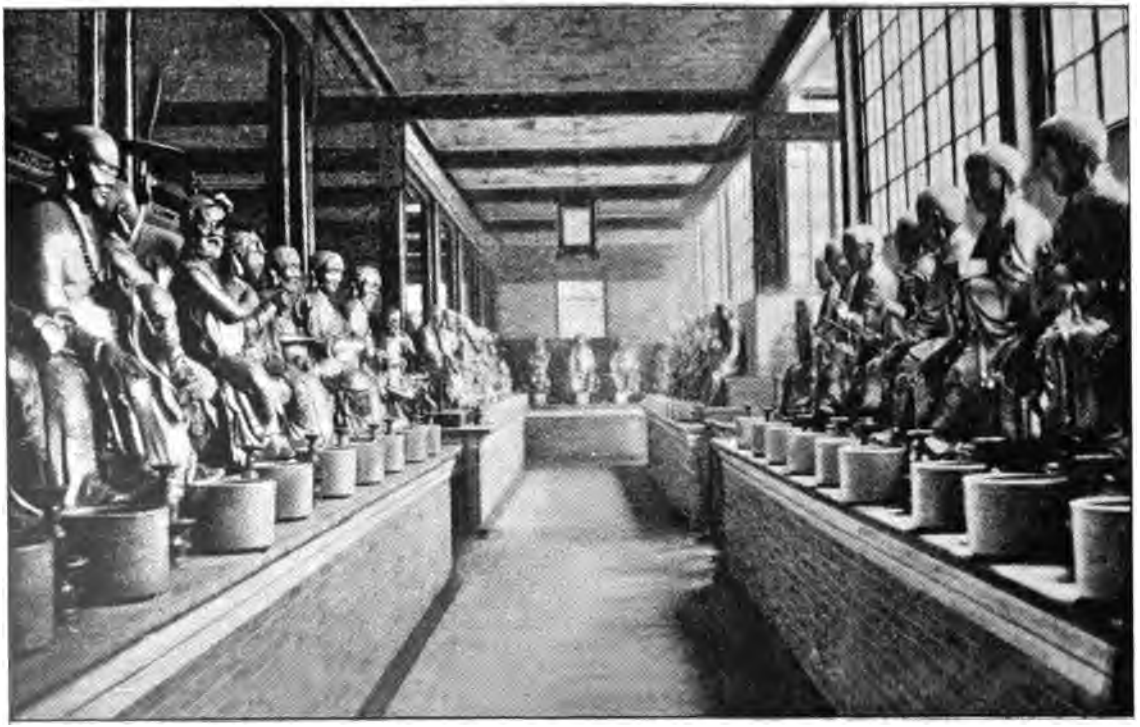
Et c'est depuis cette époque que les jeunes Célestes subissent la torture des brodequins.

Comme toutes les villes de la Chine, Canton a l'aspect opulent et misérable à la fois; cependant nous n'avons pas vu de résidences vraiment somptueuses, pas de palais aux façades monumentales. Les maisons des plus puissants n'empruntent leur luxe qu'à la profusion de leurs ornements extérieurs.

D'autre part, le Chinois ignore le confortable. C'est ainsi que Li-Hung-Chang — dont la fortune s'élève, paraît-il, à 3 milliards — habitait à Canton une maisonnette d'apparence toute simple et de dimensions très réduites.

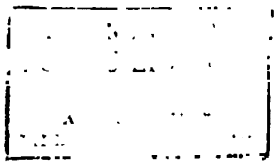
A Cum, qui tient à nous faire voir Canton dans tous ses détails, nous conduit au temple qu'on appelle le

Digitized by Google



CANTON : LE TEMPLE DES CINQ CENTS GÉNIES

Digitized by Google



Digitized by Google

sanctuaire des Cinq cents Génies. Il renferme en effet cinq cents Bouddhas dorés, hauts d'un mètre

CANTON : PRÊTRE BOUDDHISTE EN PRIÈRE

environ, et qui sont représentés dans les attitudes les plus variées : les uns sont assis sur des dauphins, d'autres à genoux, etc. Notre guide nous explique

Digitized by Google

que ce sont là les grands génies de l'humanité, et il nous montre entre autres la statue de Marco Polo, le premier Européen qui ait pénétré en Chine.

Une atmosphère de mysticisme flotte autour de ces sculptures, qui sont adorées comme de véritables idoles. C'est d'ailleurs un fait qui, en Chine, frappe l'observateur : alors que dans les monastères du Thibet la doctrine bouddhique a gardé son caractère de philosophie idéaliste, elle est tombée dans l'empire du Milieu au rang des plus naïves idolâtries.

Nous visitons aussi plusieurs manufactures d'objets d'ivoire, de laque, de cloisonnés, de tissus de soie, etc. Les fabricants vendent directement leurs produits, mais à des prix exorbitants, beaucoup plus élevés qu'à Paris. Leur bénéfice doit être réduit par la « petite commission » que prélève notre guide. Voilà qui justifie et explique le luxe d'A Cum senior et son palanquin.

On connaît aujourd'hui en Europe les merveilles de l'art industriel chinois; on sait quels prestigieux décorateurs sont ces artistes, qui suivent, sans y rien changer, les traditions de leurs ancêtres, peignant, sculptant, gravant, tissant les mêmes figures fantastiques depuis des siècles. La Chine est le pays de l'immuable.

Mais toutes ces merveilles ne nous font pas oublier qu'après sept heures de promenade nous avons le droit de crier famine : A Cum a-t-il pris ses dispositions en prévision d'un déjeuner bien gagné? Il nous

Digitized by Google

rassure et nous annonce qu'un lunch nous attend à la pagode des six étages, à l'extrémité de la ville.

Nous nous mettons aussitôt en route, mais, en arrivant à la pagode, nouvelle déception : nous avons trois cents marches à gravir! Et nous faisons un

CANTON : PAYSANS ALLANT A LA VILLE

voyage d'agrément! Notre guide infatigable nous console en nous disant que du sommet nous jouirons d'une vue superbe sur la ville de Canton.

Sur la plate-forme, se trouvent réunis des dieux armés de piques et des Bouddhas dorés assis sur des socles de marbre. A Cum est sceptique autant qu'on peut l'être, et comme les divinités grimaçantes ne lui font pas peur, il a eu l'idée, assez irrévérencieuse du

Digitized by Google

reste, de nous faire servir à déjeuner sous le regard des idoles. Si celles-ci pouvaient parler, elles jetteraient l'anathème aux étrangers qui osent troubler leur solitude; mais leurs mines rébarbatives ne nous émeuvent pas, et c'est le plus tranquillement du monde que nous faisons honneur au repas, composé de riz

ENVIRONS DE CANTON

et de conserves variées, préparé à notre intention. Les plats nationaux n'ont auprès de nous aucun succès. Il faut signaler pourtant un mets assez original qui nous a été présenté : dans une sorte de pâté, trois hirondelles étaient prisonnières; quand la croûte a été ouverte, les oiseaux se sont envolés à tire-d'aile.

Nos porteurs nous ont rejoints sur la plate-forme des

Digitized by Google

dieux, et, à nous voir ainsi installés, ils paraissent indignés : nous faisons part de notre inquiétude à A Cum, lequel nous déclare qu'en effet notre escorte est animée d'intentions peu bienveillantes : elle voit en nous des profanateurs d'un lieu consacré. « Mais je vais les apaiser, ajoute-t-il; en somme, je

ENVIRONS DE CANTON

suis le seul coupable, puisque c'est moi qui vous ai amenés ici. » Ses explications sont comprises et la bonne humeur règne à nouveau parmi nos porteurs; ils ne tardent d'ailleurs pas à s'installer à l'extrémité du temple et à prendre leur repas, composé d'un simple plat de riz, qu'ils dégustent à l'aide de baguettes de bois.

Ces Célestes sont curieux à observer, avec leurs yeux bridés et leur tête rasée, qu'agrémente une tresse

Digitized by Google

interminable. Cette coiffure, qui aujourd'hui fait l'orgueil du mandarin comme du plus simple coolie, fut à l'origine un signe de servitude. Elle fut imposée aux Chinois par les Tartares, lorsque ceux-ci envahirent l'empire du Milieu en 1615. Tout d'abord on la porta de mauvaise grâce, aujourd'hui on l'arbore avec fierté. Perdre sa natte est considéré par le Chinois comme une calamité, comme une dégradation qui ne permet plus à celui qui l'a subie de paraître en public; il n'y a pas d'exemple qu'un Chinois ait jamais volontairement renoncé à sa tresse, et la première punition qu'on inflige à un malfaiteur est la suppression de cet ornement capillaire.

Les coiffeurs chinois, on l'a dit, sont traités avec dédain par leurs compatriotes; ils ont cependant droit à leur reconnaissance, puisque ce sont eux qui entretiennent les précieuses nattes et favorisent leur développement à l'aide d'onguents spéciaux. La nécessité d'avoir une partie du crâne soigneusement rasée oblige les Célestes à aller très souvent chez les coiffeurs, et ceux-ci ne se font pas faute de les écorcher au propre et au figuré.

Avec leurs visages vulgaires et inexpressifs, on a peine à croire que les Célestes soient des sentimentaux; ou aurait tort cependant de les juger sur l'apparence, et en voici une preuve : ils ont pour leurs morts une pieuse vénération, et le culte de ceux qui ne sont plus est profondément ancré dans l'âme chinoise. Dans chaque maison de l'empire du Milieu, s'élève un autel consacré aux mânes des aïeux disparus : le

Digitized by Google

culte des morts l'emporte même, dans la fidélité des Chinois, sur le culte des dieux bouddhiques. Ce qui a blessé le plus douloureusement la Chine lors des récents événements, c'est la violation des tombes impériales par les troupes européennes, car la seule présence d'étrangers au pied de ces mausolées sacrés était considérée comme un sacrilège. Les diplomates ont même usé de ce moyen pour intimider l'impératrice et ses ministres, en les menaçant de faire détruire les monuments sous lesquels reposent les Fils du Ciel. Le procédé n'était peut-être pas très chevaleresque, mais les circonstances l'autorisaient.

« Le deuil, nous dit A Cum, est de trois ans pour la mort d'un père ou d'une mère, et n'existe pas pour les enfants. Il consiste pour le mari à ajouter deux rubans bleus à sa longue tresse. Les femmes, qui n'héritent jamais et dont la situation est très précaire, renoncent à porter des bijoux et sont vêtues de blanc les trois premiers mois après le décès, puis de bleu jusqu'à la fin du deuil. Elles ne peuvent ni fumer ni boire d'alcool, et sont autorisées à se remarier si elles sont sans famille ni enfants. »

Des milliers de Chinois visitent périodiquement les tombes des leurs. Les Célestes qui jouissent de revenus élevés déposent leurs défunts pendant un certain nombre de mois dans la cité des morts. Nous avons été voir cette nécropole. Qu'on s'imagine une agglomération de petites maisons n'ayant qu'une pièce chacune au rez-de-chaussée. Dans ces salles — elles sont au nombre de trois cents environ — les Chinois ins-

Digitized by Google

tallent le sarcophage contenant les restes de celui dont l'âme a été reçue par Bouddha. Lorsque c'est un cadavre d'homme, les parents ou les amis l'entourent des objets qui lui étaient familiers : la pipe favorite bourrée d'opium, une tasse de thé qu'on renouvelle chaque jour et, sur des assiettes, les friandises que préférait le défunt. Il y a dans cette coutume naïve et touchante une réminiscence des usages antiques : les Égyptiens, les Romains disposaient aussi des aliments auprès de leurs morts. Dans le bouddhisme, la mort n'a pas le caractère grave, solennel, émouvant, que lui a donné le christianisme. Les Chinois croient plaire à ceux qui ne sont plus en déposant près de leur insensible dépouille des friandises pieusement choisies ; pour eux, le défunt est proche encore ; il entretient des relations avec les vivants, et il trouve toujours du plaisir à aspirer le parfum pénétrant de l'opium.

Dans une des salles de la cité des morts, notre guide nous montre le sarcophage d'une jeune fille qu'on vient d'apporter. On a disposé tout autour du cercueil des guirlandes de fleurs, et sur un guéridon se trouve un coffret à bijoux contenant tous ses joyaux en imitation de perles et de pierres. Comme les Européens, les Chinois aiment à couvrir leurs défunts de fleurs symbolisant la douleur et l'espoir ; aussi, un parfum léger flotte dans la cellule où repose, depuis quelques heures seulement, cette jeune Chinoise, que j'imagine aisément avec sa coiffure luisante, ses yeux d'encre et ses petits pieds. Elle est au milieu

Digitized by Google

de ce qui lui plaisait le plus, les bijoux et les fleurs.

A Cum senior connaît les parents de la morte, et il nous raconte que, cette jeune Chinoise n'ayant pu oublier l'affection que lui inspirait un jeune mandarin, s'est éteinte dans la mélancolie d'un amour méconnu.

« La plupart des mariages, continue A Cum, se font par l'intermédiaire d'une femme qui remplit à elle seule l'office d'une agence matrimoniale. » La *mou-ï-en-po,* ainsi qu'on l'appelle, se rend chez les parents de la jeune fille et, sans même consulter celle-ci, règle avec le père et la mère la somme et le présent que le mari devra verser au moment du mariage. Quand les deux parties sont d'accord, on prévient la future, qui ne soulève jamais d'objections, et on fixe le jour de la célébration des noces. Parmi les cadeaux qu'il est d'usage d'envoyer, figure toujours une oie, animal considéré en Chine comme l'emblème de la paix domestique et du bon accord entre les époux. Étrange symbole de la vie conjugale!

Le grand jour arrivé, le fiancé se rend chez sa future, porté dans un palanquin et entouré d'une escorte d'amis. Il emmène sa fiancée, que ses parents accompagnent jusqu'à la maison conjugale, et la conduit jusqu'à sa chambre; là, il enlève le voile qui la dissimulait aux regards indiscrets, et quand tous deux ont bu dans la coupe d'alliance, ils sont légalement unis.

Le Chinois est, dit-on, un parfait mari et un excellent père de famille, sauf lorsque la misère le pousse à supprimer certains de ses enfants. Le Céleste aisé

Digitized by Google

et lettré aime la vie d'intérieur : sa femme s'occupe à peine des détails du ménage. Coiffée avec art, habillée de soie brochée, cérémonieuse et gourmée, la femme, qui grossit vite et paraît vieille à trente ans, est une sorte d'idole domestique. Elle a le visage impassible des divinités dont les statuettes ornent son foyer, et pour elle l'horizon de l'existence est borné par les cloisons de sa demeure. Les mœurs chinoises l'ont retranchée de la vie sociale : sous ses torsades de cheveux noirs, son front ne couvre sans doute aucune pensée. Pour elle, le bonheur est dans l'immobilité et l'indifférence, dans ce *nirvanah* délicieux où se confondent toutes les philosophies orientales.

Digitized by Google

LE SUPPLICE DU « SINGT CHÉ », OU MORT LENTE

## XXXVI

### AUTOUR DES PRISONS

Pendant plus d'une heure, nous marchons dans un dédale de ruelles étroites, où la lumière du jour ne pénètre que difficilement : A Cum nous conduit au quartier du palais de justice et des prisons.

Canton, comme toutes les villes chinoises, a un coin de souffrance et d'horreur. La justice des Célestes ignore le pardon : elle frappe aveuglément avec des raffinements de cruauté qui font frémir.

La foule au milieu de laquelle nous avançons lentement nous observe avec une curiosité malveillante.



Digitized by Google

A mesure que nous approchons des prisons, la populace est plus dense, plus tumultueuse; assurément, elle va assister aux supplices des prisonniers comme à un spectacle théâtral, et je lis sur certains visages la cruauté froide des sauvages.

Au dernier moment, je voudrais m'en aller, fuir les

CANTON : LA SALLE DES JUGEMENTS
(D'après une estampe chinoise.)

visions affreuses qui vont se présenter à mes regards. Mais, au milieu de cette lie de la populace cantonaise, il faut se garder de donner le moindre signe de timidité ou d'inquiétude!

C'est dans le centre de Canton que se trouve le *Hom Noi magistrate's Yamen,* c'est-à-dire palais de justice, voisin des prisons. Autour de celles-ci se bousculent des centaines de curieux qui, sans souci des souffrances et des désespoirs auxquels ils assistent, échangent de joyeux propos et rient aux éclats.

Digitized by Google

Certains criminels sont enchaînés dans des pièces obscures; j'en vois d'autres qui sont exposés aux regards des passants dans des cellules grillées. On leur jette des aliments répugnants, et la foule s'amuse à les voir s'entre-déchirer pour atteindre cette misérable nourriture. Ces infortunés, qui meurent littéra-

LE SUPPLICE DE LA CANGUE
(D'après une estampe chinoise.)

lement de faim, se précipitent comme des bêtes fauves sur les détritus qu'on leur lance : les vieillards, les malades, les timides n'obtiennent pas une parcelle de ces hideux festins, car leurs lamentations ne peuvent attendrir leurs compagnons de chaîne. Plus loin, j'aperçois des prisonniers attachés à des bornes de pierre, et leurs plaintes, à ceux-là non plus, n'attendrissent personne.

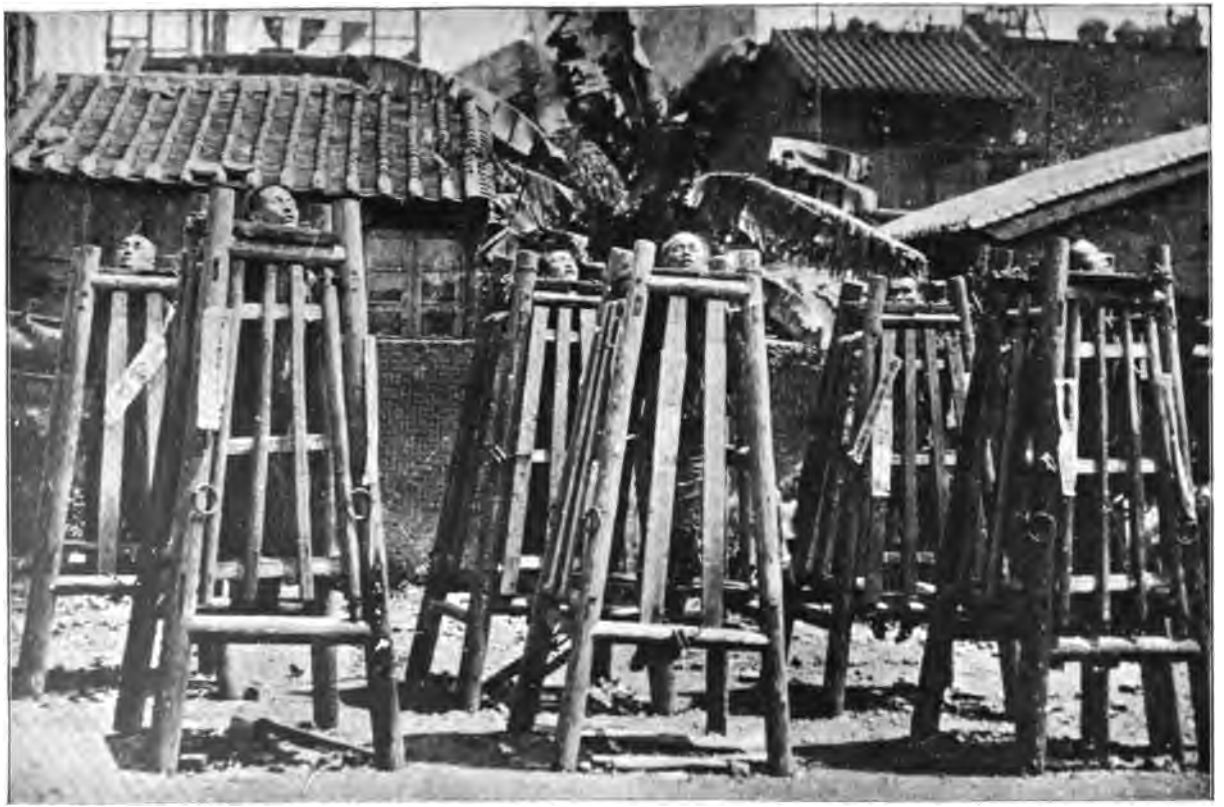
Non loin de là, des condamnés subissent le supplice de la cangue. On connaît la forme de cet appa-

Digitized by Google

reil, lourd carcan de bois percé d'une ouverture par où passe la tête du patient. Plusieurs condamnés à la cangue sont exposés côte à côte : ils ne peuvent ni s'étendre ni porter leurs mains à leur visage ; impossible de prendre le repos qu'exige l'organisme épuisé par un tel fardeau, impossible aussi de chasser les mouches qui s'attaquent cruellement à leur face couverte de poussière et de larmes. Certains condamnés doivent porter la cangue pendant de longs mois : à leurs souffrances physiques s'ajoutent les souffrances morales que leur causent les risées publiques. Les Chinois sont, en effet, impitoyables : ils assistent l'œil sec aux plus grandes douleurs, et il y a de quoi être effrayé par la cruauté de ces petits hommes jaunes, qu'une éducation spéciale semble avoir rendus insensibles devant les pires souffrances physiques ou les plus émouvants désespoirs. Les Boxers n'ont-ils pas eu le triste courage d'attacher un Européen — employé à quelque ligne de chemin de fer — sur un fauteuil de mandarin et de le faire assister à l'épouvantable agonie de sa femme, à laquelle ils arrachaient les entrailles, et de sa fillette, qu'ils déchiraient en deux, lentement, des reins à la nuque ? Comment, dans ces conditions, le supplice de la cangue pourrait-il les émouvoir ?

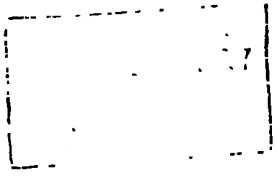
Une autre peine fréquemment appliquée, explique A Cum, est celle des cages de bois, et ce disant notre guide nous conduit devant les condamnés. Sur un emplacement situé près de la rivière, exposés au soleil ardent, une dizaine de Chinois sont enfermés

Digitized by Google



CANTON : LE SUPPLICE DES CAGES DE BOIS

Digitized by Google



Digitized by Google

dans des constructions de bois où ils ne peuvent ni s'asseoir ni s'étendre. Les suppliciés ne portent plus leur tresse de cheveux; une barbe inculte achève de donner à ces bandits, presque nus et couverts de vermine, un aspect hideux. Ils tendent leurs mains vers nous; je voudrais fuir ce spectacle, mais la foule qui nous entoure est si compacte que nous ne pouvons nous frayer un chemin.

Pendant de longs mois, nous dit A Cum, les criminels sont condamnés à rester debout, toujours debout, exposés à toutes les intempéries de l'air. Aucun soin de propreté n'est pris par les gardiens; à l'aide de longues piques, on donne aux patients, traités en pestiférés, une nourriture insuffisante, et les curieux qui contemplent ce spectacle avec un visible plaisir ne se font pas faute d'ajouter encore aux souffrances des malheureux en leur adressant des injures. Il arrive que certains de ces prisonniers, accablés par l'âge ou la souffrance, tombent dans une morne léthargie : seuls leurs yeux indiquent encore que la vie n'est pas éteinte. Les geôliers retirent alors ces infortunés de leur prison et, par un régime fortifiant, des promenades, une illusion de liberté, les rendent à nouveau valides; puis, dès que ce résultat est obtenu, le condamné est impitoyablement renfermé dans les cages de bois. Imagine-t-on pareil raffinement de cruauté?

On nous désigne un homme âgé, son fils et son gendre, tous trois voleurs de profession, qui depuis plusieurs mois sont prisonniers dans les cages de bois

Digitized by Google

et doivent y rester pendant trois mois encore. Et pendant que nous l'observons, le vieillard pousse des plaintes déchirantes, tandis que des larmes coulent le long de ses joues amaigries. Une justice qui punit ainsi n'est plus la justice ; c'est une *vendetta* barbare, aussi détestable que l'acte réprimé. Mais allez donc faire entendre pareil raisonnement aux Chinois, qui, depuis des siècles, ont coutume d'appliquer ce féroce code pénal et d'assister joyeusement à son exécution.

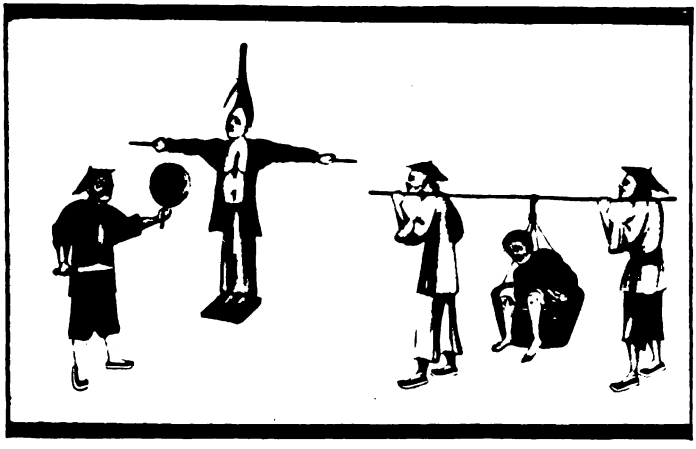
A côté des prisons, se trouve la salle des jugements. Devant une table, trois Chinois attendent à genoux la sentence dont l'exécution aura lieu séance tenante. Les juges se concertent pour savoir quelle peine prononcer : sera-ce la cangue, la cage de bois ou quelque autre supplice plus cruel encore ?

En passant, je fais une remarque : nous sommes dans la rue de Bienfaisance et d'Amour, nom étrange pour une rue qui renferme un semblable musée des horreurs !

Les juges chinois ignorent les principes d'humanité et de justice. En principe et avant de rien connaître de la cause, ils considèrent l'accusé comme coupable. La situation est ainsi, dès le début, très nettement définie : pas de discussion, pas de plaidoiries, pas de trouble-conscience. Le code d'instruction criminelle est réduit à ce seul article : « Tout individu conduit devant les tribunaux en coupable y doit être condamné. » Cependant, par coquetterie, pourrait-on dire, les juges tiennent à obtenir des aveux de leurs « sujets ». Si ceux-ci n'avouent pas

Digitized by Google

d'eux-mêmes, les magistrats ont recours à cet argument sans réplique qui s'appelle la « question ». Nous parcourons des salles obscures où des accusés sont livrés aux tortionnaires : ici, les bourreaux enfoncent des aiguilles dans le corps du patient ou l'approchent du feu; là, ils lui font de profondes inci-



SUPPLICES CHINOIS
(D'après une estampe chinoise.)

sions sur la poitrine, lui retournent les doigts sur le dos de la main, lui coupent le nez, puis les oreilles, puis les lèvres, etc. Coupable ou innocent, le prisonnier finit par faire tous les aveux qu'on lui demande!

En dehors de la cangue et des cages de bois, un des supplices les plus connus est celui du tonneau : l'accusé y est introduit la tête en bas; s'il n'avoue pas, les bourreaux le lancent dans un mortier où on le broie, ou bien, nous dit encore A Cum, on

Digitized by Google

maintient l'accusé au-dessus d'une cuve remplie d'étain bouillant, et le malheureux, s'il n'avoue pas, a la perspective d'y être jeté. Dans une salle, l'accusé est couché sous une cloche qui l'écrase; plus loin, des prévenus, les mains comprimées dans un étau,

SUPPLICES CHINOIS
(D'après une estampe chinoise.)

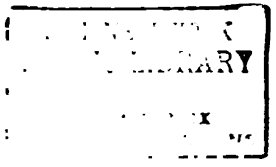
se voient introduire des morceaux de bois entre chaque doigt.

Tantôt le patient, maintenu sur le sol par la tête et les pieds, est piqué avec des pointes acérées; tantôt son corps est pressé entre deux planches qu'on serre peu à peu. Là, on arrache avec des tenailles les ongles et les yeux; dans un autre compartiment, on entaille les chairs, qu'on arrose ensuite d'huile bouillante. Si le patient avoue, il est condamné; s'il nie, il n'en succombera pas moins à la question; toutefois, s'il est riche, il pourra acheter l'indulgence de ses juges.

Digitized by Google

CANTON : LA PLACE D'EXÉCUTION

Digitized by Google



Digitized by Google

Les peines principales sont : 1° la strangulation; 2° la décollation; 3° pour la trahison, le parricide, le sacrilège, les coupables subissent le *singt ché,* ou mort lente, c'est-à-dire qu'ils sont coupés en morceaux avec le tranchant d'un sabre.

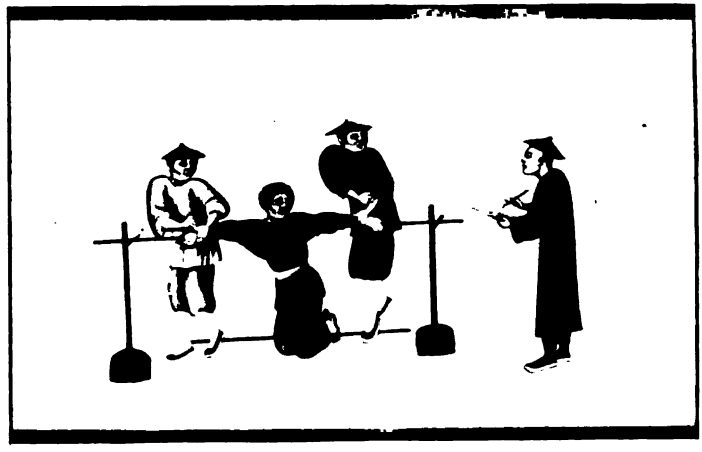
Le juge a toute latitude pour prononcer la sentence; il n'existe pas de haute cour devant laquelle le condamné puisse interjeter appel : il faut subir la peine prononcée.

De nombreuses exécutions ont lieu à Canton : chaque semaine, huit à dix Chinois sont amenés sur la « place de grève » de la ville pour subir le dernier supplice. Deux endroits sont désignés à cet effet : le premier se trouve au bord de la rivière, l'autre au centre de la cité. A Cum nous amène sur le théâtre de ces cérémonies lugubres. Le condamné est forcé de s'agenouiller, les bras ligotés derrière le dos. Le bourreau exécute une espèce de danse du sabre; après cette formalité, il enduit ses mains d'une huile spéciale, puis, tout à coup, brandissant son glaive, il tranche la tête du condamné avec la rapidité de l'éclair. Lorsque nous arrivons sur la place de l'exécution, le bourreau découvre devant nous les têtes des condamnés décapités la veille. Quel atroce spectacle que celui de ces faces grimaçantes, aux yeux révulsés, aux bouches entr'ouvertes dans un rictus affreux; sous leurs mentons, c'est un disque sanglant : le cou a été tranché net, comme par le couteau d'une guillotine.

Le bourreau emploie ses loisirs à servir de *cicerone*

Digitized by Google

aux Européens qui visitent le champ d'exécution : il est évidemment très épris de son métier et doit se montrer surpris qu'on ne le félicite pas de sa virtuosité. Avec empressement, il nous fait entendre qu'il a d'autres têtes à nous faire voir... moyennant un petit supplément; pour un peu, il nous en vendrait! Et mon dégoût lui arrache un petit sourire méprisant :



SUPPLICES CHINOIS
(D'après une estampe chinoise.)

certainement, pour lui, ma répulsion est la preuve d'un manque de force morale.

Le condamné à mort doit s'estimer heureux si l'on n'entoure pas son supplice de ces cruels raffinements où excellent les Chinois. Les auteurs de crimes particulièrement odieux peuvent être découpés vivants en un nombre de morceaux qui se trouve précisé par le chiffre tiré d'une boîte à numéros; ils peuvent être frappés d'un poignard à différents endroits du

Digitized by Google

corps successivement, endroits désignés également par le hasard : le condamné est favorisé si le sort indique immédiatement une partie du corps où le poignard, en s'enfonçant, rencontre un organe vital et abrège ainsi sa torture.

Les menteurs, les calomniateurs sont punis d'atroce

SUPPLICES CHINOIS
(D'après une estampe chinoise.)

façon : on les frappe sur la bouche avec d'épaisses semelles de sandales. Après quelques coups, les lèvres sont déchirées et les dents sautent de leurs alvéoles. Quand le greffier du tribunal ordonne au bourreau de s'arrêter, le patient n'a plus figure humaine, et il n'est pas rare qu'il expire sur-le-champ. Il faut encore citer, dans cette affreuse énumération, la peine judiciaire qui consiste à être enfermé dans une boîte sans pouvoir ni se dresser, ni s'asseoir, ni rester de-

Digitized by Google

bout, le cou étant pris dans une étroite ouverture. Il arrive aussi qu'on étende le condamné sur une planche pour lui briser les articulations, ou sur une barre de fer pour lui allonger démesurément les membres. Les gravures dont je reproduis quelques spécimens constituent une encyclopédie, incomplète d'ailleurs, des principaux procédés employés par les tortionnaires chinois. N'oublions pas le supplice des lanières : le bourreau arrache littéralement au patient des fragments de peau; c'est l'écorchement à vif. Couper des membres, brûler des chairs, arracher les ongles ou les yeux, tout cela n'est qu'un jeu pour les jaunes, dont l'imagination, en pareille matière, est d'une épouvantable fantaisie. Et ce n'est pas sans un frisson d'horreur que je songe aux Européens qui ont été livrés par les circonstances à ces bourreaux et torturés ainsi pendant de longues heures au milieu d'une foule hurlante. C'est par milliers que sont morts en Chine les martyrs de la foi. Un exemple entre tant d'autres : le 21 juin 1870, dix-sept Européens, dont neuf sœurs de charité et le consul de France, furent surpris à Tien-Tsin par les Chinois et impitoyablement massacrés. La populace les accusait de composer des médicaments avec les yeux des petits enfants. L'indignation fut grande quand cette tragique nouvelle parvint en France, mais il nous était impossible de songer à venger nos compatriotes à l'heure où notre pays n'était qu'un immense champ de bataille!

Voilà comment la Chine traite ceux et celles qui

Digitized by Google

vont lui offrir le concours de leur charité. Et cependant cet accueil n'effraye ni nos religieux ni nos fonctionnaires. Et c'est dans un élan sublime qu'à la suite des drames dont la Chine a été le théâtre des sœurs, plus nombreuses que jamais, ont demandé l'autorisation de partir pour ce pays. Les légations de Pékin étaient encore en ruine, la capitale chinoise brûlait encore, que des religieux revenaient à leur poste, prêts à continuer la lutte contre la superstition et la cruauté.

Le plus sceptique doit saluer ces braves qui, sans hésiter, sont allés au danger et n'ont pas cessé, même au milieu des supplices, de prier pour leurs bourreaux...

31 mars et jours suivants.

J'ai tout vu à Canton, même des spectacles dont le souvenir me poursuit comme un cauchemar. Au reste, je ne puis regretter d'avoir assisté à ces scènes hideuses, qui sont des manifestations caractéristiques de cette étrange vie chinoise. Le voyageur qui parcourt l'Extrême-Orient à la recherche de sensations inédites doit visiter Canton : il y trouvera, à proximité de notre civilisation, à la porte de l'empire du Milieu, une ville où l'influence occidentale ne s'est pas encore fait sentir.

Le 31 mars au matin, nous étions de retour à Hong-Kong.

C'est aujourd'hui le dimanche des Rameaux. Nous nous mettons en quête d'une église; on nous indique un chemin escarpé qu'il faut suivre jusqu'au



Digitized by Google

sommet d'un plateau. C'est là, au milieu des jardins et des fleurs, que s'élève l'église catholique. Les prêtres sont chinois, et cela me produit une singulière impression de voir des Célestes à longue tresse célébrer le saint sacrifice de la messe. Ils paraissent d'ailleurs pleins d'onction et portent avec dignité la chasuble dorée. Un organiste, chinois lui aussi, brode des variations peu harmonieuses. Les murs de l'église sont ornés de tableaux représentant des saints chinois.

A la fin de la messe, une longue file de Chinois et de Chinoises mal équilibrées sur leurs pieds défilent devant l'officiant, qui leur remet des branches de rameaux : nous suivons leur exemple, et seuls nous représentons, dans cette foule de fidèles, la race de ceux qui apportèrent en Chine les lumières de la foi.

3 avril 1901, à bord de l'*Empress of China*, en partance pour Shangaï.

Dans quelques instants, nous quitterons Hong-Kong pour faire route vers Shangaï, la ville commerçante du nord de la Chine.

Entre Européens, la conversation ne porte guère que sur les événements de Pékin, et la grande question que l'on se pose, c'est de savoir si l'empereur et l'impératrice rentreront dans leur ancienne capitale. Plusieurs passagers se proposent d'aller à Pékin; c'est, il est vrai, une occasion exceptionnelle de visiter en détail la Cité interdite, dans laquelle aucun Européen ne sera plus admis dès la rentrée de la cour.

Digitized by Google

Shangaï, le 5 avril.

Depuis que nous avons quitté Hong-Kong, nous avons fait près de quatre cents lieues sur une mer semée de rochers.

Dans le détroit de Formose, la mousson du nord-est commence à se faire sentir; nous remontons le fleuve Bleu pour débarquer le 5 avril, à cinq heures du soir, à Shangaï, la voisine de Nankin aux tours de porcelaine.

En rade, de nombreux bâtiments de guerre de toutes nationalités attendent la fin des hostilités. Nous avions tout d'abord le désir d'aller passer quelques jours à Pékin, mais des voyageurs qui reviennent de la capitale chinoise nous en dissuadent. Un Canadien, c'est-à-dire presque un compatriote, chargé de mission en Chine et qui a assisté à la plupart des sanglants événements de ces derniers mois, nous fait de Pékin une peinture peu séduisante.

« Je viens de traverser, nous dit-il, la capitale du Céleste-Empire; j'ai tout parcouru : les grandes avenues et les étroites ruelles, les quartiers commerçants, les palais et les temples, et jusqu'à cette Cité interdite dans laquelle jadis ne pénétrait pas même le corps diplomatique. Que de spectacles navrants ont frappé mes regards! Avant les troubles qui viennent de dévaster Pékin, cette antique cité était déjà en décadence. Aujourd'hui, la capitale des Fils du Ciel n'est plus qu'un cadavre qui tombe en poussière. Et c'est avec émotion que j'ai contemplé ces édifiants résultats de

Digitized by Google

la guerre civile, car ces ravages n'ont pas été commis seulement par les Européens, mais par les Boxers, qui, dans leur fanatisme exaspéré, ont tout mis à feu et à sang sur leur passage.

« J'ai vu les rues encore jonchées de blessés qui jetaient des regards douloureux sur leurs maisons saccagées. Je me suis enfoncé jusqu'à mi-jambe dans une poussière fétide que rougissait encore le sang des malheureuses victimes de l'insurrection. Les ponts de marbre sont délabrés, les palais mornes et déserts, les arcs de triomphe écroulés! La population, qui se croit l'objet de la colère des dieux, habite de misérables huttes où les plus élémentaires principes de l'hygiène ne peuvent être observés. Voilà comment j'ai vu Pékin! Sous un épais nuage de poussière âcre, étouffante, véritable voile de deuil sous lequel les ruines paraissent plus lugubres encore! Ce n'est plus la capitale des empereurs, c'est une ville qui se désagrège lentement, qui meurt devant ses temples et ses dieux profanés. Dans quelques années, Pékin n'existera plus : il faudra abandonner ce vaste cimetière qui fut la puissante cité des Fils du Ciel, le cerveau de la vieille Chine, et qui ne sera plus qu'une Pompéi déserte et mélancolique... »

Les photographies rapportées par le voyageur nous prouvent que cette description n'est que trop exacte

On me montre aussi une affiche couverte de caractères chinois : ce sont *les dix commandements des Boxers*. Le document est assez curieux pour que je le donne ici *in extenso*.

Digitized by Google

« 1. Soyez droit, patient, fidèle.

« 2. Gardez trois jours d'abstinence ; changez d'habits ; ensuite, soyez courageux et soyez silencieux à l'exercice.

« 3. Faites attention à vos paroles, et n'offensez pas les Esprits.

« 4. Tout individu peut s'engager dans nos rangs.

« 5. A l'exercice, il faut manœuvrer tant que l'Esprit nous anime.

« 6. On ne peut refuser de donner des leçons à ceux qui en désirent.

« 7. Il faut de la persévérance. On ne peut se reposer et se former avant cent jours.

« 8. Voici les avantages de notre société :

« On peut passer les montagnes comme si on marchait en plaine ; on n'a pas à craindre de se noyer en passant les rivières ; on est à l'épreuve du feu, des fusils et des épées.

« 9. Avant l'exercice, on dira quarante-sept fois une invocation.

« 10. Quand l'éducation est achevée, on peut se servir de fusils, de couteaux, de bâtons, etc., mais il faut bien se conduire. »

Digitized by Google

SHANGAÏ : LE PONT DES MENDIANTS

## XXXVII

### SHANGAÏ

Je ne resterai que très peu de temps à Shangaï, mais en quelques heures on peut noter bien des impressions. Le grand port chinois appartient un peu à tout le monde et complètement à personne. Les Français, les Anglais, les Américains y occupent d'importantes concessions, mais les Européens ne sont que les locataires d'un sol dont la propriété appartient au gouvernement chinois. A l'entrée de notre concession, un douanier français fait l'office de sentinelle.

Digitized by Google

Comme à Hong-Kong et à Canton, nous retrouvons à Shangaï le parfum de la Chine. Cette ville a l'aspect des autres cités chinoises que nous avons parcourues : ce sont les mêmes petites maisons basses, les mêmes pagodes, les mêmes usages. Mais les habitants de Shangaï diffèrent de leurs compatriotes du sud : alors que ceux-ci sont chétifs d'apparence et d'un teint jaune très accentué, les Chinois du nord sont gros, bouffis et roses comme des poupons. Ils sont très frileux; rien de plus naturel, d'ailleurs, la température étant assez rigoureuse à Shangaï.

Les passagers subissent les conséquences de cette variation du thermomètre : les uns toussent, les autres souffrent de l'estomac; d'autres sont repris par des douleurs rhumatismales. Plus prudents que nous, les Chinois sont couverts d'épaisses fourrures : ils ont l'air d'énormes moutons! Mais comme ils ignorent l'art de la préparation des peaux, ils exhalent une odeur qui n'a rien d'agréable. Tous gesticulent et parlent avec des voix aiguës; de temps en temps, on voit passer un palanquin, sorte de châsse, dans laquelle s'étale béatement un Chinois gros comme un bouddha. Les rues sont animées et bruyantes à l'excès, mais, en dépit des détails amusants que nous avons remarqués, il faut reconnaître que Shangaï a moins de couleur que Canton.

Le voyageur ne manque pas de visiter les quartiers pauvres. Aucune description ne pourrait donner une idée exacte de la misère de leurs malheureux habitants, véritables squelettes qui nous rappellent les

Digitized by Google

affamés de l'Inde. On éprouve comme un sentiment de terreur à l'aspect de ces spectres vivants qui, plus à plaindre encore que les Hindous, voient les souffrances du froid s'ajouter à celles de la faim. Ils vont jusqu'à se disputer des cadavres d'animaux ramassés sur la voie publique.

Tandis que nous nous éloignons, le souvenir de ce spectacle m'obsède péniblement. Et dire que dans toutes les villes chinoises de semblables visions s'étalent au grand jour.

Shangaï a été, il y a quelques années, le théâtre de luttes et de révoltes sanglantes : il semble aujourd'hui que l'influence européenne n'ait plus rien à craindre dans le grand port chinois. Mais en prévision des troubles qui pourraient éclater dans l'intérieur et pour appuyer les revendications de nos diplomates à Pékin, plusieurs navires de guerre battant pavillon français stationnent dans les eaux du fleuve Bleu.

Il m'eût été agréable d'accepter l'hospitalité qui nous était si aimablement offerte à bord d'un de ces navires qui sont comme des parcelles de la France, et où nous aurions retrouvé pendant quelques heures l'atmosphère du *home;* mais ce soir même nous devons quitter cette Chine que je n'ai fait qu'entrevoir : du pays du passé, nous allons vers le pays de l'avenir, vers le Japon.

Digitized by Google

LE PORT DE NANGASAKI

## XXXVIII

### LE JAPON D'AUJOURD'HUI

Nangasaki, le 7 avril.

Le 5 avril, nous quittions Shangaï, et deux jours plus tard, nous apercevions les côtes du Japon. Elles offrent un aspect déchiqueté qui contraste singulièrement avec la terre chinoise, plate et nue, que nous venons de quitter. Aussi le navire avance-t-il prudemment dans le golfe et le capitaine fait-il à chaque instant jeter la sonde.

Déjà, la terre des *mousmés* m'apparaît comme une charmante vision, avec son collier d'îles ver-

Digitized by Google

doyantes et ses montagnes découpées en dentelle sur l'horizon bleu : ces paysages aux colorations fraîches, reposent des tonalités mornes de la vieille Chine.

Des *djin-rickshaws* ont été retenus, et c'est traînée par deux coureurs japonais que je fais mon entrée à Nangasaki, la grande ville de l'Empire du Soleil levant. Ici, l'Européen n'est pas regardé comme une sorte de phénomène : c'est presque inaperçus que nous avançons à travers la cité japonaise.

Tandis qu'en Chine le voyageur assiste à l'étrange spectacle d'un peuple qui refuse de regarder l'avenir et considère l'amour du *statu quo* comme la première vertu du sage, au Japon, au contraire, l'esprit moderne fait chaque jour des conquêtes : en quelques années, ce peuple extraordinaire s'est assimilé le meilleur — et le pire aussi — de la civilisation européenne. L'histoire des États-Unis elle-même n'offre rien de semblable. Le Japon s'est métamorphosé brusquement : aucune préparation, aucune transition, il semble qu'un magicien ait, d'un coup de baguette, jeté bas l'édifice des traditions du pays des *mousmés* et des *samouraïs*, pour faire jaillir à sa place une société qui pense et agit comme en Europe.

Naguère encore, les Japonais considéraient la Chine comme le pays des merveilles. Les Célestes leur avaient d'ailleurs inculqué toutes leurs connaissances : littérature, science, métallurgie, art monétaire, lois, usages, ils devaient tout aux Chinois. Aujourd'hui, le Japonais traite le Céleste avec mépris. Son frère jaune est en effet resté indifférent au milieu

Digitized by Google

de l'immense effort des peuples vers le mieux, et si le Chinois moderne est identique au Chinois d'il y a mille ans, le Japonais, lui, a marché de l'avant, et il a pris une bonne place dans le fameux « concert des puissances ». Bien plus, il est allé vaincre chez eux les disciples de Confucius, et on l'a vu, lors des derniers événements, s'allier aux troupes européennes et lutter avec les Français, les Allemands, les Russes, les Anglais, contre les troupes du Fils du Ciel et les Boxers. Le courage de ces petits soldats aux yeux bridés a même fait l'admiration du monde civilisé, et l'histoire dira leur endurance et leur abnégation pendant les terribles combats de Tien-Tsin, la marche de la colonne Seymour et les journées du siège de Pékin.

Tout a été modernisé au Japon. Le pays des mikados possède aujourd'hui son parlement, scrupuleusement calqué sur les parlements européens; ses ministres à portefeuille, ses tribunaux correctionnels, ses cours d'appel, sa cour de cassation, qui jugent en vertu d'un code directement inspiré par le Code Napoléon. L'armée japonaise est équipée et commandée à l'européenne par des officiers dont plusieurs ont fait leurs études dans nos écoles militaires. La marine de guerre du mikado est composée de navires qui n'ont rien à envier à nos cuirassés et à nos croiseurs. Au point de vue économique, enfin, le développement du Japon n'est pas moins merveilleux : en 1868, le mouvement du commerce extérieur japonais (importations et exportations réunies) s'élevait à

Digitized by Google

65,615,000 francs; vingt-cinq ans après, en 1893, il n'atteignait encore que 444,925,000 francs; mais après la guerre de Chine, en 1898, il montait d'un bond à un milliard cent dix millions de francs, ce qui semble prouver que les succès militaires peuvent quelquefois accroître très sensiblement la prospérité d'un pays.

Les Japonais se montrent si soucieux d'imiter les Européens qu'ils comptent introduire à bref délai chez eux le suffrage universel pur et simple. Cela leur réussira-t-il mieux qu'à nous?...

Les Japonais sont assurément les aristocrates de l'Extrême-Orient, et les Japonaises, si joliment drapées dans leurs soieries aux couleurs éclatantes, rappellent, avec leurs visages enfantins, leurs attitudes mièvres, leur grâce étudiée, l'exquise *Madame Chrysanthème*, dont Pierre Loti nous conta le mélancolique roman.

Au premier aspect, la vie japonaise paraît théâtrale : elle n'a pas cet abandon, ce laisser aller qui s'exagère en Chine et peut s'observer dans maintes parties de l'Europe. Dans les villes de l'Empire du Soleil levant, il semble que les spectacles de la rue soient eux-mêmes organisés par un habile régisseur : les boutiques sont installées avec une visible préoccupation d'art, les groupes sont disposés harmonieusement, de savants contrastes frappent les regards, et il n'est pas jusqu'à la légendaire *mousmé* qui, s'éventant mollement, ne vienne à passer au moment précis où quelque scène populaire appelle le contraste d'une silhouette

Digitized by Google

d'élégance et de grâce. Tout cela est si habilement, si artistement combiné par le hasard, que, pendant les premières heures de son séjour au Japon, le voyageur se prend à attendre le coup de sonnette qui annonce la chute du rideau.

*
* *

7 avril.

C'est aujourd'hui le jour de Pâques, mais à Nangasaki je n'entends pas comme à Paris le chant des carillons et des cloches célébrant la plus grande fête chrétienne. Pourtant, ainsi qu'à Hong-Kong, nous nous mettons en quête d'une église, et nous découvrons, après de longues recherches, une petite maisonnette construite en bambous et surmontée d'une croix.

A Nangasaki, des milliers de chrétiens indigènes pratiquent la religion chrétienne, mais c'est secrètement, dans le mystère, que ces néophytes adorent Dieu; comme les premiers disciples de Jésus, qui se cachaient dans les catacombes de Rome, ils subissent de constantes persécutions avec cette résignation et cette confiance dans l'avenir qui sont les viatiques du chrétien.

Nous passons notre journée à parcourir en *djinrickshaw* les rues de Nangasaki, bordées de maisons aux vitres en papier, composées d'un rez-de-chaussée surmonté d'un étage minuscule. A travers la foule passent et repassent les petites voitures traînées par

Digitized by Google

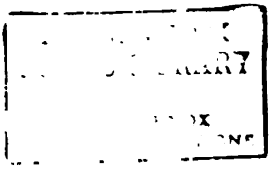
des hommes, qui courent avec une égale rapidité, quel que soit le poids de leur « client ». Ces véhicules constituent le seul moyen de locomotion employé à Nangasaki : on y est bousculé, cahoté à qui mieux mieux, mais les désagréments d'un pareil mode de transport sont largement compensés par l'intérêt sans cesse renouvelé du spectacle de la rue. Ce qui me frappe, c'est l'air intelligent et poli des habitants, dont beaucoup portent, non sans élégance, le veston ou la redingote. Le costume national n'est cependant pas abandonné : nous croisons souvent des dames japonaises, véritables personnages de paravent avec leur longue robe à ramages, serrée par une ceinture que termine, dans le dos, un nœud gigantesque. Les manches sont d'une longueur qui paraît excessive; la robe est si étroite qu'elle enveloppe les jambes comme dans un fourreau et paralyse la marche. La chaussure est en bois et attachée au pied par des rubans; certes, la Japonaise est mieux partagée que la Chinoise au point de vue de la chaussure, mais elle est loin de paraître à l'aise dans cet appareil dont la rigidité est quelque peu disgracieuse; les pieds sont recouverts de petites chaussettes avec un compartiment réservé pour le pouce.

La Japonaise est assez jolie, elle a de beaux yeux expressifs, et ses lèvres, un peu épaisses, mais d'un pur dessin, recouvrent des dents d'une éclatante blancheur. Jadis, lorsqu'elle se mariait, elle devait se laquer les dents en noir afin de décourager les amoureux, mais, fort heureusement, cette vilaine tradition

Digitized by Google

LES « DJINS RICKSHAWS » A NANGASAKI

Digitized by Google



Digitized by Google

a disparu; seules, les femmes de la campagne ont conservé cette étrange coutume.

La Japonaise est généralement rieuse, pimpante et rose, un peu trop peinte, je l'avoue. Elle trottine avec un petit air mutin qui amuse le voyageur; sa superbe chevelure, très brune, est relevée en un chignon extraordinairement volumineux et compliqué. Se coiffer est pour elle une très importante et difficile opération, si longue même que, pour éviter de la recommencer trop fréquemment, elle s'astreint à dormir toutes les nuits sur une sorte de rouleau appelé *makoura,* disposé de telle façon que le cou seul de la dormeuse soit appuyé.

Quant aux hommes, ils ont des costumes qui varient à l'infini : les uns ne sont vêtus que d'une paire de sandales et d'un pagne de toile; d'autres ont des vêtements extraordinaires avec casaquins et pantalons collants; au milieu du dos, leur blason s'étale, renfermé dans un cercle blanc, rouge ou vert et représentant des hiéroglyphes compliqués ou des fleurs. Chaque promeneur porte autour de sa taille un nécessaire complet de fumeur, composé d'une pipe minuscule, d'une blague à tabac et d'un briquet. Nous croisons un haut personnage sur le passage duquel les promeneurs s'écartent respectueusement; il est coiffé d'un chapeau en laque sur lequel on peut voir, gravées en or, les armes du souverain, et deux sabres sont passés à sa ceinture.

Nos *djins* ont les jambes et les bras nus; ils portent d'immenses chapeaux en paille de forme arron-



Digitized by Google

die, une ceinture et une courte jaquette de calicot; dans le dos, une grande inscription indique leur métier.

Autrefois, ces *djins* étaient de véritables esclaves, propriété de seigneurs dont ils portaient les armoiries; car le Japon a eu son moyen âge, sa féodalité, et aussi sa révolution : aujourd'hui les *djins* sont libres.

Le *mikado* est le chef spirituel du Japon. Jadis, ce « roi fainéant » eut à lutter contre les *daïmos,* qui se refusaient à rendre hommage au *taïkoun,* « maire du palais, » dont l'influence était très grande. Les rebelles ont vaincu, voici quelques années, les armées taïkounales, pendant que d'autres facilitaient le développement de l'influence européenne au Japon. Il y a une vingtaine d'années, le marquis de Beauvoir, qui a publié un livre si intéressant sur l'Empire du Soleil levant, écrivait qu'il était téméraire pour un Européen de s'aventurer, non armé, en dehors d'un certain rayon; aujourd'hui, le voyageur est en sécurité dans la moindre bourgade du Japon, mais il est plutôt disposé à s'en plaindre, car l'empire du mikado, en se pacifiant, s'est en même temps modernisé, c'est-à-dire banalisé.

Toutes les rues de Nangasaki sont étroites; quelques-unes sont pavées en bois, et on a l'impression, en les parcourant, de se promener à travers les galeries d'un immense caravansérail. A l'extrémité d'une de ces rues, se trouve le temple d'O Suwa, connu sous le nom de « temple du Cheval de bronze » : il

Digitized by Google

faut gravir deux cents marches pour l'atteindre et jouir du panorama de Nangasaki, ruche immense d'où ne jaillit pas une coupole, pas une flèche, mais dont les milliers de toits constituent par eux-mêmes un spectacle vraiment curieux. Plus loin, c'est la mer

UNE RUE A NANGASAKI

qui borde l'horizon, une mer lisse et bleue, faisant à ce panorama le fond léger qui lui convient.

C'est au temple d'O Suwa que se réunissaient *madame Chrysanthème* et les élégantes *mousmés* de Nangasaki, ainsi que les officiers auxquels elles procuraient les sensations nouvelles d'une idylle exotique. Comme ce groupe frivole devait être pittoresque dans la nuit piquée des lueurs multicolores des lanternes!

Digitized by Google

On ne peut aller à Nangasaki sans évoquer la douce figure de l'héroïne de Pierre Loti : c'est une histoire ingénieuse et charmante que celle de cette *geisha,* dont le caprice d'un écrivain a fait une touchante Ophélie. Je retrouve à Nangasaki les décors si artistement décrits par le romancier : voici notamment, à gauche, dans le port, la place où se trouvait *la Triomphante* et où le mari de *madame Chrysanthème* revenait chaque jour, dès l'aube, par des sentiers d'herbes couverts de rosée.

Comme Nangasaki est pittoresque par cette journée printanière, avec son cadre de collines vertes et bleues, ses coquettes habitations qu'entourent et que parfument des cerisiers en fleur! Mais, vraiment, nous rencontrons par trop de Japonais « enredingotés » et coiffés du chapeau de soie : combien plus coquet est le costume national! Le jour viendra où les femmes elles-mêmes adopteront les modes d'Europe et où les *mousmés* dédaigneront le grand nœud-papillon qui complète si gracieusement leur toilette, pour se commander rue de la Paix de lamentables et plats « costumes tailleur »!

Digitized by Google

DANS LES JARDINS DE NANGASAKI

## XXXIX

### LA MER INTÉRIEURE

Nous sommes repartis le soir même de notre arrivée à bord de l'*Empress of China,* à destination de Kobé, le deuxième port du Japon, et, pendant vingt-quatre heures, nous avons navigué à travers la mer intérieure, toute semée d'îles aux silhouettes capricieuses.

Le long des côtes, on aperçoit des villages, des châteaux en miniature, des temples à la façade desquels se balancent des lanternes; ici, c'est une ville dont les maisonnettes escaladent la montagne; plus

Digitized by Google

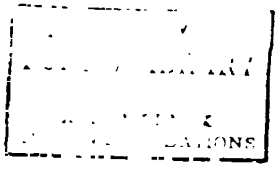
loin, c'est un donjon, dernier vestige de la féodalité japonaise, auquel une forêt de sapins fait un cadre sévère et des mieux appropriés. On me montre un roc curieusement taillé par le temps, le temple du Renard, qui, perché au-dessus d'un précipice, offre un aspect tout à fait imprévu. Les rives de cette mer intérieure me rappellent très exactement les paysages que les artistes japonais peignent avec tant de vérité sur les paravents et sur les écrans : je retrouve les montagnes bizarrement découpées, les arbres contournés, les villages proprets et souriants, et enfin les jardins, qui se font remarquer par tout un assemblage singulier d'arbustes nains étendant leurs branches biscornues sur de petits lacs, des allées lilliputiennes recouvertes de gravier de couleur, des petits ponts jetés sur des rivières artificielles, enfin, au milieu d'un massif vert sombre, une tonnelle minuscule qui ne pourrait guère abriter que des oiseaux. Tels sont ces jardinets de poupées qui s'étendent devant les maisons japonaises, et dans lesquels on reconnaît tous les détails que reproduisent si fidèlement les peintres du pays de *madame Chrysanthème*.

La nuit tombe, voilant d'ombre les îles couronnées de verdure, et, le long des rives, glissent des barques dont les silhouettes fines se découpent en noir sur l'eau argentée. Bientôt nous distinguons à l'horizon une lueur vague qui grandit peu à peu et se précise : nous approchons de Kobé; à six heures et demie, nous sommes en rade et l'ancre de notre navire s'enfonce bruyamment dans la mer.

Digitized by Google

UN JARDIN JAPONAIS

Digitized by Google



Digitized by Google

Il est interdit de descendre à terre avant d'avoir subi l'examen de messieurs les docteurs japonais. Cette visite a été l'un des plus joyeux épisodes de notre voyage. On avait réuni tous les passagers dans le salon du bord : entrent quatre petits bonshommes galonnés des pieds à la tête, vêtus d'un boléro aux larges manches, qui se mettent à nous examiner successivement d'un regard et sans mot dire ; finalement, l'un de ces personnages, le moins intimidé des quatre, monte sur une table, se balance un instant, relève les plis flottants de sa manche, regarde le plafond d'un air inspiré, se penche, ployant son corps en deux dans un mouvement automatique digne de Guignol, et nous tient ce petit discours :

« *Ladies and gentlemen, I see with pleasure that you are all in good health. Are you?* »

Aussitôt tous les passagers de répondre en chœur :

« *Yes!*

— Alors, vous pouvez débarquer! »

La fin de cette scène humoristique fut marquée par des applaudissements unanimes et aussi par une hilarité générale ; tandis que, de plus en plus intimidés, les petits médecins japonais nous saluaient, puis se réembarquaient avec l'air de gens qui viennent de remplir une haute mission!

En général, dans ces ports éloignés, toutes les visites sanitaires se font très légèrement, et l'on se rend compte, en voyage, du peu de soin avec lequel les médecins accomplissent la tâche importante qui

Digitized by Google

leur est confiée. C'est ainsi qu'ils ne visitent pas les cabines : nous avions à bord deux passagers de deuxième classe atteints de la diphtérie, et nous ne l'avons su qu'une fois débarqués à Kobé. De plus, on nous a appris qu'un passager était mort de la peste à bord de *l'Égypte,* de la Compagnie P. O., en arrivant à Plymouth. Or, c'est ce bâtiment qui nous a amenés de Marseille : les autorités n'ont pas été prévenues, aucune mesure n'a été prise, le bâtiment n'a pas été mis en quarantaine. Comment s'étonner dès lors de la rapidité avec laquelle une maladie contagieuse se répand de pays en pays?

Profitant de l'autorisation des médecins japonais, nous descendons à terre au plus vite. Une barque du *Kobe Hotel* nous conduit au rivage en vingt minutes, mais ces vingt minutes me paraissent terriblement longues : il n'y a pas un siège sur cette embarcation, et je ne garde mon équilibre qu'avec la plus grande peine.

Au débarcadère, un personnage habillé d'une jupe sombre et coiffé d'un chapeau tyrolien s'approche et, avec une politesse parfaite, me salue en me nommant : c'est Okita, le guide auquel nous avons écrit il y a un mois, et qui doit nous accompagner pendant notre séjour au Japon. S'il n'est pas aussi décoratif qu'A Cum senior, il a en revanche l'air infiniment plus éveillé.

« Commençons par visiter Kobé, lui disons-nous, après avoir écouté ses protestations de dévouement.

— Visiter Kobé? Non. Il n'y a rien à y voir, et ce

Digitized by Google

que nous avons de mieux à faire, c'est de nous rendre directement à la gare pour prendre l'express de Kioto. »

Okita s'exprime en anglais avec beaucoup de facilité. C'est bien le Japonais « nouveau jeu », qui aime à faire valoir ses qualités et se trouve parfaitement à l'aise en compagnie d'Européens. Très déluré, il a réuni en un instant six *rickshaws* : nos bagages sont hissés sur les uns, nous prenons place nous-mêmes sur les autres, et nous voilà filant à toute vitesse vers la gare.

Il y a quelques années encore, Kioto la mystérieuse était interdite aux Européens ; puis, ceux-ci purent y accéder à la condition d'être munis de passeports ; aujourd'hui, on y va en chemin de fer, très librement, de la façon la plus banale du monde. Et ceci suffit à montrer avec quelle rapidité le Japon s'est modernisé, abandonnant presque du jour au lendemain des traditions séculaires et sacrées.

Digitized by Google

OSAKA

## XL

### VERS KIOTO

Le Japon est une sorte de Lilliput où tout est proportionné à la petite taille des habitants; c'est ainsi que le train où j'ai pris place est d'une amusante exiguïté.

Les voyageurs se pressent, se bousculent, un bruit de cloche retentit, et le train s'ébranle à l'heure dite. Okita est avec nous, et, tandis que le train file à toute vapeur, nous le questionnons sur l'itinéraire à suivre. Mais, bientôt, je le laisse s'expliquer avec mes amis, pour pouvoir regarder à loisir le paysage

Digitized by Google

que nous traversons : c'est une campagne verte, avec des champs de maïs et de riz, et, tout au loin, un feston de montagnes bleues qui se déroule. La première impression, c'est que ce décor n'a rien d'exotique : il me rappelle même certaines régions de la France; mais l'illusion s'envole lorsque retentit le nom bizarre d'une station. Le train s'arrête à Osaka, grande ville commerciale à laquelle un important réseau de canaux a valu le surnom de « Venise du Japon » : on y fabrique des objets de bronze et de porcelaine. Après Osaka, le paysage devient d'une telle monotonie que le sommeil ne tarde pas à nous gagner, lorsque tout à coup retentit la voix aigre d'Okita :

« Kioto! Kioto! »

Nous voilà réveillés en sursaut : il fait nuit noire et, par la portière, nous voyons défiler des lumières et des ombres chinoises, ou plutôt... japonaises. Nous sommes arrivés. Okita, en quelques minutes, fait enlever les bagages par des *djins* venus à notre rencontre, tandis que nous prenons place dans des *rickshaws* pourvus chacun de deux coureurs attelés en tandem, l'un entre les brancards, l'autre en flèche, avec un harnais composé d'une simple corde ; et c'est ainsi qu'à toute vitesse nous faisons, vers minuit, notre entrée à Kioto.

J'exprime le désir de me faire conduire au *Yaami Hotel,* mais, en entendant cette adresse, mes trotteurs à deux... jambes se mettent à rire. Okita nous explique que cet hôtel a été détruit par un incendie, et qu'il

Digitized by Google

faut nous résigner à descendre au *Kioto Hotel,* situé au centre de la ville. Nous longeons des rues bordées de maisons basses à peine éclairées, de pagodes aux façades massives que soutiennent de larges piliers de granit. De temps en temps, un écho plaintif de *samecen,* la mandoline du Japonais, parvient à nos oreilles; nous croisons de rares passants attardés et un petit char monté par une *geisha,* danseuse japonaise, qui, luxueusement parée, rentre chez elle après avoir passé la soirée dans quelque salle de festin.

Nos coureurs ne trottent plus, ils galopent : c'est à croire qu'ils se sont emballés! Ils crient, se bousculent sans se soucier de notre stabilité et organisent ainsi un petit match auquel, bon gré, mal gré, nous nous trouvons associés. Nous essayons bien de modérer leur ardeur, mais, loin de nous écouter, ils redoublent de vitesse et poussent des *ha! ha! ho! hu!* assourdissants. Après une demi-heure de cette course échevelée, qui a mis entre nos véhicules des espaces assez considérables, nous arrivons enfin au *Kioto Hotel,* grand bâtiment surmonté d'une toiture à la chinoise et situé au fond d'un jardin bien japonais avec ses allées minuscules bordées de fleurs, ses rochers et ses arbres nains. Et, dans la nuit, cette demeure à la silhouette gracieuse, ce jardinet silencieux, me semblent être le domaine de quelque Belle au bois dormant aux yeux bridés, qui s'appellerait Fleur de Lotus ou Brise du Soir.

Digitized by Google

ENTRÉE D'UN TEMPLE A KIOTO

## LI

### LA VILLE SAINTE DU JAPON

Kioto, le 9 avril.

Ce matin, notre guide a fait des frais de toilette : vêtu d'une longue jupe bleu clair, d'une veste gris souris, il ne manque pas de couleur locale, ce brave Okita !

Je remarque que sa veste est ornée dans le dos et sur les manches d'un petit cercle blanc ayant au centre un trèfle à trois feuilles, et comme je lui demande si ce dessin a quelque signification particulière :

Digitized by Google

« Certes! me répond-il, c'est mon blason... J'appartiens à la noblesse! »

Je lui fais mes compliments, et je pense que, décidément, les guides d'Extrême-Orient n'ont rien de commun avec les *ciceroni* européens : A Cum senior nous accompagnait en palanquin, Okita est d'une authentique noblesse! Voilà qui, vraiment, nous fait beaucoup d'honneur!

Le programme de la journée est très chargé : aussi nous sommes-nous mis en route ce matin dès sept heures. Le but de l'excursion est Otsu, situé sur le lac Biwa. Nos *djins* nous attendent avec les *rickshaws* à l'endroit convenu : ces petits « hommes-chevaux » ont les jambes nues, et, avec leur immense chapeau de paille, ils font instinctivement penser à de gigantesques champignons. Comme hier, ils s'attellent en tandem et se mettent courageusement en route. La distance que nous devons parcourir est longue : Okita estime qu'il nous faudra quatre heures pour faire cette promenade aller et retour.

Kioto est une ville immense : pendant trois quarts d'heure nous roulons à travers le dédale de ses petites rues tortueuses. Enfin, nous voici sur la grande route, au milieu de plaines, de champs de maïs et de riz. Nous contournons les montagnes qui masquent l'horizon, et nous atteignons une petite ville dans laquelle on est tout surpris de ne pas retrouver l'animation des autres cités japonaises : c'est Otsu, endormi au bord du lac bleu; Otsu, célèbre dans tout le Japon pour ses temples admirables.

Digitized by Google

UNE RUE A KIOTO



Digitized by Google

PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

Digitized by Google

Nos voitures s'arrêtent devant un escalier de quatre cents marches qu'il nous faut gravir pour voir le vieux temple de Midera et son monastère. Kioto apparaît au loin avec sa ligne de toits uniformément gris et ses milliers de temples, qui font de l'ancienne capitale des mikados la ville sainte du Japon. Voici le

UNE RUE A OTSU

lac aux eaux limpides et calmes, avec la ceinture des montagnes hérissées d'arbres qui se découpent sur le ciel avec la netteté d'une estampe japonaise; plus loin, des villages éparpillent leurs maisonnettes minuscules et, dans la solitude mystérieuse des vastes forêts, des temples dressent leurs flèches tourmentées. En Europe, nous sommes portés à croire que les tableaux des artistes japonais sont de purs

Digitized by Google

fantaisies reproduisant avec délicatesse, mais sans vérité aucune, l'aspect des paysages de leur pays. Quelle erreur! Ces artistes sont les observateurs les plus précis, et nous retrouvons à chaque pas leurs sujets préférés, avec le dessin et la couleur qu'ils leur donnent.

Le Japon est le pays du détail : la nature n'y a pas

OTSU : ESCALIER CONDUISANT AU TEMPLE DE MIDERA

cette largeur, cette harmonieuse unité, qui font le charme des paysages français. Ici, les lignes manquent de grandeur, tout est déchiqueté, menu, mais l'ensemble a un caractère original.

Nous redescendons du côté opposé par un escalier bordé de cèdres qui forment des arcades de verdure. A droite et à gauche, de larges avenues sombres conduisent à d'autres temples; d'admirables arbres

Digitized by Google

leur donnent un aspect grandiose et triste qui contraste singulièrement avec le décor environnant, ce décor du Japon, où tout est petit et souriant. Au bas de l'escalier, se trouve le canal; là, nous prenons un sampan retenu d'avance par Okita. Cette embarcation est assurément indigne de la nouvelle civilisation japonaise : on s'introduit à quatre pattes dans une ouverture donnant accès à une petite cabine où il faut s'asseoir sur une natte, à même le fond. C'est à la fois compliqué et incommode à souhait; tant bien que mal, nous nous installons dans cette barque rudimentaire, qui va nous ramener à Kioto par le canal souterrain.

Je n'engage pas les personnes impressionnables à faire la traversée de ce long tunnel sombre où notre sampan, entraîné par le courant, se précipite avec une effrayante rapidité. A la faible lueur de nos lanternes de papier rouges et vertes, nous apercevons des embarcations semblablement éclairées et dont les rameurs poussent des cris rauques qui n'ont rien d'humain. Cette promenade sur l'eau, dans les ténèbres, a quelque chose de diabolique.

Aussi, est-ce avec un certain plaisir que nous apercevons enfin, à l'extrémité du canal, une échappée de lumière vive : bientôt, nous voici naviguant à ciel ouvert. Pourtant notre voyage souterrain n'est pas terminé : à deux mille de Kioto, nous devons nous engager dans un nouveau tunnel.

Au moment de pénétrer sous la sombre voûte, nous apercevons un prêtre bouddhiste, vêtu d'une

Digitized by Google

houppelande de soie violette, qui nous demande par signes l'autorisation de prendre place dans notre sampan; nos rameurs lui répondent en japonais que c'est impossible, car l'embarcation est privée. Le pauvre homme a l'air navré du provincial qui, après avoir attendu patiemment l'omnibus, le voit passer... complet! Je prends pitié de son embarras, et j'ordonne aux rameurs de lui offrir une place parmi nous, ainsi qu'au jeune homme qui l'accompagne. Mais pendant ces dialogues le courant emporte toujours notre sampan et, pour rester à notre niveau, le prêtre bouddhiste trottine, essoufflé, suivi du jeune Japonais. Enfin, nous stoppons le long de la berge et tous deux font leur entrée à quatre pattes dans notre embarcation. Le prêtre nous apprend, par l'intermédiaire d'Okita, que son jeune compagnon est son fils, et qu'il le conduit à Kioto pour lui faire subir un examen très important. Avec volubilité, il nous assure de sa reconnaissance éternelle, tout en nous faisant, sans se lasser, de profondes courbettes. Le bonhomme s'installe à côté de nous et demande notre nom à Okita; puis il inscrit le sien, en écriture japonaise, sur une lettre qu'il nous remet cérémonieusement. Ces formalités terminées, il remplit d'une pincée de tabac une pipe minuscule, l'allume et aspire deux ou trois bouffées : il n'en faut pas plus pour que les quelques grains de tabac soient consumés. Alors le fumeur frappe sa pipe contre le bord de la barque, pour la vider. (Pan! pan! pan! ces trois petits coups secs deviennent vite une obsession au

Digitized by Google

Japon, pays des fumeurs s'il en fut.) Puis notre compagnon remplit à nouveau sa pipe, qu'il fume en un instant, et ce petit manège continue jusqu'à Kioto. En prenant congé de nous, le père et le fils nous font des révérences plus profondes encore et se confondent en nouveaux remerciements : quelles marques de

LES JARDINS D'IRIS DU SANJUSANJENDO

reconnaissance nous donneraient-ils donc, si nous leur avions rendu un service important? La politesse italienne, si démonstrative cependant, n'est rien à côté de la politesse japonaise!

Que de choses nous venons de voir en quelques heures! Je craindrais vraiment d'ennuyer le lecteur en lui décrivant tour à tour la pagode de Yasaka, les temples de Kiomidju, de Nishji Hongwauji, un des plus célèbres de Kioto; les pavillons d'or et d'argent,

Digitized by Google

le sanctuaire de Chionin avec son immense cloche de dix-huit pieds de long, la « Savoyarde » japonaise, dont les vibrations s'entendent dans toute la ville; enfin le temple de Giou avec son chapitre de singes, le Sanjusanjendo avec son lit d'iris, etc. Et ce ne sont là que quelques-uns des temples que possède Kioto, la ville sainte des Japonais!

Ce dernier mérite pourtant une description. C'est

LE TEMPLE DE KIOMIDJU

un immense quadrilatère de bois auquel on accède par un escalier monumental en granit. Sur le maître-autel est assis, dans une immense fleur de lotus, un gros Bouddha doré; onze petits dieux se promènent sur sa tête; vingt-quatre bras sortent de son corps. Autour de lui, sont réunies des statues en bois sculpté grandeur nature, aux visages diaboliques, armées de

Digitized by Google

piques et semblant protéger le dieu. Sur des autels, à droite et à gauche, s'élèvent des milliers de divinités alignées sur deux rangs et dont chacune soutient de quinze à vingt petits dieux, les uns souriants, d'autres farouches et armés de lances.

Les pèlerins gravissent l'escalier à genoux, en baisant chaque marche; ils apportent du riz et des petits poissons crus au grand Bouddha et récitent des prières; un prêtre vend à l'entrée du temple des images qui ont le don de vous préserver de tout accident.

Aussi bien, l'aspect de ces sanctuaires ne varie que par les détails; regardez un paravent de laque, et vous verrez les reliefs des clochetons, les portiques à colonnes, les toitures retroussées à la chinoise de la plus pagode des pagodes et de la plus japonaise des japonaiseries que je me sens incapable de vous décrire : des milliers de détails constituent, en effet, l'architecture de ces édifices, dont l'ensemble manque de grandeur et ne parle guère à l'âme.

On ne peut pénétrer dans ces temples qu'après avoir recouvert ses chaussures de sandales de toile; sur le sol, sont étendues les nattes blanches qu'on trouve partout, au Japon, dans la plus humble des habitations comme dans les palais les plus somptueux et les pagodes aux murs ornés de laque d'or. Dans les sanctuaires du shintoïsme, aucune idole, aucune effigie à figure humaine n'est offerte à l'adoration des fidèles : sur l'autel, s'érigent de grands lotus d'or; sur les murs, s'entremêlent des légions de bêtes « apocalyptiques », ailées ou rampantes, qui attestent de la

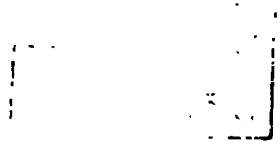
Digitized by Google

riche imagination des décorateurs. Ces temples sont enjolivés dans leurs moindres détails, il n'est pas un panneau, pas un lambris qui ne soit une œuvre d'art raffiné. Et tout cela est entretenu dans un état de propreté parfaite. Quelle différence avec les pagodes hindoues et les temples de Canton!

Digitized by Google

BOUDDHA

Digitized by Google



Digitized by Google

INTÉRIEUR D'UNE MAISON JAPONAISE

## XLII

### LES MOUSMÉS

A Kioto, pendant trois mois, au printemps, les fêtes se succèdent. Une des réjouissances qui obtiennent le plus de succès est la « fête des cerisiers fleuris » : elle se célèbre pendant la première quinzaine d'avril. A cette occasion, les meilleures danseuses du Japon se réunissent à Kioto, et c'est un assaut de grâce et de beauté entre ces *mousmés* aux attitudes mignardes et aux costumes recherchés.

J'ai assisté à l'un de ces ballets.

Le théâtre, orné de sculptures peintes, de pièces de soie et de guirlandes de fleurs, est composé de

Digitized by Google

trois scènes : celle du centre, occupée par les danseuses, et celles des côtés, réservées aux musiciennes ; car ici la partie orchestrale est remplie par les femmes. A l'extrémité du théâtre et faisant face à la grande scène, se trouve une tribune transformée en *tea house* à l'intention des hôtes de marque; en bas, c'est le

A JAPANESE THEATRE

parterre, où le public prend place sur des nattes.

Lorsque nous pénétrons dans la loge retenue par Okita, tous les regards convergent vers nous. Ici, on nous examine avec sympathie : en pareil cas, dans l'empire du Milieu, nous serions dévisagés avec insolence et peut-être même devrions-nous entendre des injures.

De jolies petites *mousmés,* légères et gaies comme des papillons, viennent nous offrir des rafraîchissements en se mettant à genoux, selon l'ancienne mode

Digitized by Google

DANSEUSES DE KIOTO

(La fête des cerisiers fleuris.)

Digitized by Google

Digitized by Google

japonaise. Elles sont peu farouches et jouent de l'éventail avec une grâce toute provocante.

Quant au spectacle, il manque d'intérêt; mais les costumes sont si artistement drapés et nuancés qu'ils constituent par eux-mêmes une véritable attraction. On ne se lasse pas de les regarder, ces robes de brocart vieux bleu et rose pâle, coupées de grandes ceintures rouge et or.

Les danseuses sont au nombre de cinquante. A vrai dire, leurs danses consistent en poses maniérées qui se renouvellent à l'infini. La ballerine japonaise ignore les fatigues de nos prêtresses de Terpsichore : elle se balance légèrement en ouvrant, fermant, agitant son éventail. Ses regards explorent la salle, où le public fume et boit des liqueurs variées. Les *mousmés* de l'orchestre produisent une cacophonie où il est impossible de reconnaître la moindre phrase musicale : les unes chantent d'une voix de fausset en pinçant une guitare rudimentaire; les autres frappent sur une sorte de petit tambour au moyen de deux légers marteaux; celles-ci restent parfaitement immobiles : seuls leurs poignets s'agitent, et en voyant ces tambourinaires, qu'on dirait automatiques, je ne puis m'empêcher de songer aux lapins mécaniques qui font le bonheur des enfants.

Il paraît que ces Japonaises aux mines ingénues ne se montrent point cruelles envers leurs adorateurs. L'une d'elles — Okita nous la désigne avec respect — est considérée comme la *professional beauty* de Kioto. Elle justifie d'ailleurs pleinement sa réputa-



Digitized by Google

tion : son teint est d'une transparence opaline, ses cheveux lisses sont disposés en un chignon qui affecte la forme d'un papillon et ses larges tresses, savamment nouées, sont ornées de fleurs de cerisier.

Pendant une heure, nous nous plaisons à regarder cet essaim de danseuses que le public applaudit fréquemment. Le spectacle se termine par une apothéose. Le décor représente des jardins ornés de cerisiers fleuris, aux branches desquels sont suspendues des lanternes illuminées; de tous côtés, des rideaux et des guirlandes de fleurs. Les danseuses réapparaissent, sortant d'une maison de thé fort habilement reconstituée sur la scène : elles balancent de grandes branches de cerisier tout en exécutant une série de pas assez compliqués, pendant que les guitares et les tambourins continuent leur bizarre mélopée. Puis les ballerines font une profonde révérence au public et se retirent avec la joie de pensionnaires qui sortent d'une salle d'examen.

A la porte du théâtre, les parents et les amis — surtout les amis — attendent les danseuses. Celles-ci arrivent enfin et sont entourées aussitôt par une foule d'admirateurs qui rivalisent de prévenances et se prodiguent en compliments. Les danseuses quittent le théâtre en costume de scène, et, malgré le fard qui couvre leur visage, elles ne craignent pas la lumière crue du soleil. Combien de nos « jeunes premières » pourraient sans désavantage tenter cette épreuve, dont les *mousmés* sortent victorieuses grâce à la fermeté et à la régularité de leurs traits? Elles sont

Digitized by Google

d'ailleurs d'une extrême jeunesse : la plupart d'entre elles ont de quatorze à seize ans. Dès l'âge de sept ans, elles commencent à minauder, à apprendre ce métier de danseuse qui, plus au Japon que partout ailleurs, touche de si près à la galanterie. Et l'on voit des gamines qui ont à peine atteint l'âge de raison

KIOTO : LE DÉPART DES MOUSMÉS APRÈS LA REPRÉSENTATION

porter des chignons compliqués, ornés de fleurs et d'épingles d'écaille; j'en ai même rencontré une qui, âgée de huit ans à peine, avait déjà le visage fardé, les lèvres teintées de carmin et les sourcils rasés, ce qui est considéré comme un signe d'élégance parmi les « demi-mondaines » du Japon. Elle était vêtue d'une robe fourreau de soie damassée, que serrait à la taille une large ceinture de brocart. L'éventail à la main, elle marchait fièrement, évidemment

Digitized by Google

persuadée qu'elle était, à huit ans, la plus jolie femme de Kioto! Ma première sensation en apercevant cette miniature vivante a été une curiosité amusée, mais à la réflexion j'ai vu dans cette enfant parée comme une courtisane l'image même du vice japonais. Les sentiments délicats qui, plus encore que la beauté, font le charme de la femme sont inconnus des habitants de l'Empire du Soleil levant : ici, aucune pudeur, aucune réserve. La courtisane règne dans la rue, au théâtre, au temple même : elle pénètre dans les familles à l'heure du festin, quitte à recevoir chez elle, le lendemain, le mari, la femme, les jeunes filles, auxquels elle offrira le thé, cérémonieusement, comme une maîtresse de maison.

A l'âge de quatre ans, la Japonaise a déjà une responsabilité : elle est chargée de porter le plus jeune bébé de la famille, qu'on lui a fixé sur le dos à l'aide de courroies. Mais, il faut bien l'avouer, sous ce fardeau, elle ne cesse pas de se conduire en enfant : elle joue à la balle ou au volant, pendant que le bébé, transformé en simple ballot, laisse aller sa tête à droite et à gauche comme un balancier. Malgré cette gymnastique exagérée, les bébés japonais ont bonne mine, et ils sont bien divertissants à voir avec leurs joues dorées et leurs yeux bridés.

Les femmes japonaises appartenant à la classe inférieure sont les plus intéressantes à observer. Elles seules portent aujourd'hui le vrai costume national, puisque les femmes des classes dirigeantes revêtent, dans le but de se rapprocher de la mode européenne,

Digitized by Google

des robes aux couleurs neutres ou foncées. Quelques-unes des grandes dames de Kioto s'habillent même complètement à l'européenne ; mais nos toilettes leur vont à peu près aussi bien qu'une robe ajustée irait à un Tanagra ! Les femmes du peuple portent des robes de coton, d'un coloris charmant, avec

BÉBÉS JAPONAIS

dessins compliqués dont la couleur est généralement bleue.

Alors que la Chinoise est lourde, apathique, en somme peu séduisante, la Japonaise est vive, nerveuse ; seulement, elle subit dans toute sa rigueur la loi qui fait disparaître de bonne heure la beauté des femmes exotiques : à trente ans, la Japonaise est fanée comme une femme de cinquante ans peut l'être en

Digitized by Google

Europe. Mais vers dix-huit ans elle est gracieuse à souhait avec son teint mat, sa bouche minuscule, ses dents d'une éclatante blancheur et ses mains toujours effilées, même chez les femmes de la classe populaire. L'habitante du pays des mikados a toute l'apparence d'une poupée : ses yeux ont une impression de puérile naïveté et ses manières sont celles d'une enfant gâtée. Je n'ai pas vu, au Japon, dans les yeux des femmes, cette expression de volonté, d'intelligence réfléchie qui embellit le regard de tant d'Européennes. *Mousmés* ou *geishas,* ménagères ou grandes dames, les Japonaises ne diffèrent que par le costume et quelques manières extérieures; mais les mêmes pensées vont, semble-t-il, de leur petit cerveau à leur petit cœur. Suivront-elles leurs maris dans la course au progrès? Je ne sais, mais, pour ma part, je n'imagine pas facilement les Japonaises se lançant dans le *struggle for life* contemporain; et, d'ailleurs, le bonheur est-il pour elles de renoncer à une existence facile, indolente, dont le caprice fait seul la loi?

Digitized by Google

TOKIO : UNE SEAAN CHAIR KODJU-TOKIO

## XLIII

### LÉGENDES JAPONAISES

Le ciel est d'un bleu d'opale et les étoiles s'allument une à une. Les *mousmés* glissent, fines et souples, dans un frou-frou de soieries; à l'horizon se découpent en violet les architectures étranges des pagodes.

Nous quittons Kioto, accompagnés d'Okita, et, le lendemain matin à six heures, nous arrivons à Gotemba, la station la plus rapprochée du Fuji-Yama, la montagne sacrée du Japon.

De Kodju, on fait l'ascension du Fuji-Yama en partant, en *rickshaws,* de la vallée de Tokaido. On ar-

Digitized by Google

rive à Miyanoshita, près du lac d'Hakow. Cette ville est la station d'été fréquentée de préférence par l'élite japonaise. Les Japonais, qui nous copient en tout, vont, paraît-il, « lancer » Miyanoshita comme ville d'eaux. Pourquoi pas ? Une savante publicité dans les journaux européens et américains aurait bientôt fait d'amener dans cette station thermale des hôtes nombreux et prodigues. Le voyage est un peu long, il est vrai, mais lorsque le Transsibérien sera achevé, on ira de Paris ou de Londres au Japon en une vingtaine de jours. Il fut un temps où l'on se rendait moins facilement de Paris à Marseille qu'on ne va aujourd'hui à Vladivostock.

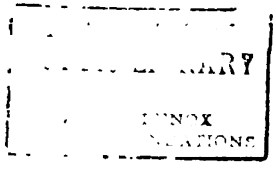
La vue du Fuji-Yama est une des plus jolies qui puissent, au Japon, frapper le regard du voyageur. Près de 30,000 pèlerins font chaque année l'ascension de cette montagne sacrée : ces pieux Japonais font partie d'une sorte d'institut agricole, vaste association dont le but principal est de faciliter à ses membres le pèlerinage traditionnel au mont célèbre dans tout l'Extrême-Orient. Les adhérents voyagent en groupes nombreux : ils arborent des signes symboliques et font volontiers dégénérer en simple partie de plaisir une manifestation qui devrait être purement religieuse.

Ces pèlerins accordent un crédit illimité aux plus baroques légendes. Ils croient notamment que le Fuji-Yama s'est élevé en une nuit ; il est vrai que ce phénomène serait survenu il y a deux mille ans ! En même temps, une dépression s'est produite dans la

Digitized by Google

VUE DU FUJI-YAMA ET DU LAC D'HAKOW

Digitized by Google




Digitized by Google

région voisine, et brusquement le lac Biwa s'est formé dans ce vaste orifice.

D'autre part, les fidèles sont convaincus que le sable de la montagne ne peut descendre dans la vallée; la terre que les pèlerins emportent à leurs sandales retourne miraculeusement à la montagne pendant la nuit. Les Japonais ont aussi leur clef des songes, et, pour eux, rêver à la montagne divine, c'est signe de bonne fortune dans leur esprit; le Fuji symbolise le succès, le bonheur, la certitude du triomphe.

. . . . . .

Quelques heures plus tard, nous reprenions le chemin de fer qui conduit à Tokio; la ligne contourne la baie de Yeddo pendant dix-huit milles, s'arrête à Shumbashi et tourne à gauche avant d'entrer en gare. Beaucoup de voyageurs sur cette ligne, car au Japon, de même qu'aux Indes, en Chine et généralement dans tous les pays où s'implantent les mœurs européennes, les indigènes considèrent un parcours en chemin de fer comme une véritable partie de plaisir.

En wagon prennent place à côté de nous deux *mousmés* élégamment emmitouflées dans de belles houppelandes de soie. Elles nous regardent avec une moue enfantine, se mettent à rire et ne cessent plus de jacasser gaiement. L'une d'elles sort de sa large ceinture de broché rose un mouchoir en papier, une glace et de la poudre de riz, et, tout en riant d'un petit air satisfait, se frotte la figure avec le mouchoir, s'en-

Digitized by Google

farine le visage, puis se met du rouge à l'aide d'un pinceau, tout cela le plus naturellement du monde. Cette toilette achevée, elle tire de sa ceinture une autre boîte contenant une pipe minuscule, du tabac, un briquet, et se met à fumer. Se tournant vers nous, toutes deux nous disent gaiement l'aimable *ohahïo* (bonjour), puis elles se rapprochent l'une de l'autre en riant, et, bras dessus, bras dessous, clapotant sur leurs petites planchettes, elles vont promener dans le couloir du wagon leurs houppelandes à ramages d'azur. Bientôt elles rentrent dans le compartiment et s'étendent sur les coussins, en prenant soin de ne pas déranger l'artistique échafaudage de leur belle chevelure d'ébène. Quelques minutes après, elles sont endormies! Immobiles, les yeux clos, elles ressemblent plus que jamais à des poupées.

Pensent-elles, ces Japonaises enfantines et coquettes, chez lesquelles le cerveau doit être un accessoire inutile? Si elles rêvent, c'est sans doute à quelque puéril mirage, conte de paravent que traverse l'écho des guitares et des chants d'amour.

*
* *

Nous entrons en gare à neuf heures du matin. Okita continue à être un *cicerone* parfait : il fait charger nos bagages sur des *rickshaws,* et des *djins* nous conduisent à l'*Imperial Hotel.*

Dès notre arrivée, je commence à visiter Tokio, une des villes japonaises où l'influence européenne se

Digitized by Google

fait le plus vivement sentir. Il semble que nous arrivons dans quelque maussade cité anglaise : nous sommes entourés de hautes constructions de briques qui pourraient le disputer en laideur à certaines de nos maisons de rapport.

Cette immense cité a gardé dans certains de ses quartiers le caractère national que recherchent les voyageurs : c'est là qu'éclate le contraste entre le vieux Japon et le Tokio moderne! Les petites maisons aux vitres en papier, aux murailles de bois, aux toitures décorées avec une ingénieuse fantaisie; les passants, dont la plupart ont gardé le costume national, les mille et une scènes de la rue, tout y est séduisant. Ici, point de spectacles répugnants comme en Chine : au contraire, les Japonaises trottinent, figurines peinturlurées que semble écraser un chignon monumental.

Au-dessus des maisons, planent des cerfs-volants multicolores dont les fils sont tenus par des Japonais de tout âge, et des vieillards eux-mêmes s'amusent à un jeu que chez nous dédaignent les lycéens. Le Japonais a d'ailleurs, lui aussi, le caractère enfantin; un rien le fait rire. Seuls, les indigènes « nouveau jeu », ceux qui s'habillent à l'européenne et ont vécu dans les grandes villes d'Occident, s'efforcent de garder une expression imperturbablement sérieuse. Ces petits hommes jaunes, au front pensif, qui représentent l'avenir de l'Empire du Soleil levant, rapportent à leur patrie les enseignements donnés par nos savants, nos jurisconsultes, nos stratégistes. Pour eux, le Japon

Digitized by Google

des *samouraïs* est condamné à mort : ils ne peuvent plus comprendre la beauté des pagodes, la joliesse des *mousmés* et des *geishas,* la poésie d'une civilisation

UNE AUBERGE JAPONAISE

souriante et colorée, parce qu'ils ont vu l'Occident morose et brutal, les grandes villes noires qu'enveloppe une atmosphère de poussière, que remplit le

Digitized by Google

vacarme des trains, des forges rougeoyantes, des usines où l'on dompte la matière rebelle, où l'on fabrique des machines et des canons. Et ils rêvent de transformer en casernes les temples tout fleuris de chrysanthèmes !...

Mais, en dépit des progrès extraordinaires que fait au Japon la civilisation européenne, les quartiers indigènes des grandes villes ont conservé tout leur caractère si curieusement exotique. Pendant des kilomètres et des kilomètres, les petites maisons aux façades tourmentées se succèdent, et nos coureurs nous entraînent à travers un dédale de rues, toutes plus animées les unes que les autres.

Il faut une demi-heure de cette course folle pour arriver devant Shiba : ce n'est pas un temple, mais une agglomération de sanctuaires, une ville monumentale entourée d'un parc où des cèdres entretiennent une ombre propice aux méditations religieuses. Un silence solennel plane sous ces austères frondaisons, où les vains bruits de la vie profane ne pénètrent point.

On entre dans le jardin par une porte ornée de colonnes et de dragons ; elle est surmontée d'une toiture massive, retroussée à la chinoise et qui, jadis recouverte d'or, est aujourd'hui peinte en rouge vif. Le long des avenues sont alignés deux cent douze lampadaires, dont quelques-uns ont plus de douze pieds de haut, et sont taillés dans le granit ou ciselés dans le bronze.

Dans un carrefour, je remarque une cloche de

Digitized by Google

grande dimension qui pourrait rivaliser avec la « Moscovite », la fameuse cloche du Kremlin.

Après avoir marché pendant longtemps sous les feuillages des cèdres, on aperçoit les toitures des Temples d'or. Le plus remarquable de ces sanctuaires est celui qui a été élevé à la mémoire du Second Shogun. Au milieu d'une cour entourée de cerisiers en fleur, se trouve la maison du prêtre. Au moment où nous pénétrons dans le sanctuaire, je remarque un prêtre bouddhiste emmitouflé dans une robe de soie olive, qui est en train d'enlever ses planchettes de bois et ne conserve aux pieds que ses chaussettes; d'un air grave et recueilli, il franchit le seuil du temple, se met à genoux et prie avec ferveur, la tête inclinée, puis il se relève et sort après avoir frappé trois fois dans ses mains pour appeler les esprits distraits.

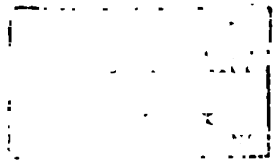
Ce temple peut assurément passer pour une des merveilles de l'architecture japonaise; la voûte repose sur des colonnes d'or; la partie supérieure des murailles est décorée de larges médaillons en relief représentant des oiseaux fantastiques et l'autel est tout laqué de métaux précieux. Tous les objets du culte, jusqu'aux encensoirs en bronze qui représentent des lions, sont également ciselés. Ces trois chefs-d'œuvre datent de plusieurs siècles et n'ont pas, comme on pourrait le croire, l'aspect délabré, quoique en Extrême-Orient, en Chine surtout, l'irréparable outrage des ans se fasse cependant sentir très rapidement; — c'est que le Japonais a horreur des ruines et

Digitized by Google

LES JARDINS DE TOKIO



Digitized by Google



Digitized by Google

veille avec une vigilance minutieuse à l'entretien des temples où reposent les effigies sacrées de ses dieux.

En suivant une avenue bordée de cerisiers, nous parvenons au Hakkadu-do, qui renferme la tombe du Second Shogun. C'est là qu'on peut voir le plus curieux spécimen d'un monument laqué d'or; certaines parties de ce mausolée sont même incrustées d'émaux et de cristal. Les sculptures de la partie supérieure représentent huit vues du Siao-Sang, en Chine, et du lac Biwa, au Japon ; ce sont naturellement des paysages tout conventionnels. A la partie inférieure, sont figurés des dieux, des lions, des bêtes fantastiques, des plantes ornementales. Et partout l'or, l'émail, les laques multicolores recouvrent les œuvres des statuaires. On a employé avec une prodigalité insensée les matières les plus coûteuses, et, malgré tout, l'ensemble reste très « fondu », et c'est peut-être le plus grand talent des décorateurs japonais, que d'avoir su amalgamer ainsi le métal, la pierre, les couleurs vives dans une harmonie parfaite.

*
* *

A Tokio, comme dans toutes les villes japonaises, on peut, moyennant un *sen* (un sou), se plonger dans une piscine d'eau chaude qui occupe le centre d'une immense salle : ces bains publics sont très fréquentés et la gaieté y règne du matin au soir. Okita voudrait nous faire voir un de ces thermes, et il nous dit :

« Les voyageurs ne manquent pas d'aller aux

Digitized by Google

bains publics, non pour faire leurs ablutions, mais pour assister aux joyeux ébats des *irouchi mousmés* (jolies jeunes filles). »

Les Japonais ignorent nos délicatesses et nos pudeurs. Ils ont un caractère très enjoué, et, comme les pensionnaires de l'abbaye de Thélème, ils se piquent d'agir en tout à leur fantaisie.

A mon regard surpris, femmes, enfants sautent dans l'eau en s'éclaboussant et en poussant des exclamations joyeuses : c'est un tableau très animé, et qui, reproduit par le cinématographe, obtiendrait certainement un grand succès.

Mais on nous a vus, et les enfants crient en nous montrant du doigt :

« Todjin ! Todjin ! » (Voilà les étrangers.)

D'ailleurs, notre présence n'effarouche guère les baigneuses, bien au contraire. Les jeunes filles sortent précipitamment de l'eau, et, vêtues de leur seule innocence, sans doute très relative, elles viennent nous adresser un gracieux *ohaïho* (bonjour). Elles regardent avec curiosité nos souliers, nos montres, nos bijoux, puis, en éclatant de rire, elles continuent leur baignade interrompue. Des frotteurs en titre savonnent ou massent énergiquement leurs clients, dont certains sont couverts de tatouages. Tous les voyageurs qui sont allés au Japon ont assisté à ces scènes de couleur locale.

Il est tout naturel qu'en un pays où les femmes se montrent si peu réservées la vénalité règne dans les questions matrimoniales. Les unions passagères sont

Digitized by Google

toujours aussi fréquentes qu'à l'époque du voyage de Loti au pays de madame Chrysanthème. Les parents n'éprouvent aucun remords à vendre leurs filles aux plus offrants ; il n'est pas rare d'ailleurs qu'après avoir été ainsi négociées plusieurs fois, les jeunes Japo-

LES BAINS JAPONAIS

naises convolent en justes noces et deviennent d'excellentes épouses et mères.

Comme en Chine, les mariages se préparent à l'insu des futurs. Les Japonais et les Japonaises n'ont pas le droit d'être sentimentaux et leurs romans sont aussi courts que possible : quand les préliminaires sont terminés, les fiancés vident devant témoins une coupe symbolique qui contient du *sake* (eau-de-vie de riz), et l'affaire est faite, car c'est bien, en vérité, d'une affaire qu'il s'agit.

Digitized by Google

Okita me fait l'éloge des Japonaises. Elles sont, dit-il, de très bonnes mères et obéissent respectueusement à leur mari. Leur soumission va même jusqu'à tolérer la présence au domicile conjugal d'une rivale qui leur a enlevé l'affection de leur seigneur et maître!

Comme on le voit, au Japon rien n'est plus simple qu'un mariage; en revanche, les funérailles y sont très compliquées. Les bouddhistes brûlent ou enterrent leurs morts, selon les volontés des défunts. Les adeptes de la doctrine de Shinto enterrent les cadavres, puis déposent sur leurs tombes, pendant quarante jours consécutifs, du riz, du poisson, des friandises variées. Le shintoïsme est adopté par la classe élevée, mais le peuple est resté fidèle à la religion traditionnelle, au bouddhisme.

Tout en nous contant ces détails, Okita nous conduit à la célèbre avenue des Cerisiers. Un parfum délicat flotte dans l'atmosphère : les arbres fleuris semblent enveloppés de nuages roses. Mais je ne puis regarder qu'un instant ce joli paysage : voyager, c'est partir sans cesse! ce cadre n'est lui-même qu'un mirage et les pétales parfumés seront bientôt emportés par la brise vers le lac des Lotus.

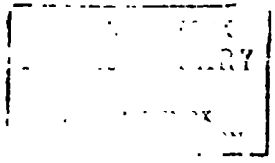
***

Les trois milles qui nous séparent du temple de Kwannon et des jardins publics d'Asukasa sont franchis en *rickshaws* en une demi-heure. Là, les plai-

Digitized by Google

MOUSMÉS EN COSTUME DE FÊTE

Digitized by Google



Digitized by Google

sirs les plus profanes forment un contraste saisissant avec les cérémonies religieuses : c'est une véritable foire où l'on trouve des distractions de tous genres, hormis du genre ennuyeux! Des légions de gens masqués s'entre-croisent et s'amusent avec un entrain continuel. Quelle animation autour des petites loges où des sibylles aux yeux bridés disent la bonne aventure à de jolies *mousmés* visiblement anxieuses! Quelle gaieté autour des théâtres de singes savants, autour des photographes, des équilibristes, des prestidigitateurs! Et avec quel entrain les coquettes assiègent les boutiques où se débitent des fleurs et des friandises.

Au milieu de la foule, vont et viennent des *geishas*. Ces poupées vivantes s'arrêtent devant toutes les boutiques, qu'elles examinent avec une admirative curiosité. La plupart achètent des fleurs, qu'elles piquent avec coquetterie dans leur chevelure. Auprès d'elles, des enfants habillés comme de grandes personnes regardent avec des yeux de convoitise des bonbons poussiéreux, des jouets primitifs. Et tout ce monde s'amuse follement : des exclamations joyeuses et des rires partent comme des fusées dans cette foule exubérante. D'altercations il n'est pas question : l'aménité est de règle au Japon.

Ainsi les avenues sont transformées en bazars bariolés jusqu'aux portes du sanctuaire situé au centre des jardins, et aussitôt, sans transition, nous voilà transportés du monde où l'on s'amuse dans celui où l'on devrait dédaigner les vains plaisirs d'ici-bas.

Digitized by Google

C'est d'ailleurs la même foule : après avoir fait grand succès aux attractions de la fête, les pèlerins s'efforcent d'être graves en s'approchant du sanctuaire, dont ils gravissent lentement les marches après une station sur chacune.

Le temple est un grand édifice carré, couronné d'un toit couleur pourpre, sur lequel se dressent des dragons et des monstres grimaçants; à l'intérieur s'ouvre un immense hall où se succèdent de nombreux croyants. Ceux-ci n'ont pas l'air bien recueilli : il en est même qui ont négligé de retirer leur masque! Certains suivent des yeux les *mousmés;* d'autres encore racontent à haute voix de plaisantes histoires. Par contre voici des fidèles qui, prosternés devant la statue de Bouddha, frappent leurs mains l'une contre l'autre : c'est un moyen très recommandé pour attirer l'attention du dieu distrait; en voici d'autres qui achètent du blé pour les centaines de pigeons sacrés, voltigeant dans le temple; plus loin, des enfants se livrent à leurs jeux dans le sanctuaire, sous les yeux de la divinité, dont la physionomie est peu faite pour inciter les pèlerins à s'abstraire dans d'austères méditations. Après avoir prié, sans ferveur apparente, les croyants jettent des pièces de monnaie sur une estrade à claire-voie : ces offrandes sont destinées aux prêtres.

Certaines des idoles de ce sanctuaire ont, paraît-il, une miraculeuse puissance. Vous êtes souffrant? Touchez cette statue à l'endroit qui correspond à la partie malade, et aussitôt vous vous sentirez soulagé. De-

Digitized by Google

vant nous une vieille femme accomplit ce rite, beaucoup plus facile à suivre qu'une ordonnance médicale. Elle touche le bras du dieu, puis le sien, et, certaine d'obtenir sa guérison, elle s'en va, la figure tout à coup souriante.

Ce matin, je me suis plainte de la migraine; Okita, notre guide, s'en souvient et insiste pour que je touche le front de la statue : à l'entendre, mon malaise disparaîtra sur-le-champ. Okita paraît tellement convaincu que, pour ne pas le froisser, je me décide à tenter l'expérience : par trois fois, je porte le doigt sur le front du dieu puis sur le mien, mais le miracle ne s'accomplit pas! Je suis loin d'en être surprise; il n'y a, dit-on, que la foi qui sauve, et je ne crois guère au pouvoir de cette statue qui, caressée de la sorte depuis plusieurs siècles, n'a plus aucune forme : les traits sont effacés et la tête n'est plus qu'un bloc de bois arrondi et luisant.

Okita paraît, lui, tout étonné de mon insuccès. Il en est complètement dérouté.

Ces bons Japonais ont des divinités vraiment originales : en voici un exemple. Parmi les autres puissances célestes honorées dans le temple, il faut citer celle qui accorde aux jeunes femmes la faveur de mettre au monde un garçon ou une fille. Pour se concilier la bienveillance de ce dieu, il est d'usage de lui offrir des coqs. Ceux-ci sont mangés par les prêtres, et le dieu se charge du reste.

Okita me montre aussi le dieu du mal de dents : il compte des milliers d'adorateurs. Les martyrs de la

Digitized by Google

névralgie, de la fluxion ou de la carie lui offrent pieusement leur obole : elle consiste en une simple boulette de papier qu'on mâche jusqu'à ce qu'elle soit transformée en une sorte de mastic et que l'on projette ensuite sur un tableau *ad hoc*. Le patient est dès lors sûr de guérir : par un singulier phénomène d'autosuggestion, il s'imagine que cette boulette emporte son mal, et, en guise d'*ex-voto,* il en fait cadeau au divin dentiste.

Voilà des superstitions que la civilisation européenne fera difficilement disparaître; après tout, pourquoi ne laisserait-on pas au peuple japonais ses naïves et si inoffensives croyances ?

*
* *

A Tokio, le voyageur est tenu de visiter le quartier fameux de Yoshiwara, la Cythère du Japon.

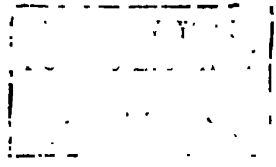
« Vous n'avez rien à craindre, me dit Okita : Yoshiwara est du plus parfait bon ton. Les mères peuvent y conduire leurs filles, et elles ne s'en font pas faute. »

Pendant la journée, les rues de ce quartier sont silencieuses et presque désertes, mais le soir elles s'éclairent au moyen de longues guirlandes de lanternes et sont envahies par une foule de promeneurs. Là, tout est purement japonais, on se trouve en plein exotisme. Au centre de la ville, une large avenue se prolonge, bordée de maisons illuminées : à travers un treillis de fins barreaux de baguettes blanches,

Digitized by Google

LES JARDINS D'ASUKASA

Digitized by Google



Digitized by Google

les flâneurs admirent de petites créatures au visage peint, vêtues de soie brochée, coiffées avec recherche et couvertes de bijoux. L'immobilité de ces fées, qui restent invisibles le jour, est parfaite; il semble même qu'elles ne vivent pas, qu'elles soient des statuettes de quelque musée Grévin offertes à la curiosité indiscrète des passants et dont les jolies silhouettes se détachent sur des écrans chamarrés d'or. De temps en temps, elles frappent sur la cloison la petite pipe qu'elles fument sans se lasser : c'est le seul mouvement qui leur soit permis.

Les passants contemplent toute cette brochette de « tendres fauvettes » comme ils regarderaient des tableaux ou des potiches. Évidemment, au Japon comme ailleurs, on ne reconnaît ni cerveau ni cœur aux pauvres oiselets enfermés dans cette volière. Mais ici les joyeux propos, les rires sont défendus. Parfois, on voit une *mousmé* disparaître furtivement derrière un écran : aussitôt elle est remplacée par une autre, et, comme le dit si joliment Loti, « c'est tout ce qu'un esprit malveillant pourrait relever d'équivoque dans cette exposition. »

Yoshiwara a ses illustrations : Okita nous montre l'une d'elles, la célèbre « Reflet de lune », petite personne aux joues légèrement teintées de rose, aux lèvres carminées, au chignon piqué d'épingles à grosses têtes d'or. Assise sur un coussin, la pipe minuscule aux lèvres, cette reine de la Cythère japonaise m'a paru mélancolique, et, derrière les minces barreaux qui lui donnaient l'air d'une prisonnière, elle

Digitized by Google

laissait errer sur les curieux un regard désabusé. Quelles pensées peut enclore ce petit front blanc? A quoi rêve cette *mousmé?* C'est ce que je me demande quand je me rappelle ces yeux tristes, dans ce visage d'enfant auquel une moue mutine donnait je ne sais quel charme nostalgique.

Le théâtre japonais a aussi ses étoiles. On se souvient du succès qu'obtint à la dernière Exposition, dans un théâtre de la rue de Paris, Sadda Yacco et ses partenaires japonais : pendant six mois le tout-Paris des lettres et des arts est allé applaudir la petite tragédienne, célébrée par tous les critiques. Les journaux vantaient le génie de l'incomparable Sadda Yacco, et les artistes eux-mêmes, qui sont cependant peu disposés à consacrer le succès de leurs rivaux, allèrent voir cette petite créature nerveuse qui représentait avec une si poignante exactitude les luttes affreuses de l'agonie.

Avant de quitter la France, j'avais aussi entendu parler du grand Danjuro, qui joue sur la plus importante scène de Tokio, et je ne manquai pas d'aller l'applaudir.

Ce théâtre est une vaste construction en bois, de forme arrondie; la scène en occupe, comme en France, l'extrémité, et les loges des artistes sont placées derrière la machinerie. Au lieu de s'élever, le rideau s'ouvre comme dans certains de nos music-halls. La scène est placée sur une table tournante : quand l'acte est terminé, on la fait pivoter et en quelques instants les portants sont déplacés.

Digitized by Google

Les costumes, la mise en scène, sont du meilleur goût, mais les décors sont peints avec une naïve gaucherie. Comme tous les Orientaux, les peintres japonais ne tiennent aucun compte des lois de la perspective ; aussi est-il difficile de comprendre du premier coup d'œil ce que la scène représente.

La troupe des acteurs est composée d'hommes ou de femmes, qui changent de costume, s'il est nécessaire, pour remplir les deux rôles, mais qui ne jouent jamais ensemble. Cette règle sévère paralyse l'art théâtral japonais : elle n'a été violée jusqu'à présent que par Sadda Yacco, et ce privilège spécial lui a été accordé par le mikado lui-même. Voici en quelles circonstances : Sadda Yacco ayant joué devant la reine d'Angleterre, celle-ci, charmée, la complimenta et, avec sa bonne grâce habituelle, lui demanda quelle faveur elle pourrait lui accorder. L'artiste la pria d'intercéder en son nom auprès du mikado afin d'obtenir l'autorisation de fonder une scène où les pièces seraient interprétées par des comédiens des deux sexes. Ainsi fut fait. Et voilà comment Sadda Yacco a commencé à libérer l'art dramatique japonais d'une tyrannie ridicule.

Comme dans les théâtres européens, de nombreuses loges sont mises à la disposition des spectateurs ; ce sont de petites cases étroites où des chaises ne sont apportées que moyennant un supplément.

La littérature japonaise est fort peu intéressante. Les pièces sont éminemment et presque exclusivement nationales : on met en scène les hauts faits, les



Digitized by Google

exploits, les amours des dieux et des personnages dont l'histoire ou la tradition ont popularisé les aventures. Dans ces drames héroïques, la vengeance est le principal motif des actions les plus admirées, et elle se montre toujours inséparable du noble courage, ou tout au moins de la plus folle intrépidité.

Le théâtre japonais pousse le réalisme à un degré qui effrayerait les plus avancés de nos dramaturges de la nouvelle école : les violences sanguinaires, les tourments infligés par la torture sont reproduits sur la scène avec une vérité d'imitation qui émeut au dernier degré. Et comme dans nos mystères du moyen âge, avec lesquels le théâtre japonais offre plus d'un point de ressemblance, ces épisodes tragiques sont interrompus par des intermèdes du plus haut comique. Le sens de l'unité fait d'ailleurs défaut aux auteurs japonais : on voit un héros accomplir dans la même pièce les actions les plus contradictoires, sans prendre garde à des anachronismes qui frappent le moins averti.

Chez les Japonais, qui sont grands amateurs de spectacles, la représentation commence parfois à huit heures du matin et dure jusqu'au soir. Pendant cette longue journée, ni les acteurs ni ceux qui les applaudissent ne donnent aucun signe de fatigue ou d'ennui. La longueur de ces représentations oblige naturellement le public à apporter ses repas; elle favorise aussi la coquetterie des Japonaises, qui se font accompagner au théâtre par des servantes munies de tout un attirail de riches vêtements, et se plaisent à

Digitized by Google

changer plusieurs fois de toilette au cours du spectacle!

J'ai assisté à la fin d'un drame en cinq actes intitulé *les Dons du prince Mito*. La scène représentait la cour de justice à Yeddo : le premier sujet de la troupe, Danjuro, accusé d'avoir commis un crime, nie avec ardeur et en se prosternant le front contre terre devant les juges assis sur une estrade. Finalement, Danjuro avoue : il confesse son crime en un long récit que ponctue une mimique très expressive. Le public paraît surexcité, des cris éclatent; les spectatrices elles-mêmes invectivent l'acteur, pour lequel ces injures constituent les plus flatteurs des applaudissements. Okita me dit que ces cris signifient : « A mort! à mort! » Les héros de nos mélodrames sont traités avec plus d'indulgence par les fidèles de l'Ambigu!

L'accusé ajoute qu'il a honte de lui-même, qu'il veut se faire justice, et il se tue en se plongeant un poignard dans la poitrine. Cette scène produit un grand effet : le sang ruisselle avec abondance sur le visage convulsé du comédien, qui s'abat en poussant des cris rauques devant les juges impassibles. A cet instant, on lui fait une ovation : il l'a bien méritée.

Le spectacle suivant est le *Daito Kuji Shoko,* drame historique célèbre à Tokio et où Danjuro apparaît déguisé en femme. C'est une véritable métamorphose : avec un art merveilleux, Danjuro s'est transformé en une élégante dame japonaise aux traits fins, au cou élancé, au teint rosé, et, avec une grâce que

Digitized by Google

pourrait lui envier une *geisha,* il se met à danser, tout en agitant un éventail. Je ne raconterai pas la pièce, qui est un tissu d'aventures baroques et presque entièrement incompréhensibles pour un spectateur européen. Elle obtient d'ailleurs grand succès auprès des Japonais, qui expriment leur satisfaction en poussant des « Ya! Ya! Yeh! Yeh! » bien sentis.

Les acteurs de l'Empire du Soleil levant regardent la déclamation outrée comme la partie la plus essentielle de leur art. Pour eux, la perfection consiste dans l'émission prolongée de sons aigus, passionnés, sorte de voix factice dont l'effort se maintient parfois pendant plusieurs minutes. Ce qu'on peut aussi reprocher à la plupart des acteurs japonais, c'est leur trop grande sobriété de gestes. Danjuro est un des très rares tragédiens nippons qui montrent un peu plus d'entrain. Il est d'ailleurs très populaire à Tokio.

Les jolies *mousmés* circulent dans la salle en portant des plateaux chargés de thé et de friandises. Tout le monde fume et les « pan, pan » des pipes dominent le bruit des conversations.

Dans une loge voisine de la nôtre, une respectable dame japonaise, aux dents soigneusement laquées de noir, est assise entre deux jeunes personnes, ses filles sans doute, qui sont fardées avec art et habillées de somptueuses soieries. Le spectacle paraît les intéresser beaucoup, mais nous ne sommes pas sans attirer souvent leurs regards, et c'est avec curiosité qu'elles nous considèrent, ne sachant pas

Digitized by Google

trop si c'est la scène ou notre loge qui mérite le plus d'attention.

Les gens de théâtre ont une mauvaise réputation au Japon. Cela tient-il à ce que les acteurs japonais en particulier se sont fait dès le début remarquer par l'immoralité de leur conduite et la corruption de leurs mœurs; ou bien ce dévergondage effréné est-il, au contraire, la conséquence du préjugé qui flétrit la classe tout entière et l'isole du reste de la société?

Digitized by Google

UN DINER JAPONAIS

## XLIV

### UNE MAISON DE THÉ A TOKIO

Me voici à la veille de quitter Tokio, et je n'ai pas encore goûté de la vraie cuisine nationale. Okita nous conduit dans la principale maison de thé de Tokio, le restaurant à la mode où se rencontrent les plus hauts personnages de la cour et de la ville.

Le voyageur admet toutes les fantaisies de la couleur locale! Et cependant que de fois, au cours de nos pérégrinations, avons-nous dû faire bonne contenance devant cet exotisme culinaire qu'il vaut mieux étudier théoriquement que pratiquement! Ce n'est

Digitized by Google

donc pas sans appréhension qu'accompagnés de quelques amis nous pénétrons dans la maison de thé si vantée par notre guide. Au bas d'un escalier très raide, dans une petite pièce sommairement décorée, des Japonaises nous enlèvent nos souliers ou les recouvrent de sandales de toile : c'est là une formalité à laquelle personne ne pourrait se soustraire.

Nous montons ensuite au premier étage, composé de deux pièces dans lesquelles nous retrouvons les cloisons en papier et les nattes qu'on remarque dans tous les intérieurs japonais; comme sièges, de larges coussins de soie bleu ciel sur lesquels nous prenons place.

De gentilles *mousmés* arrivent aussitôt, portant sur une petite table en laque des tasses de thé vert : cette boisson a un goût d'une amertume désagréable, mais qui plaît beaucoup ici. Les servantes s'approchent ensuite et, tombant à genoux selon l'ancien cérémonial japonais, nous présentent des plats nationaux très variés. C'est ainsi que nous faisons connaissance avec le *hi-okwaski;* délicatement enveloppée dans du papier de riz, cette friandise est une espèce de gâteau blanc d'une saveur assez fade et qui porte l'empreinte de caractères japonais. Voici le *suimano,* poisson dressé sur des plateaux de laque noire avec des feuilles rouges et vertes, des radis et une sauce au vinaigre; on le sert avec une sorte de bouillon aussi peu appétissant que fortement coloré, contenu dans un bol de laque noire. Avec des baguettes — car les fourchettes sont inconnues au Japon comme

Digitized by Google

en Chine — nous commençons à « déguster » le poisson. Nous nous servons de ces ustensiles avec une telle maladresse que les *mousmés* qui nous entourent éclatent de rire et veulent nous enseigner l'art de dîner à la japonaise; avec un sans-façon extraordinaire, elles nous donnent une leçon pratique... en se servant de nos propres baguettes!

Mais le goût étrange du plat qui nous est servi ne tarde pas à m'inquiéter. Horreur! c'était du poisson cru!... Nous ne l'avons appris d'ailleurs que plus tard, car la sauce qui l'accompagnait était si pimentée qu'elle nous empêcha tout d'abord d'en distinguer la saveur. Le poisson cru est un des mets préférés des Japonais; ils en détachent soigneusement les filets, tout en respectant les organes essentiels, afin de retarder la mort de ces infortunées victimes de leur gourmandise.

N'importe! je suis écœurée à la pensée d'avoir fait, malgré moi, honneur à ce plat national; Okita aurait dû me prévenir, mais pour lui un tel mets n'a rien que de très appétissant, et mon air déconfit paraît l'étonner beaucoup. Quant aux *mousmés,* elles rient de plus belle.

Après le *suimano,* on nous apporte une autre espèce de poisson; celui-ci est grillé à l'huile et servi avec des quartiers d'orange cristallisés. Vient ensuite une sorte de gâteau de poisson dont la saveur est pour nous tout à fait nouvelle : la pâte a été tellement battue qu'elle ressemble à de la graisse de porc! Voici maintenant le plat de résistance : il consiste, tout

Digitized by Google

simplement, en pommes de terre. Elles n'ont rien de commun avec le farineux qui, en Europe, paraît sur la table du plus riche comme du plus pauvre; ici, ces féculents sont sucrés, mélangés de pâtes et si savamment préparés qu'ils rappellent le goût des marrons glacés. Ensuite, un nouveau poisson, salé cette fois,

UNE MAISON DE THÉ A TOKIO

et qui s'appelle le *shiwoyaki*. Enfin, le riz fait son apparition. En Extrême-Orient, cet aliment fait l'office du pain : à midi, au goûter, le soir, le riz est servi sur les tables japonaises. Les cuisiniers de l'Empire du Soleil levant savent d'ailleurs le préparer de façons très variées, mais on l'aime surtout cuit « nature » et accompagné de piments qu'on prend à l'aide des baguettes.

Pendant ce repas, où tout est impeccablement japo-

Digitized by Google

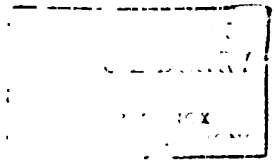
nais, nous buvons du *saké,* servi, en guise de vin, dans de petites tasses de porcelaine. C'est une boisson dorée à laquelle les uns reconnaissent le goût de la bière, les autres celui du sherry; pour moi, elle a le goût d'une bière très forte, coupée d'eau. Le *saké* est si alcoolisé qu'on ne peut en boire qu'avec une extrême modération.

Tandis que nous achevons ce repas, les *geishas* s'installent à côté de nous et se mettent à dîner à leur tour. Assises les unes à côté des autres, elles forment un joli tableau tout plein d'animation; à gestes menus, elles portent les tasses minuscules à leurs lèvres et prennent alternativement, avec les baguettes traditionnelles, une bouchée de poisson, une de riz et de légumes; elles sont d'une dextérité étonnante. Tout en picorant ainsi, elles babillent avec entrain; leur dînette, qui n'a été qu'un long éclat de rire, se termine en quelques instants; alors, après nous avoir fait une belle révérence, elles se mettent à danser, tandis que deux d'entre elles jouent d'une sorte de guitare appelée *samecen*. La danse de l'éventail est particulièrement gracieuse; c'est une succession de petits pas, de gestes, de poses langoureuses : un sourire inexpressif est figé sur les lèvres peintes des danseuses, et il semble qu'elles soient de jolies automates, incapables de varier leurs attitudes et leur expression. Une des artistes qui nous offrent ainsi le charmant spectacle d'un ballet japonais jongle avec une véritable habileté, et nous l'applaudissons en la voyant faire subir les mouvements de rotation

Digitized by Google

LA DANSE DE L'ÉVENTAIL

Digitized by Google



Digitized by Google

les plus variés à une bille placée sur une canne effilée.

J'ai passé là quelques instants fort divertissants, et c'est avec regret qu'il nous a fallu commander des voiturettes pour rentrer à l'hôtel. Après avoir remis nos souliers, que les petites servantes nous ont apportés au bas de l'escalier, nous quittons cette maison, où j'ai retrouvé le vrai Japon, le Japon maniéré et charmant qui ne tardera pas à disparaître! Et tandis que nous nous éloignons, *mousmés* et *geishas,* réunies sur le seuil, nous font leurs dernières révérences.

L'heure est tardive, derrière les vitres de papier des maisonnettes qui bordent les avenues, vont et viennent des lumières multicolores. De lointains accords traversent les jardins emplis d'ombre qui nous environnent. Nos *djïns* rivalisent de vitesse et, de chaque côté de notre route, demeures bariolées, kiosques, temples, bosquets parfumés s'enfuient et disparaissent dans le lointain.

Digitized by Google

UNE RUE A NIKKO

## XLV

### DERNIÈRE ÉTAPE AU JAPON

Qui n'a pas vu Nikko n'a pas le droit d'employer le mot « splendide », dit le proverbe japonais, car il y a peu d'endroits aussi favorisés que Nikko par la nature et par l'art et où s'éternisent d'aussi nombreux souvenirs d'histoire et de poésie. Dans le flanc de la montagne, au milieu des forêts de cèdres, reposent Yoritomo, Jyeyasu et Jyemitsa, les trois fameux *shoguns* que bercent depuis des siècles le murmure des arbres et le chant des oiseaux. La nécropole des empereurs japonais est une succession de temples

Digitized by Google

et de pagodes disséminés dans la montagne, et pour l'ornementation desquels on a prodigué l'or, l'argent et les matériaux les plus précieux. Ils se ressemblent d'ailleurs tous avec leurs toits rouges, leurs sculptures bizarres, leurs clochetons ajourés. Le plus célèbre de ces sanctuaires est celui qui fut élevé à la mémoire de Jyeyasu : on y a déployé les plus invraisemblables richesses de l'art oriental.

Ici, revit le passé légendaire du Japon. Dans ce cadre incomparable, on évoque les héros d'autrefois couverts d'armures d'or, les scènes poétiques ou sanglantes de l'histoire de ce pays. Mais tout cela s'est envolé à jamais. L'empire des mikados a oublié ses grands hommes, ses traditions, ses légendes : bientôt, sans doute, il aura oublié ses dieux! On subit une impression d'autant plus vive, à visiter les temples de Nikko, que ces prodiges de richesse et d'art sont entourés de sites sauvages : la vieille civilisation japonaise a dressé ses plus beaux sanctuaires devant une nature vierge. Des avenues larges et sombres relient la montagne au village de Nikko et aboutissent à la vallée du Dayagawa, que la mythologie japonaise a peuplée de géants, de démons, de monstres et de fées. Deux ponts sont jetés sur le Dayagawa, torrent impétueux dont le mugissement emplit toute la vallée, et conduisent à d'autres temples, dont l'un est interdit aux simples humains, les empereurs seuls pouvant y pénétrer avec leur cortège. Ce temple est construit en bois et recouvert de laque rouge incrustée de bronze; il est célèbre dans

Digitized by Google

tout l'Extrême-Orient, car le fidèle qui peut l'entrevoir de loin est certain de mériter l'indulgence des dieux.

Le temple de Jyeyasu a ses vestales, prêtresses vêtues de robes écarlates et de surplis de mousseline blanche, qui dansent devant le sanctuaire : l'une d'elles habite une petite chapelle où elle se tient dans une hiératique immobilité. Devant elle est placé un grand coffret où les pèlerins déposent leurs offrandes; lorsque le fidèle a donné sa pièce de monnaie, la prêtresse se lève automatiquement et, avec une grâce solennelle, se met à danser. Progressivement, ses mouvements s'accélèrent, une sorte de fièvre illumine ses yeux, on la voit défaillir et tomber en mimant, avec un art émouvant, les luttes suprêmes de l'agonie. Cette danse tragique terminée, la prêtresse redevient hautaine : le regard perdu dans le vague, elle reprend sa place, toute prête, dès la prochaine offrande, à recommencer ce pas liturgique.

Tandis que nous nous éloignons, le jour baisse rapidement et le crépuscule enveloppe de ses voiles la montagne sacrée. Dans le ciel limpide s'ébattent de grands oiseaux de paravent, et les cèdres agitent doucement dans la brise leurs feuillages sombres.

*
* *

Me voici depuis ce matin à Yokohama. Ici, plus encore que dans les autres villes de l'Empire du Soleil levant, apparaît le contraste entre la vieille civilisation nipponne et la conquérante civilisation

Digitized by Google

occidentale. Dans les quartiers européens, règne la banalité du monde des affaires. Ce ne sont que maisons de commerce où jaunes et blancs rivalisent auprès de S. M. l'Argent.

Les Japonais ont assurément le génie du négoce, comme tous les Orientaux, mais leur sens pratique est gâté par un grand défaut : le manque de persévérance. Les sujets du mikado n'ont pas cette énergie froide et raisonnée qui est la force de l'Occidental : ils s'enthousiasment vite, mais se découragent tout aussi facilement. Le manque d'éducation intellectuelle les empêchera sans doute pendant longtemps d'obtenir tous les résultats qu'ils sont en droit d'espérer après tant de sacrifices et d'efforts. On ne transforme pas un peuple du jour au lendemain, et puisqu'il a fallu des siècles d'études, de fréquentes révolutions, de continuelles métamorphoses pour faire l'Europe actuelle, le Japon aura bien de la peine à se moderniser en cinquante ans : il tend à adopter le costume à l'européenne, il possède des cuirassés et des arsenaux, il connaît les... agréments du régime parlementaire, mais il a gardé toutes les ingénuités d'un peuple qui, pendant des centaines d'années, a puisé sa philosophie dans un fonds de légendes enfantines.

A côté du Yokohama européanisé, s'étend la ville indigène, où persistent les us et coutumes du vieux Japon, et c'est là que nous avons pu visiter les nombreux ateliers où des ouvriers fabriquent de curieux objets d'art.



Digitized by Google

Mais l'heure s'avance. Nous nous dirigeons vers le quai d'embarquement, d'où un *sampan* nous conduit à bord. Le brave Okita a voulu nous accompagner jusqu'au navire ; il paraît très ému, et de temps en temps nous l'entendons soupirer ; s'il s'attache ainsi à tous les voyageurs qu'il « pilote » à travers le Japon, la profession de guide doit être pour lui bien mélancolique ! Il nous dit adieu en nous priant de le recommander à ceux de nos amis qui se proposent d'aller visiter le pays des mikados, ce que nous lui promettons bien sincèrement, car c'est un guide excellent, avec lequel on peut faire des excursions intéressantes, et qui est obligeant et poli... comme un Japonais.

Digitized by Google

HUTTE D'INDIENS A VANCOUVER

## XLVI

### A BORD DE L'« EMPRESS OF CHINA »

Me voici à bord du navire qui va nous emporter vers l'Amérique : dix-sept jours de navigation à travers le Pacifique, et nous aurons parcouru les quatre mille trois cents milles qui nous séparent du Nouveau-Monde.

Passer dix-sept jours en mer n'a rien qui m'effraye, au contraire. Lorsque nous aurons accompli notre voyage autour du monde, nous aurons passé plus de soixante-deux jours en mer. C'est plus qu'il n'en faut pour donner l'habitude de cette existence, moins monotone qu'on ne l'imagine.

Digitized by Google

Appareillage à midi. La cloche retentit, les parents et amis des passagers regagnent les *sampans* qui les ont amenés à bord. La sirène jette son appel strident et, s'ébranlant dans un bruit d'hélices, l'*Empress of China* sort de la baie verdoyante avec une majestueuse lenteur. Les montagnes et les côtes boisées s'éloignent, se fondent peu à peu dans la brume, puis notre navire accélère sa marche, et bientôt la côte du Japon disparaît complètement. Le pays délicieux des *mousmés,* des *geishas,* des temples d'or s'est évanoui comme un mirage!...

La mer est agitée et peu de passagers circulent sur le pont; il fait très froid. Ce brusque changement de température est désagréable, après la chaleur des tropiques.

Les 16, 17, 18 avril, des flocons de neige tourbillonnent dans le brouillard et le thermomètre marque zéro : nous voici loin des quarante degrés à l'ombre que nous subissions à Colombo et à Singapoor!

Le révérend N. C. Rem, un de nos compagnons de voyage, a l'idée d'improviser un concert au profit des familles pauvres de Vancouver. Parmi les passagers, nous avons plusieurs artistes, qui acceptent de participer à la réalisation de ce généreux projet. Le premier lieutenant du bord tient lui-même à figurer au programme. Chacun est sûr d'être applaudi, mais quelques répétitions sont nécessaires. Aussi, le piano est-il pris d'assaut; les uns tapotent, les autres chantent, et c'est dans les salons de l'*Empress* un vacarme incessant.

Digitized by Google

Le jour du concert, le grand salon a été décoré avec goût de drapeaux multicolores. Le programme qu'on nous distribue est imprimé et artistement illustré; rien ne manque à bord : nous avons jusqu'à une presse typographique.

Les artistes défilent, chantant chacun leur chansonnette comique ou leur romance sentimentale, et telle est la bonne grâce de l'assistance que les plus médiocres comme les meilleurs obtiennent les honneurs du *bis*. Le programme annonce aussi que j'exécuterai un « piano forte solo », mais comment tenir ma promesse? Chaque touche correspond à une note fausse; il y en a même qui ne correspondent à rien du tout. Et voilà pourquoi le « piano forte » annoncé se réduit à un modeste « pianissimo » que je rends aussi discret que possible.

Après un petit discours prononcé par un des passagers pour remercier les artistes et expliquer le but charitable de cette petite fête, on fait une collecte des plus fructueuses. Et pour terminer le concert, un formidable *God save the King* éclate, chanté debout par les Anglais et accompagné avec un tel zèle sur le piano que l'état de celui-ci inspire les plus vives inquiétudes!

Or, tandis que ce concert réjouissait les plus moroses, la mer devenait très houleuse; par moments, toutes les parois du navire craquaient d'une façon inquiétante, et une voix moqueuse semblait nous dire, lorsque les derniers applaudissements eurent retenti : « Vous chantiez, j'en suis fort aise; eh bien, dansez maintenant! » Nous nous mîmes en effet à danser,

Digitized by Google

bien malgré nous, et, puisque songer à garder son équilibre était téméraire, il nous fallut regagner nos cabines.

La mer fut très agitée toute la nuit. Nous étions transformés en simples ballots à la merci de toutes les oscillations du navire, et ce n'est pas sans amertume que nous songions à la cruelle ironie de celui qui nomma « Pacifique » cet océan déchaîné.

*
* *

Nous avons franchi le 180e degré de longitude, ligne fictive qui forme la limite entre l'Extrême-Occident et l'Extrême-Orient. A droite de cette ligne, en regardant le pôle nord, c'est l'hémisphère occidental; à gauche, l'hémisphère oriental. En partant de Paris, au fur et à mesure que l'on marche vers l'est, l'heure avance de plus en plus sur celle de notre méridien. A l'instant où l'on arrive au 180e degré, on doit attendre vingt-quatre heures pour se trouver d'accord avec le calendrier.

La mer est toujours très houleuse; il neige chaque matin pendant une heure. Le pont présente l'aspect d'une ambulance : sur des chaises longues, les victimes sont étendues, l'air morne, enveloppées dans des plaids. Et les malades se posent cette question avec une grandissante impatience : arriverons-nous jamais!

Les valides se distraient en assistant aux manœuvres de l'équipage, composé en majeure partie de Chi-

Digitized by Google

nois. Bien dirigés, les Célestes font, paraît-il, d'excellents marins.

L'*Empress* a une cargaison de soies japonaises évaluées à 600,000 francs, et cependant ce paquebot est réservé au service des passagers ; mais il est assez fréquent que les navires de commerce transportent parfois des marchandises dont la valeur s'élève à plusieurs millions.

Parmi nos compagnons de voyage, nous avons plusieurs planteurs de Manille, des marchands du Siam, des Anglo-Indiens, des officiers venant de Pékin, un Canadien français, des missionnaires. Nous entretenons des relations particulièrement suivies avec lord et lady D... et M. et Mme A..., dont nous ne nous séparerons qu'avec regret en arrivant en Amérique.

La plus grande cordialité règne à bord ; les silencieux font d'interminables parties de bridge et de poker.

Le huitième jour de la traversée, l'Océan se calme un peu. Aussitôt les chaises longues sont abandonnées et les victimes du roulis reprennent toute leur assurance.

22 avril.

Nous approchons de la terre. De grands oiseaux qui viennent tournoyer autour du navire nous annoncent la fin prochaine de notre voyage. Des poissons volants jaillissent de l'eau, puis replongent, semblables à des éclairs d'argent, dans les vagues frangées d'écume.

Digitized by Google

Le capitaine nous annonce que demain soir nous arriverons à Victoria, et que le 24, à six heures du matin, l'*Empress of China* sera en rade de Vancouver, après dix-sept jours de traversée.

23 avril.

« La terre! La terre! »

Ce cri joyeux retentit dès le matin. Tout le monde est sur le pont. Jumelles et longues-vues sont braquées sur une ligne bleue qui apparaît à l'horizon.

Le navire semble se hâter, et la côte, d'abord mince et tout unie, s'élargit et prend des contours sinueux. En une demi-heure nous approchons assez près de la terre pour embrasser du regard le panorama de Victoria. Les rives sont cultivées et devant de grands feux de bois se dressent des huttes indiennes d'aspect misérable. Des montagnes couvertes d'épaisses forêts se déroulent en sombres contreforts tout le long de la côte, et au-dessus de la ville s'érige, comme un fantôme, un pic couvert de neige.

Nous resterons plusieurs heures au sanatorium de Victoria Town. Des formalités méticuleuses sont imposées aux arrivants : les passagers chinois et l'équipage doivent prendre un bain sulfureux et faire désinfecter leurs vêtements. Ce sont là des opérations simples en elles-mêmes, mais que les Célestes compliquent en se dépensant en cris, en gestes, en récriminations de toutes sortes; ils se bousculent de leur mieux pour passer tous en même temps entre les portes d'une barrière, et chercher à leur faire entendre raison

Digitized by Google

est inutile. Aussi toute l'éloquence des employés anglais se résume-t-elle en coups de poing distribués avec une inlassable générosité. Ce singulier accueil ne paraît d'ailleurs pas étonner les Célestes, que les maximes de Confucius ont prédisposés à la résignation, au pardon des injures... et des coups.

Jamais nous n'aurions cru que l'*Empress of China* transportait autant de jaunes, mais les règlements maritimes ordonnent aux Chinois de ne pas quitter la partie du navire qui leur est réservée; aussi, pendant toute la traversée, les sujets du Fils du Ciel sont-ils restés dans un entrepont, n'ayant pour se distraire que leurs pipes d'opium ou des jeux compliqués et baroques. On sait que les Chinois tiennent essentiellement à être ensevelis dans leur pays : à l'étranger, ils économisent en vue d'assurer le retour de leur dépouille dans leur lointaine patrie; aussi beaucoup de navires allant d'Amérique en Chine ont-ils des cadavres chinois dans leur cargaison. On a d'ailleurs soin de cacher cette particularité aux passagers. Il est également convenu, par contrat, que les Chinois émigrants ou matelots qui viendraient à succomber en cours de route ne seront pas jetés à la mer, mais embaumés et ramenés dans leur pays; sans cette garantie, aucun Céleste ne consentirait jamais à faire partie d'un équipage de navire.

*
* *

Un pilote va nous conduire le long de la côte dans la mer intérieure, où la navigation est rendue dange-

Digitized by Google

reuse par de nombreux récifs. Demain matin, nous arriverons enfin à Vancouver; ce sera notre premier contact avec le nouveau continent, cette Amérique où s'est improvisée une civilisation si vivace, cette terre où l'initiative et l'activité peuvent conduire à tout, et où les idées de progrès dominent toutes les autres.

. . . . . .

Ce contact, dont je me promettais merveille, c'est une douloureuse surprise qu'il m'apporta, et le télégramme que me remit le consul de France à Vancouver marqua en fait la fin de mon voyage.

Dès lors, je ne pouvais plus avoir qu'une seule pensée, rentrer en France. Et ce fut une course hâtive et sans arrêt à travers les montagnes Rocheuses, le Canada, les immenses pampas américaines.

Vingt jours plus tard, les côtes de France se dessinaient à l'horizon : c'est à cet instant que ceux qui ont quitté pendant de longs mois la terre natale peuvent mesurer toute la force des liens qui les y attachent!

Quelques heures encore, et j'étais à Paris; mais le bonheur que j'éprouvai après tant de mois d'absence en me retrouvant au milieu des miens n'était pas sans amertume : une place était vide au foyer familial; et le souvenir de celui à qui je n'avais pu fermer les yeux étreignait nos cœurs et jetait une ombre triste sur la joie du retour....

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

# TABLE DES MATIÈRES


| | Pages. |
|---|---|
| I. — A bord | 1 |
| II. — Bombay | 20 |
| III. — La peste | 32 |
| IV. — Les donjons de la mort | 37 |
| V. — Un temple désert | 42 |
| VI. — Mhow | 47 |
| VII. — La famine | 58 |
| VIII. — Baroda | 71 |
| IX. — Charmeurs et charmeuses | 93 |
| X. — Les combats d'animaux | 107 |
| XI. — L'éléphant bourreau | 123 |
| XII. — Une chasse à la cheetar | 128 |
| XIII. — Jeypore | 142 |
| XIV. — Une ville morte | 151 |
| XV. — La Rome indoue | 154 |
| XVI. — Kapurthala | 166 |
| XVII. — Une chasse à Kapurthala | 179 |
| XVIII. — Au pays des Sikhes | 189 |
| XIX. — Le tombeau d'une favorite | 195 |
| XX. — Chasse au tigre et au nilgau | 198 |
| XXI. — Une aventure tragi-comique | 221 |
| XXII. — Bénarès | 228 |
| XXIII. — Le fleuve des morts | 239 |
| XXIV. — Les fakirs | 246 |
| XXV. — Le maharajah de Bénarès | 256 |
| XXVI. — Calcutta | 262 |
| XXVII. — Au pied des monts Himalaya | 267 |
| XXVII. — Colombo | 285 |
| XXIX. — L'ancienne capitale cinghalaise | 296 |
| XXX. — Le camp des Boers | 312 |
| XXXI. — L'île de Penang | 320 |
| XXXII. — L'île de Singapoor | 335 |
| XXXIII. — L'île de Hong-Kong | 349 |
| XXXIV. — Sur la rivière des Perles | 362 |


Digitized by Google

Pages.

XXXV. — Une capitale littéraire ..... 374
XXXVI. — Autour des prisons ..... 401
XXXVII. — Shangaï ..... 422
XXXVIII. — Le Japon d'aujourd'hui ..... 425
XXXIX. — La mer intérieure ..... 437
XL. — Vers Kioto ..... 444
XLI. — La ville sainte du Japon ..... 447
XLII. — Les mousmés ..... 461
XLIII. — Légendes japonaises ..... 471
XLIV. — Une maison de thé à Tokio ..... 502
XLV. — Dernière étape au Japon ..... 510
XLVI. — A bord de l'*Empress of China* ..... 515

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 3636.

Digitized by Google

Digitized by Google

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET C^ie^

rue Garancière, 8

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

Form 419

Digitized by Google

APR 1-0 1922

Digitized by Google

Digitized by Google